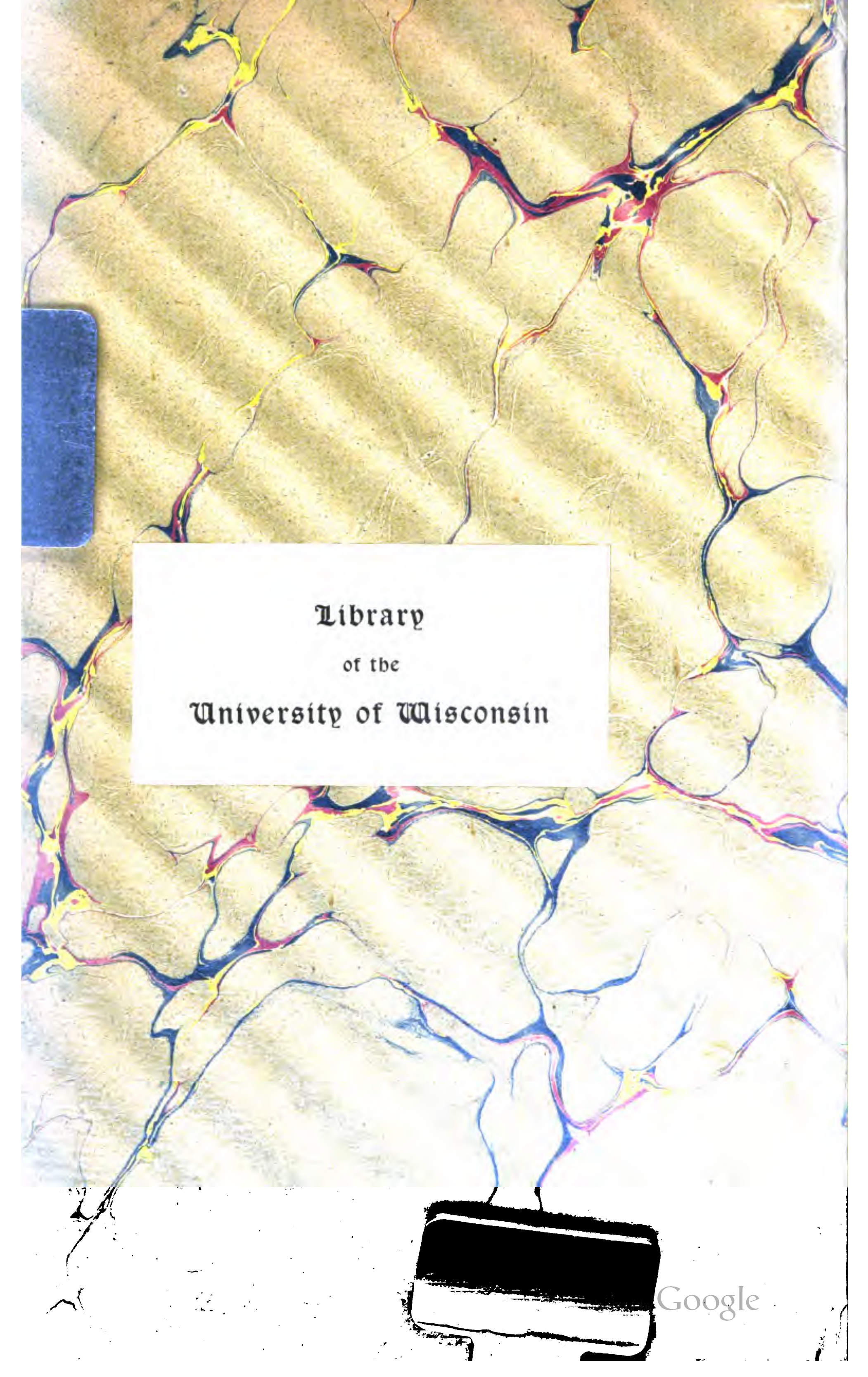
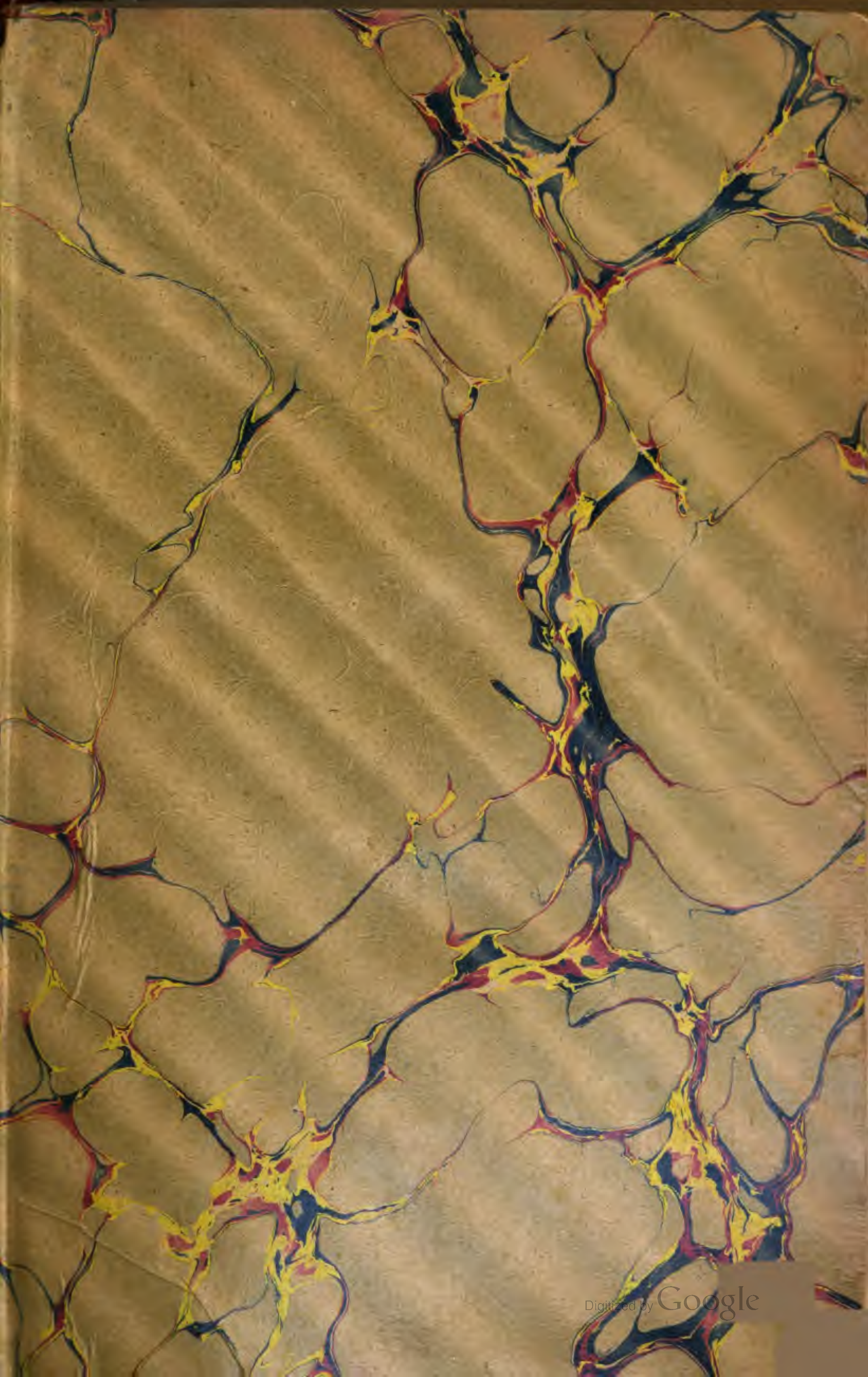






PHYSIONOMIE ET CARACTÈRE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

La névrose d'angoisse. 1 vol., 1902. — *Epuisé.*

Les timides et la timidité. 1 vol. in-8, 1901, 2e édit. . 5 fr.

Sensations païennes. 1 vol. in-16, 1907. . . . . . . 3 fr.

Au fil de l'eau. Notes de Voyage. 1 vol., 1896 (épuisé).

L'attente. Roman. 1 vol., 1901. Paris, Ollendorf, édit.

SOUS PRESSE

Psychologie des neurasthéniques.

La détresse. Roman.

EN PRÉPARATION

Psychologie de la femme.

PHYSIONOMIE

ET

CARACTÈRE

ESSAI DE PHYSIOGNOMONIE SCIENTIFIQUE

PAR

LE Dr PAUL HARTENBERG

AVEC 33 FIGURES DANS LE TEXTE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1908

PHYSIONOMIE ET CARACTÈRE

INTRODUCTION

La physiognomonie est l'art de deviner le caractère humain d'après la physionomie. Très ancienne, aussi ancienne sans doute que l'humanité elle-même, elle commença du jour où un premier homme tenta de lire les instincts cachés et les impulsions sécrètes sur le visage de son contemporain. Purement intuitive et irraisonnée à ses débuts, elle se codifia dans la suite avec les progrès de la civilisation et se formula en doctrines dont les tendances philosophiques de l'époque dictèrent souvent l'inspiration. Ainsi fleurirent depuis l'antiquité jusqu'à notre siècle de nombreux et divers systèmes, prétendant chacun nous fournir la divination des caractères.

Et pourtant, malgré l'ingéniosité et la variété de ces tentatives, aucune jusqu'à nos jours ne saurait nous satisfaire. C'est que, si tous les anciens systè-



mes ont le défaut d'être fantaisistes et arbitraires, les essais récents, d'ailleurs très rares, s'offrent fragmentaires et incomplets, et n'abordent qu'un côté de la question. Tandis que les vieux auteurs, trop imaginatifs et trop audacieux, manquaient de méthode et de critique, les savants modernes, péchant par excès contraire, semblent n'avoir pas osé, en vertu d'une pudeur étrange, pousser leurs inductions jusqu'à l'ampleur que méritait un sujet aussi important au point de vue psychologique et social. En sorte qu'à l'heure actuelle, on peut dire qu'une physiognomonie scientifique est encore à faire.

C'est cette œuvre téméraire et délicate que je me propose d'entreprendre ici. Peut-être paraîtra-t-il présomptueux de s'attaquer à des difficultés où tant de bons esprits ont échoué. Mais si j'ai quelque espoir de réussir mieux que mes prédécesseurs, c'est moins à mon effort personnel qu'aux circonstances plus favorables qu'en reviendra le mérite. En effet, les conditions de travail anciennes et actuelles sont toutes différentes. Alors que les chercheurs de toutes les époques ignoraient presque entièrement les lois de la physiologie et de la psychologie, qui seules peuvent servir de base à une physiognomonie sérieuse, nous possédons aujourd'hui des notions assez exactes sur l'activité de l'organisme et du cerveau pour nous préserver des erreurs et des égarements d'autrefois. Sans doute les minutieuses énigmes de

la pensée sont loin d'être éclaircies. Mais du moins ce que nous savons de son mécanisme intime est-il suffisant pour nous permettre de préciser quelques-uns de ces rapports entre la physionomie apparente et le caractère caché, entre le physique et le moral comme on disait jadis, qui constituent le fondement doctrinal de notre physiognomonie.

Au reste, la médecine n'utilise-t-elle pas en maintes circonstances une méthode analogue pour la recherche des maladies. En vertu de relations fonctionnelles, elle conclut, d'après la présence de signes extérieurs, à l'existence d'une lésion profonde. Nous ne ferons, en somme, que transporter sur le terrain normal un principe consacré sur le terrain pathologique. Et de même que le psychiâtre reconnaît d'après des troubles corporels un trouble mental, de même le physiognomoniste discernera d'après les traits habituels de la physionomie les traits habituels du caractère.

Ainsi la physiognonomie se pose-t-elle, en définitive, comme l'art du diagnostic humain.

I

PRINCIPAUX SYSTÈMES PHYSIOGNOMONIQUES

I

PRINCIPAUX SYSTÈMES PHYSIOGNOMONIQUES

Nombreux et variés sont les systèmes imaginés par les chercheurs pour lire le caractère sur la physionomie. J'en distingue six principaux.

1° Ressemblance avec les animaux.

Le plus simple repose sur la ressemblance de certains hommes avec certains animaux dont ils posséderaient les traits de caractère saillants. Il semble très ancien, puisque déjà Aristote et Platon l'exposèrent à leurs disciples. A leur suite viennent Palémon et Adamantius dont s'inspire Porta pour son propre ouvrage. Lebrun reprit la question du même point de vue, et enfin plus récemment, Cross, Carus, Schack adoptent les mêmes principes.

Pour donner un aperçu des audacieuses fantaisies de certains de ces auteurs, rappelons quelques-unes de leurs affirmations.

Selon Aristote, de gros nez comme ceux des bœufs annoncent la paresse ; de gros bouts de nez comme ceux des porcs, la stupidité ; des nez pointus comme ceux des chiens, l'humeur colérique ; des nez camus comme ceux des lions, la magnanimité ; des nez arqués comme ceux des corbeaux, l'imprudence ; des nez aquilins, comme ceux des aigles, l'audace ; etc. Des poils sur la poitrine et le corps, épais comme le duvet des oiseaux, révèlent la loquacité ; des renflements de l'abdomen comme chez les ruminants et les grenouilles, la sottise ; un dos courbé comme celui des chevaux, la vanité ; des poils fins comme ceux des chevreuils, des lièvres et des brebis, la timidité ; des poils grossiers, comme ceux des lions et des sangliers, le courage.

D'après Porta[1] le nez de l'aigle dénote l'audace ; les oreilles de l'âne, la sottise ; le front du taureau, l'intrépidité brutale ; le front du pourceau, l'imbécilité. Il trouve notamment que Platon ressemble à un prudent chien de chasse.

Shack[2] à son tour, comparant les hommes illustres à des animaux, attribue un visage léonin à Bernadotte, un visage de renard à Talleyrand et à beaucoup de jésuites, un visage de singe à Voltaire, un visage de hyène à Robespierre, un visage de chat à

1. G.-B. Dalla Porta Napolitaneo. *Della fisionomia dell' uomo.* Padova, 1627.

2. Shack. *La physionomie chez l'homme et chez les animaux.* Paris, 1887.

Lola Montez et à beaucoup de femmes, un visage de noble chien de chasse aux vieux grognards de Napoléon Ier.

2° Physiognomonie astrologique ou métoscopie.

Le moyen âge et le XVIIe siècle virent fleurir la physiognomonie astrologique ou métoscopie, qui invoque comme principe les relations entre certaines lignes du visage et les astres.

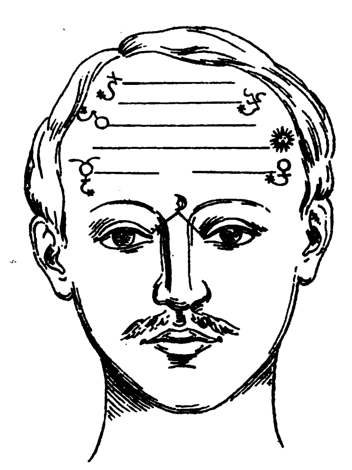


Fig. 1. — Métoscopie (d'après Peruchio).

Cortes, Goclénius, Samuel Fuchsius, Cardan, La Chambre, nous présentent ainsi de singulières combinaisons de la physiognomonie et de l'astrologie à la mode. Peruchio par exemple, physiono-

miste italien célèbre à la fin du XVIe siècle, nomme les quatre rides horizontales du front, en commençant par le haut, *linéa Saturni, Jovis, Martis, Solis,* attribue la cinquième sur le sourcil gauche à *Vénus,* la sixième sur le sourcil droit à *Mercure,* la septième entre les sourcils à la *Lune,* et selon l'importance ou la disposition de ces lignes suppose à l'homme un caractère correspondant à l'une de ces planètes.

Ces mêmes signes indiquaient d'ailleurs également la destinée, et Cardan[1], dans l'une de ses figures, représente le portrait d'un homme qui, d'après les lignes du front, doit sûrement mourir pendu ou brûlé.

3° Système de Lavater.

Lavater[2] et ses élèves, abandonnant ces rêves célestes, appuient leur physiognomonie sur les données de l'observation et de l'empirisme. Ayant pris l'habitude de croquer, de la pointe de son crayon, les figures qui lui plaisaient ou lui déplaisaient, le pasteur de Zurich accumula ainsi un nombre considérable de documents, recueillis sans ordre et sans choix, qu'il réunit en une vaste encyclopédie sous le nom de « Bible physiognomonique ».

1. Cardan. *Metoposcopia.* Paris, 1658.
2. Lavater. *Essai sur la physiognomonie.* 1772.

Il ne se charge point d'ailleurs de fournir une théorie de son système, mais se croit pourvu d'un don spécial de divination qui lui tient lieu de méthode. Aussi quelle imagination, quelles extravagances! De la forme du front, de la courbe du nez, du modelé du menton, il tire des conséquences aussi équivoques qu'inattendues. Au reste, Lavater ne croit pas que la physiognomonie puisse devenir jamais une science; elle ne s'apprend pas, elle ne s'expose pas : elle tient tout entière dans le génie inné de l'observateur.

Sihler et ceux qui marchent sur ses traces paraissent non moins vides et prétentieux.

4° Phrénologie.

D'après Gall[1], toutes les facultés, toutes les inclinations de l'homme et des animaux sont innées et ont leur siège respectif dans les hémisphères cérébraux. Or, comme la calotte crânienne doit se mouler exactement sur les saillies cérébrales, il en résulte que par l'inspection des bosses de la tête d'un sujet on peut reconnaître à coup sûr ses bonnes ou

1. Gall. *Exposition de la doctrine physiognomique ou nouvelle théorie du cerveau.* Paris, an XII. — *Sur les fonctions du cerveau et sur chacune de ses parties.* Paris, 1825, 6 vol. in-8. — Gall et Spurzheim. *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier.* Paris, 1810-1819, 4 vol. in-fol. avec atlas et 100 pl.

mauvaises dispositions natives. Tel était le principe fondamental de la phrénologie de Gall. Développant son système, cet auteur divisait les facultés humaines en trois classes : les facultés intellectuelles, les facultés morales ou affectives, les facultés animales ou instinctives, qui se trouvaient situées, les premières dans la région frontale, les dernières dans la région occipitale, les autres dans la région intermédiaire.

Ces diverses facultés, au nombre de 27 en totalité, correspondaient à autant de bosses crâniennes dont le développement révélait leur existence. Voici, à titre de document, la liste des 27 aptitudes innées.

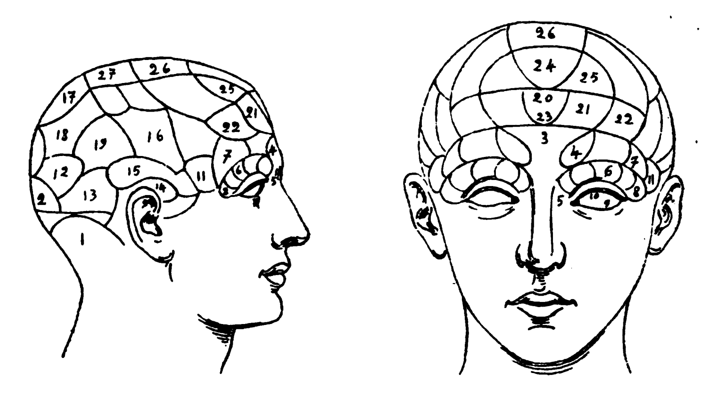


Fig. 2. — Système de Gall.

1. Siège ou organe de l'amour physique ; sens de la génération.

2. Amour des parents pour leur progéniture.

3. Organe de l'attachement et de l'amitié ; sens de la sociabilité.

4. Organe du courage ; penchant aux rixes, querelles, combats ; défense de soi-même.

5. Sens du meurtre et de la cruauté ; organe de l'instinct sanguinaire.

6. Sens de la finesse, de la ruse ; organe de l'astuce et du savoir faire.

7. Siège de l'instinct de propriété ; penchant à la convoitise, au larcin ; sens de l'avarice.

8. Organe de la fierté, de la hauteur, de l'orgueil ; siège de l'amour de l'autorité ; penchant à l'élévation physique ou morale.

9. Sens de la vanité, de l'ambition ; amour de la gloire.

10. Circonspection, prévoyance.

11. Mémoire des choses et des faits, sens des choses ; éducabilité, perfectibilité.

12. Sens des localités ; sens des rapports de l'espace.

13. Mémoire ou sens des personnes.

14. Sens et mémoire des noms et des noms propres ; mémoire verbale.

15. Sens du langage parlé ; talent de la philologie.

16. Sens des rapports des couleurs ; talent de la peinture.

17. Sens des rapports des tons ; talent de la musique.

18. Sens des rapports des nombres ; aptitude mathématique.

19. Sens de mécanique et de construction ; talent de l'architecture.

20. Sagacité comparative.

21. Esprit métaphysique; profondeur d'esprit.

22. Esprit de causticité et de saillie.

23. Talent pratique.

24. Bonté, bienveillance, douceur, compassion, sensibilité ; sens moral et de conscience.

25. Faculté d'imiter; sens de la mimique.

26. Dieu et la religion.

27. Fermeté, constance, persévérance, tenacité, opiniâtreté.

Après Gall, Spurzheim son collaborateur et son disciple, modifia la doctrine de son maître et décrivit trente-cinq facultés. D'autres élèves en admijusqu'à 38 ou 39.

Je rapporte ces théories, uniquement pour mémoire. Car si logiques que semblent les déductions de la phrénologie, celle-ci n'a qu'un défaut capital : c'est que le principe sur lequel elle repose, des correspondances entre les bosses crâniennes et les circonvolutions cérébrales, est absolument faux. Le crâne ne se moule pas sur le cerveau, comme le croyait Gall. De sorte que, même si les facultés étaient logées dans des saillies cérébrales — ce qui n'est pas — il serait impossible de les deviner par l'examen des reliefs crâniens.

Il ne reste donc rien debout, à l'heure actuelle, du

système phrénologique. Son seul intérêt est du domaine historique, comme une obscure anticipation de la doctrine des localisations cérébrales. Pourtant, il semble que la postérité fut à l'égard du père de la phrénologie quelque peu injuste. Ses œuvres comme son nom sont tenus dans un méprisant oubli. Il serait équitable de se souvenir que si la cranioscopie, qui fit sa popularité, fut une puérile erreur, Gall se révèle en revanche dans ses travaux comme un anatomiste émérite auquel Reil et Hufeland rendirent un admiratif hommage, comme un précurseur du positivisme psychologique par son intuition des localisations cérébrales, enfin comme un écrivain érudit et élégant et comme un philosophe aux visions hautes et larges[1].

D'autres auteurs, sans répéter les affirmations aussi précises des phrénologues, prétendent pourtant que la morphologie de la boîte crânienne peut révéler quelques indices du caractère : c'est ainsi, qu'une tête plate serait d'un homme positif, une tête allongée appartiendrait à un intellectuel, etc.

5° PHYSIOGNOMONIE GÉOMÉTRIQUE.

De nos jours un auteur contemporain, M. Ledos[2],

1. Cf. NIVELET. *Gall et sa doctrine*. Paris, F. Alcan, 1890.
2. LEDOS. *Traité de la physionomie humaine*. Paris, 1895.

a préconisé une autre méthode de physiognomonie. Divisant les visages en cinq types géométriques : les types carré, rond, ovale, triangulaire, conoïde, dont chacun se subdivise lui-même en trois classes, le type franc, le type allongé, le type court, il attribue à chaque type une formule spéciale de caractère. Ainsi, pour M. Ledos, le type carré indiquerait l'énergie, la brusquerie, le positivisme et le sens pratique ; le type rond correspond au caractère actif, fougueux, hardi, impulsif ; le type ovale dénote l'impressionnabilité, le caprice, l'idéalisme, le rêve et quelquefois le mensonge ; les types triangulaires sont bizarres, fantasques, rusés, imaginatifs, aventureux ; enfin ceux du type conoïde sont pratiques, égoïstes, sensuels.

Que ces types différents se rencontrent dans la réalité, ce n'est pas douteux. Il est certain qu'avec un peu de complaisance on peut inscrire tout visage dans l'une de ces formes géométriques. Mais qu'à ces types correspondent exactement et fatalement les traits de caractère indiqués, voilà qui est plus discutable. Au reste, ces correspondances sont vraiment trop vagues et trop générales pour qu'on en puisse tirer quelque profit pratique. En outre, M. Ledos ne se souciant pas de les justifier, son système manque de base objective solide.

A la même école, on peut rattacher la tentative plus scientifique de M. Abele de Blasio, cherchant à

inscrire le visage des délinquants dans une forme géométrique[1]. Comparant entre eux 200 sujets honnêtes et 200 délinquants napolitains, il a trouvé les chiffres suivants, pour les diverses formes géométriques du visage :

	Honnêtes.	Délinquants.
Face octogonale..	0	1
— ellipsoïdale.	39	13
— ovale.	112	60
— orbiculaire..	4	10
— triangulaire.	9	26
— carrée.	21	50
— rectangulaire.	9	26
— rhomboïdale.	6	14

L'auteur résume son travail dans les conclusions suivantes :

1° A Naples, les formes ovale et ellipsoïde sont les plus fréquentes parmi les sujets honnêtes.

2° Quand ces formes existent chez des délinquants, ces derniers ne sont jamais de la pire catégorie.

3° De plus, l'ellipse et l'ovoïde semblent perdre leur courbe normale pour devenir plus allongés ou plus raccourcis.

4° La pire canaille présente la face carrée.

5° La gravité du délit est en rapport direct avec le rétrécissement du rectangle.

6° Les faces triangulaire, orbiculaire, rhomboïdale.

1. Abele de Blasio. *Delitto et forma geometrica della faccia fra i delinquenti napoletani* (Rivista mensile di psichiatria forense, antropologia criminale et scienze affini. Naples, octobre-novembre 1901).

sont propres à cette catégorie d'individus qui s'exercent à commettre de légers délits.

Ces observations, dignes d'intérêt au point de vue de l'anthropologie criminelle, ne fournissent aucun document pour le diagnostic des caractères.

6° Physiognomonie mimique.

J'arrive enfin au dernier système physiognomonique, le seul qui satisfasse aux conditions scientifiques actuelles. Il repose sur ce principe essentiel que les signes physiognomoniques ne sont que les expressions, imprimées sur le visage, des émotions et des sentiments habituels des sujets. La physiognomonie ne serait donc que l'art de déchiffrer la mimique chronique de la physionomie.

Aussi importe-t-il, avant de passer à l'application, de connaître bien les expressions des émotions et des sentiments, la mimique, qui est l'introduction naturelle de la physiognomonie.

Camper[1], anatomiste hollandais et inventeur de l'angle facial qui porte son nom, étudia le premier le mécanisme des expressions, en s'appuyant non

1. Camper. *Sur le moyen de représenter d'une manière sûre les diverses passions qui se manifestent sur le visage. Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage* (Utrecht, 1791).

seulement sur l'observation, mais encore sur l'anatomie et la physiologie. Comme il le dit lui-même, les principes de ces expressions « exigent une connaissance intime de notre structure intérieure, non seulement quant à la partie des os, mais encore quant à celle des muscles et des nerfs ». Ainsi trouva-t-il cette règle exacte de la physiologie mimique, « que tous les plis du visage doivent nécessairement couper à angles droits, le cours ou la direction des fibres musculaires ». Par contre, il néglige de rechercher les motifs pour lesquels une émotion définie donne lieu à une expression faciale correspondante.

C'est ce problème que se posèrent après lui Moreau de la Sarthe et Charles Bell. Le premier de ces auteurs[1] déclare que chaque muscle du visage a pour fonction d'exprimer un sentiment particulier. Mais il a le tort d'admettre des muscles spécialement expressifs, ce qui nous paraît à l'heure actuelle une théorie inexacte.

Pour Ch. Bell[2], les expressions mimiques sont liées aux phénomènes respiratoires et circulatoires. De plus, les impressions agréables provoquent un relâchement des muscles, les impressions désagréables une contraction. Bien que ces principes ne

1. *In* Nouvelle édition de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, par Lavater, corrigée par M. Moreau, docteur en médecine. Paris, 1806.

2. *The anatomy and philosophy of expression as connected with the fine arts*. 3e édition, 1844.

soient pas généralement admissibles, le travail de Ch. Bell mérite pourtant l'attention par ses descriptions des émotions et ses considérations ingénieuses.

Burgess étudia spécialement le mécanisme de la rougeur[1].

Gratiolet, dans un beau livre[2], formule une théorie complexe qu'il résume lui-même dans la phrase suivante : « Il résulte de tous les faits que j'ai rappelés, que les sens, l'imagination et la pensée elle-même, si abstraite qu'on la suppose, ne peuvent s'exercer sans éveiller un sentiment corrélatif, et que ce sentiment se traduit directement, sympathiquement, symboliquement ou métaphoriquement dans toutes les sphères des organes extérieurs, qui le racontent tous, suivant leur mode d'expression propre, comme si chacun d'eux avait été directement affecté. » C'est en ébauche, le principe de la solidarité fonctionnelle que j'exposerai plus loin.

Duchenne de Boulogne[3], par ses expériences célèbres, fait entrer l'expérimentation dans la mimique. Au moyen du courant électrique, il parvient à déterminer la valeur expressive de chaque muscle de la face, et rassemble ainsi une série de photographies de la plus haute valeur. Mais là se borne son

1. *Physiologie de la rougeur*, 1839.
2. *De la physionomie et des mouvements d'expression*, 1865.
3. *Mécanisme de la physionomie humaine*, 1862.

ambition : à l'analyse des éléments de la mimique. Il ne cherche à en pénétrer ni les causes psychologiques, ni les origines biologiques.

Tel fut au contraire le but de Darwin dans son ouvrage devenu classique sur l'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux[1]. Appliquant à l'étude des expressions ses théories sur l'évolution, l'illustre naturaliste anglais, après avoir porté ses observations à la fois sur des enfants, des aliénés, des sauvages, des animaux, en arrive à formuler les trois grands principes suivants :

I. *Principe de l'association des habitudes utiles,* en vertu duquel un mouvement expressif, utile dans certains états d'esprit pour favoriser une sensation ou satisfaire un désir, se reproduit par association en même temps que ces états d'esprit, même lorsqu'il n'est plus utile.

II. *Principe de l'antithèse,* expliquant comment un état d'esprit inverse d'un autre état d'esprit produit un mouvement expressif inverse de ce dernier, uniquement par opposition.

III. *Principe des actes dus à la constitution du système nerveux,* complètement indépendants de la volonté et jusqu'à un certain point de l'habitude. « Quand le sensorium est fortement excité, dit l'auteur, la force nerveuse est engendrée en excès et transmise dans

1. Traduction française de Pozzi et Benoist. Paris, 1874.

certaines directions déterminées dépendant des connexions des cellules nerveuses et en partie de l'habitude ; dans d'autres cas, l'afflux de la force nerveuse paraît, au contraire, complètement interrompu. Il en résulte des effets que nous trouvons expressifs. »

En résumé, la doctrine de Darwin prétend que les mouvements expressifs de l'homme actuel ne sont que des reliquats, devenus superflus et transmis par hérédité, de mouvements utiles autrefois aux animaux nos ancêtres dans la lutte pour l'existence.

Utilisant ces travaux sur l'expression des émotions ainsi que ses observations propres, Piderit en tire le principe de sa physiognomonie mimique[1]. Il formule ce principe en ces termes : « Il ne faut chercher des attributs physiognomoniques que dans les parties qui sont soumises à l'influence intellectuelle. Mais ces parties sont les muscles, et de préférence les muscles nombreux et mobiles de la face. Les mouvements mimiques passagers de ces muscles, les traits mimiques, deviennent, à la suite d'une répétition fréquente, des traits persistants, physiognomoniques, et une expression physiognomonique doit être regardée comme une expression mimique devenue habituelle. Ce principe s'appuie sur le fait physiologique que des muscles, mis souvent en jeu, se développent plus vigoureusement, deviennent

1. Piderit. *La Mimique et la Physiognomonie*. Traduction par A. Girot. Paris, F. Alcan, 1888.

plus facilement excitables, et restent même au repos dans un certain état de tension. »

Darwin, antérieurement, avait consacré la même façon de voir de sa haute autorité : « La part de vérité, écrit-il, qui existe dans la prétendue science de la physiognomonie paraît dépendre ainsi que Haller en a fait la remarque il y a longtemps (cité par Moreau dans son édition de Lavater, 1820, tome IV, p. 211), de ce que chaque individu contracte de préférence certains muscles de son visage suivant ses dispositions personnelles ; le développement de ces muscles peut en être augmenté et par suite les lignes ou rides du visage dues à leur contraction habituelle peuvent devenir plus profondes et plus apparentes[1]. »

Je partage entièrement, pour ma part, cette opinion sur le rôle important de la mimique dans la physiognomonie. Mais telle que la conçoit M. Piderit, la physiognomonie basée sur la seule mimique me paraît incomplète. D'autres signes révélateurs se manifestent dans la physionomie. La mimique ne forme, en réalité, qu'un chapitre de la physiognomonie totale.

Depuis l'ouvrage de Piderit, d'autres travaux importants ont paru sur la mimique et l'expression des émotions que j'ai consultés avec profit. Ce sont notamment :

1. *Loc. cit.*, p. 392.

Le livre du Pr Mantegazza, de Florence, riche en documents, où l'auteur reprend la doctrine de Darwin et formule ses principes d'une façon personnelle avec addition de lois nouvelles touchant les mouvements mimiques des sens[1].

L'atlas très intéressant de M. Giraudet[2].

Le traité sobre et précis de M. Cuyer[3].

La contribution de M. Dumas, sur le sourire[4].

La mimica del pensiero du Pr Sante de Sanctis, de Rome[5].

L'important ouvrage de Henry Hughes: *Die Mimik des Menschen auf Grund voluntarischer Psychollogie*[6].

Un chapitre du traité de Magie pratique du Dr Encausse (Papus)[7].

Je rappelle enfin[8] mes publications personnelles sur la rougeur et la timidité[9].

1. *La Physionomie et l'expression des sentiments.* Paris, F. Alcan, 1897.
2. *Mimique, physionomie et gestes.* Paris, 1895.
3. *La Mimique.* Paris, 1902.
4. *Le Sourire.* Paris, F. Alcan, 1906.
5. Milan-Palerme, 1904.
6. Frankfurt a. Mein. Joh. Alt. 1900.
7. Chammel, 1893.
8. *Les Timides et la Timidité.* Alcan, 1901.
9. Mon ouvrage était déjà composé quand parut *La physionomie humaine,* par le Dr Waynbaum (F. Alcan, 1907) dont je ne saurais admettre la théorie, mais qui contient d'intéressants développements sur la physionomie des enfants, des médecins, des aveugles, etc.

II

PRINCIPE DE LA PHYSIOGNOMONIE SCIENTIFIQUE

II

PRINCIPE DE LA PHYSIOGNOMONIE SCIENTIFIQUE

Utilisant les plus récentes acquisitions dans le domaine de la physiologie et de la psychologie humaines, je vais tenter à mon tour d'établir un système physiognomonique, non plus fait d'analogies et d'approximations, mais reposant le plus possible sur des bases rigoureusement exactes.

Le principe fondamental de cette physiognomonie scientifique est la grande loi biologique de la solidarité fonctionnelle chez les êtres vivants.

Chaque être vivant, en effet, est une machine compliquée et harmonieuse, dont toutes les parties interdépendantes conservent toujours entre elles pendant leur travail d'étroites et nécessaires relations fonctionnelles. On peut dire que chaque organe exerce sans cesse une influence sur l'économie tout entière, et en revanche, participe également aux variations de toute l'économie.

Mais il est un organe, en particulier, dont les rapports avec l'ensemble de la machine humaine se présentent comme spécialement riches et délicats : c'est le cerveau.

Notre cerveau, qui dans l'évolution philogénique a centralisé les fonctions de réflectivité, doit être considéré comme un vaste carrefour de conducteurs nerveux, mis en relations continuelles avec tous les points du corps par des fibres centripètes et des fibres centrifuges, et participant d'autre part, au moyen de la circulation sanguine, à toutes les conditions nutritives de l'économie. Tout ce qui se passe dans l'organisme est transmis jusqu'au cerveau et tout ce qui se passe dans le cerveau retentit sur l'organisme. Le cerveau ne pense jamais sans que le corps ne subisse un contre-coup de cette pensée, et le corps n'éprouve nulle impression, externe ou interne, nulle variation nutritive ou fonctionnelle, sans que le cerveau n'en recueille aussi un écho, conscient ou inconscient.

C'est sur cette étroite dépendance entre le cerveau, siège de la pensée, substratum de la personnalité mentale et du caractère, et entre le corps, enveloppe visible et modifiable du système nerveux, que repose le principe fondamental de la physiognomonie scientifique. Ce sont ces relations fonctionnelles psycho-somatiques qui constituent les rapports du physique et du moral dont les lois seront les lois

mêmes de la physiognomonie appliquée. C'est la valeur objective et expérimentale de ces rapports qui confère à celle-ci toute sa raison d'être et toute sa légitimité.

Nombreux et persuasifs sont les exemples à citer pour illustrer ces principes. Nous distinguerons les actions centripètes, c'est-à-dire les influences de l'organisme sur le cerveau, et les actions centrifuges, c'est-à-dire les influences du cerveau sur l'organisme.

Actions centripètes

En règle générale, on peut dire que tous les états de conscience représentés dans le cerveau ont leur origine dans l'organisme, soit qu'ils prennent leur source dans les profondeurs des viscères, comme les besoins et les émotions, soit qu'ils proviennent des terminaisons réceptrices des appareils sensoriels, comme les sensations : et que tout état de conscience n'est en somme qu'un reflet, perçu ou remémoré, d'un état corporel.

Dans le domaine de la sensibilité diffuse, cette nuance affective habituelle qu'on nomme l'humeur, n'est que la perception cérébrale de la nutrition générale de l'organisme, la cœnesthèse de la vie cellulaire de notre corps. Une nutrition prospère, une

circulation riche des tissus, une activité harmonieuse des organes, confèrent la bonne humeur, le bien-être, l'euphorie, la joie. Une nutrition précaire, une irrigation indigente, un déséquilibre viscéral engendrent la mauvaise humeur, le malaise, la tristesse. Les bilieux dont les tissus s'imprègnent de sécrétion hépatique sont irritables et pessimistes[1]. Les lymphatiques, comme infiltrés de tissu cellulaire et graisseux lâche, sont phlegmatiques, indolents, mous. Les sanguins, au contraire, abondamment arrosés de sang rouge, sont actifs, optimistes, joyeux. Toutes ces conditions corporelles retentissent d'une façon non douteuse sur la tonalité affective ; et déjà, d'après l'apparence superficielle des tissus visibles, pourra-t-on préjuger de l'orientation générale du caractère.

Parmi ces actions centripètes, ces influences qui vont du corps au cerveau, j'accorde une importance

1. Voici les intéressantes considérations formulées par MM. Gilbert et Lereboullet, sur l'*Etat mental des cholémiques*, c'est-à-dire des sujets dont le sang contient de la bile : « Souvent la cholémie paraît exercer une action excitante et plutôt favorable sur le fonctionnement cérébral. L'activité intellectuelle est vive, la volonté est tenace et va droit au but ; fréquemment, toutefois, le caractère est facilement emporté ; ces cholémiques sont irritables, agités, et d'une nervosité extrême. Ils ont une hyperexcitabilité cérébrale que l'on peut rapprocher de l'hyperexcitabilité périphérique se manifestant chez eux du côté de la peau (chair de poule), ou des nerfs et des muscles (hyperexcitabilité mécanique ou électrique). Dans bien des cas ils ont pourtant déjà, malgré leur apparence de santé, une tendance à la tristesse qui les empêche d'être satisfaits du présent, et les laisse inquiets pour l'avenir. » *Société médicale des hôpitaux*, 28 juillet 1904.

primordiale à celles qui proviennent des masses musculaires. En effet, les états musculaires prennent une part étendue dans le tableau de la cœnesthèse, dans la constitution de l'état affectif fondamental des sujets. La tension plus ou moins grande des fibres, le tonus musculaire, contribue spécialement à donner le sentiment de légèreté ou de lourdeur du corps. Pour des muscles bien tendus, en imminence physiologique de contraction, tout mouvement semble facile, tout déplacement est aisé. Pour des muscles relâchés, inertes, au contraire, tout déplacement devient pénible, tout geste nécessite un effort. Aussi est-ce à l'état de tension ou de relâchement des muscles, au degré du tonus musculaire, que se rattache étroitement l'exercice de la volonté. Le système musculaire me paraît être la base somatique, l'instrument objectif de la volonté, comme les vaisseaux et les viscères sont la base somatique, les organes objectifs de l'émotivité. C'est assurément des états musculaires que dépendent la promptitude et l'énergie des volitions qui se réalisent : des muscles mous agissent lentement et mollement, des muscles durs agissent vite et fort.

Aussi chaque fois qu'augmente le tonus musculaire, voyons-nous l'exécution volitive devenir brusquement instantanée, impulsive, comme chez les alcooliques et les épileptiques, par exemple, et chaque fois que diminue le tonus musculaire, l'exé-

cution volitive se fait hésitante, irrésolue, indécise. C'est ce qui se passe dans les états de dépression, comme la tristesse physiologique étudiée par M. Dumas[1], où la volonté chancelle, titube, se déconcerte au moindre obstacle. L'expérience de Münsterberg corrobore d'une façon élégante l'exactitude de cette théorie. Elle démontre que plus un sujet est psychiquement déprimé, plus se rétrécit l'amplitude de ses mouvements extenseurs, nécessitant toujours un effort pour vaincre la tonicité plus grande des fléchisseurs, et elle permet ainsi de mesurer par une trajectoire le degré d'asthénie neuro-psychique.

Voici comment M. Ribot décrit cette expérience :

« Münsterberg, au Congrès International de Psychologie de Londres (1892), a communiqué les expériences suivantes sous le titre de *Fondement psychologique des sentiments*. On trace avec la main droite une ligne de 10 centimètres de longueur. Quand on est bien exercé à ce mouvement, on essaie de le répéter les yeux fermés en dirigeant la main de droite à gauche, par un mouvement de flexion centripète ; puis de gauche à droite, par un mouvement d'extension centrifuge. On commet, en pareil cas, des erreurs, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Répétons les mêmes expériences sous l'influence de

1. *La Tristesse et la Joie*, 1 vol. Paris, F. Alcan, 1900.

certains états affectifs (tristesse, gaîté, colère, etc.), notons les erreurs et leur sens. Münsterberg y découvre une loi très précise : Dans le chagrin, les mouvements d'extension (centrifuges) sont trop courts : erreur moyenne — 10 millimètres, et les mouvements de flexion (centripètes) sont trop grands : erreur moyenne + 12 millimètres. Dans la joie, au contraire, les mouvements centrifuges sont trop grands : erreur moyenne + 10 millimètres, et les mouvements centripètes trop courts : erreur moyenne — 20 millimètres. D'où il conclut que dans le plaisir les mouvements ont une tendance à l'augmentation, dans la douleur à la diminution[1]. »

C'est pourquoi l'examen de l'état musculaire nous fournira des renseignements précieux sur l'activité volontaire des individus. Si les muscles sont relâchés, si le corps se fléchit, si les traits tombent, si les gestes sont lents, pénibles, exigus, hésitants, vous pourrez conclure à l'aboulie. Si, au contraire, les muscles sont tendus, si le corps se redresse, si les traits se contractent, si les gestes sont vifs, aisés, larges, vous pourrez conclure à l'énergie d'action. C'est pourquoi la contraction, visible sur la face, du masséter et du pariétal qui serre les dents et clôt fortement la bouche, me paraît un excellent signe physiognomonique de la volonté.

(1) Ribot. *Psychologie des sentiments*, F. Alcan, édit., p. 53.

En ce qui concerne les émotions, adoptant, avec quelques restrictions, la thèse de James-Lange, je crois qu'elles consistent essentiellement en variations viscérales, circulatoires et musculaires, provoquées il est vrai par un déclanchement cérébral, mais sans lesquelles la sensation interne de l'émotion n'existerait pas. Toutes mes observations médicales chez des névropathes aux émotions morbides exagérées viennent à l'appui de cette théorie. L'émotivité n'est qu'une vibration corporelle dont le cerveau frappe le coup et enregistre le son. Observer la réaction caractéristique d'une émotion, la tension musculaire de la colère, le tremblement de la peur, c'est deviner à coup sûr le sentiment secret de la personne.

Pour les instincts et les besoins, la sensation locale qui en révèle l'appel au cerveau telle que la faim, le désir sensuel, n'est, comme l'a montré Joanny Roux, que la traduction consciente de l'aspiration totale de l'organisme à la satisfaction spécifique[1].

Quant aux images sensorielles proprement dites, elles représentent la projection cérébrale des impressions recueillies par les terminaisons réceptrices des organes des sens.

1. Joanny Roux. *Physiologie de l'Instinct sexuel*, 1 vol. Paris, 1889. *La Faim*. Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon. Paris, 1889.

Actions centrifuges.

D'autre part, les états cérébraux retentissent toujours à quelque degré sur l'organisme et lui impriment des modifications plus ou moins visibles. Ces modifications consistent en variations musculaires, vasculaires et sécrétoires.

Tout d'abord, les états émotionnels s'accompagnent d'expressions visibles. S'il me paraît exact que l'émotion soit une sensation interne, la conscience des variations viscérales, circulatoires, musculaires qui se passent dans les profondeurs de l'organisme, il n'en est pas moins vrai que ces variations pour se produire supposent un déclanchement cérébral, et que toute émotion a pour point de départ, sauf dans certains cas pathologiques, une représentation mentale. L'émotion est en réalité un phénomène complexe, à la fois centrifuge et centripète, composé d'une part d'une excitation motrice inconsciente allant du cerveau vers les organes affectés, et d'autre part d'une excitation sensitive transmettant ces variations aux sphères sensibles de l'écorce qui en prend conscience. Or, parmi les variations organiques des émotions, certaines plus superficielles et plus évidentes ont de tous temps frappé les observateurs. Ce sont les phénomènes qu'on nomme les expressions des émotions. Telles



sont le rire qui exprime la joie, les larmes qui expriment le chagrin, la rougeur qui exprime la honte, etc., etc. Il semble que la plupart des états émotionnels s'inscrivent sur la face et dans le corps humains; et ainsi, pour qui connaît la signification de cet alphabet mimique, sera-t-il possible de deviner les vibrations secrètes de la vie affective.

De même la plupart des sentiments ont leur expression mimique. Nous verrons plus loin comment la bonté se révèle dans le sourire de l'œil, la dureté dans le pincement des lèvres, la vanité dans le redressement du cou et du buste, etc.

Les instincts eux-mêmes semblent s'inscrire sur la face : telles les lèvres de la gourmandise, les narines de la sensualité.

Si nous envisageons maintenant la sphère de la motilité, nous constatons les mêmes influences étroites du cerveau sur l'activité musculaire. Toutes les images motrices ne sont, selon une conception généralement acceptée, qu'une ébauche de mouvement, un geste qui commence. La représentation mentale d'un acte provoque le plus souvent une contraction rudimentaire des muscles qui doivent exécuter cet acte, et ainsi le cerveau objective toutes ses intentions dans la musculature de l'organisme. C'est sur ce fait que repose la fameuse expérience du pendule de Chevreul, et aussi tout le principe du Cumberlandisme, ou lecture de la pensée par le con-

tact de la main, qui n'est que la trahison, par des secousses musculaires involontaires et inconscientes, des volontés secrètes de l'opérateur.

Les attitudes musculaires accompagnent également l'activité des organes sensoriels : plissement du front dans la vision attentive, inclinaison de la tête dans l'audition, mouvements de la bouche dans le goût, dilatation des narines dans l'odorat, etc.

Les fonctions intellectuelles elles-mêmes, malgré leur abstraction, donnent lieu à des manifestations corporelles : ainsi la méditation fronce les sourcils, l'extase élève les regards, etc.

En définitive, il paraît bien, comme je le disais au début, qu'entre le cerveau, siège de la pensée, substratum de la personnalité mentale et du caractère, et entre le corps physique, existent d'étroites et constantes relations fonctionnelles, centripètes et centrifuges, qui permettent d'après l'état corporel visible de deviner l'état cérébral secret et invisible. C'est sur ces correspondances physiologiques que repose la physiognomonie scientifique. C'est la connaissance de leurs lois qui nous révélera la clé de la divination des caractères[1].

On voit par cet exposé de principe combien la

1. Est-il nécessaire, pour éviter toute confusion, d'insister ici sur la distinction absolue à maintenir entre ces correspondances fonctionnelles du cerveau et de l'organisme d'une part et le parallélisme psycho-physique de la pensée et de la conscience d'autre part. Ces deux ordres de phénomènes sont de nature toute différente. Les premiers, qui nous inté-

physiognomonie scientifique diffère des anciens systèmes analogiques, astrologiques ou phrénologiques. Alors que ceux-ci s'appuyaient sur des postulats sans fondement et des inductions sans preuve, nous cherchons à interpréter simplement des phénomènes physiologiques, sinon toujours explicables, du moins faciles à contrôler par l'observation et l'expérience.

Les signes utilisés autrefois et aujourd'hui sont aussi bien différents. Tous les indices physiognomoniques anciens reposaient sur des dispositions structurales, sur la forme du squelette, sur les dimensions variables des organes, en un mot sur la constitution anatomique de l'individu. Ici au contraire, nous utilisons presque exclusivement les conditions fonctionnelles des tissus mous, états de nutrition et de circulation, attitudes musculaires, c'est-à-dire les variations physiologiques de l'individu.

Il est curieux de faire remarquer que même les auteurs, basant leurs systèmes sur les formes crâ-

ressent seuls, procèdent tout simplement de cette solidarité physiologique de tout l'organisme qui fait que chaque partie reçoit à quelque degré un contre-coup et un écho de l'activité des autres. Au contraire, le parallélisme psycho-physique représente l'affirmation doctrinale que le cerveau est l'organe nécessaire et indispensable de toute pensée, que tout état de conscience suppose une variation cérébrale correspondante, et qu'il ne saurait y avoir de phénomène psychologique de l'esprit sans phénomène physiologique concomitant du cerveau. C'est le postulat fondamental de toute la psychologie positiviste. Il y a donc en somme deux étages de rapports : en haut, les rapports de la pensée et de la conscience avec le cerveau ; en bas, les rapports du cerveau avec le reste de l'organisme. Ces derniers seuls, je le répète, sont à retenir ici.

niennes et faciales, utilisent inconsciemment l'état et les variations des parties molles. Si l'on examine, par exemple, les vignettes de Ledos, destinées à démontrer les rapports entre la forme du visage et le caractère, on constate que le type de ces physionomies provient beaucoup plus des parties molles que du squelette crânien.

C'est ainsi que le visage carré est dû manifestement au développement des deux muscles masticateurs, dont Ledos a d'ailleurs parfaitement indiqué le relief sur son dessin. De même, les types conoïdes sont dus au grand développement du tissu adipeux qui forme en tombant des bajoues et un double menton élargissant le bas du visage. Et puis, ne voit-on pas d'emblée que l'énergie du type carré est due non seulement à la forme du visage, mais à deux indices mimiques essentiels du masque d'énergie et de dureté : le froncement des sourcils et l'occlusion énergique de la bouche. Cachez la partie inférieure du visage pour ne plus voir que les yeux : vous diagnostiquerez encore la dureté et l'énergie. Mais, supprimez par la pensée le froncement des sourcils et l'occlusion de la bouche, vous n'aurez plus malgré la forme carrée qu'une face détendue, inerte, insignifiante, muette au point de vue physiognomonique.

Pour le type ovale, n'est-ce pas la position horizontale du sourcil faisant l'œil pensif, le pli amer de la bouche non serrée, beaucoup plus que la forme

de la face qui lui donne son cachet d'intellectualité.

Enfin, pour le type conoïde, remarquez que le sourcil est relevé, l'œil grand ouvert, les narines dilatées, la bouche épaisse et large, symptômes éloquents de sensualité et de gourmandise des douceurs de la vie. Prenez le même type conoïde, abaissez et froncez les sourcils, pincez les narines et la bouche, vous en ferez, malgré la forme du visage, un type évident de volonté, de dureté.

Le maxillaire inférieur lui-même, dont on a fait pendant longtemps le signe facial de l'énergie, emprunte moins sa valeur au développement osseux qu'au développement musculaire. La proéminence du menton n'est significative de volonté que par la saillie des muscles carrés du menton, qui se contractent synergiquement avec les muscles masticateurs dans l'occlusion buccale de l'effort et se développent ainsi par l'exercice du vouloir. Un maxillaire prognathe, sans carré du menton accusé, ne signifierait aucune énergie. Par contre un menton fuyant, mais musclé, peut appartenir à un homme de forte volonté.

Les anciennes méthodes étaient donc anatomiques, la méthode moderne est physiologique. Et mon ambition serait que la physiognomonie scientifique apparût au travers de cet essai comme un chapitre de physiologie appliquée.

III

LA PHYSIONOMIE HUMAINE

III

LA PHYSIONOMIE HUMAINE

J'utilise ici le terme de « physionomie » dans son acception la plus large. J'entends par là, non seulement le visage d'un sujet, mais l'ensemble de son aspect extérieur.

Sans doute la face qui se présente toujours à nu, avec sa mobilité, sa finesse et sa complexité de réactions musculaires, sa sensibilité intellectuelle et passionnelle, constitue la partie la plus expressive de notre corps : mais le reste : cou, tronc, membres, par les attitudes et les mouvements, contribue aussi pour une large part à l'impression psychologique que nous donne un individu. La face est le centre du tableau physionomique, auquel l'entourage et les accessoires confèrent, par harmonie ou contraste, des valeurs différentes, parfois même opposées. Ainsi, par exemple, le port de tête modifie l'expression du visage. Le même visage avec paupières tombantes traduira tour à tour l'humilité ou le dédain selon que la tête sera fléchie ou relevée. Égale-

ment le costume, la coiffure influencent notre opinion et nos jugements : le même visage rasé nous apparaîtra pourvu d'une expression toute différente sous la toque d'un juge, la perruque d'un marquis ou le képi d'un tourlourou. En réalité, c'est donc l'ensemble de l'individu qui contribue à nous donner son impression physionomique et c'est avec raison que j'attribue à la totalité de l'aspect extérieur le nom de physionomie.

En conséquence, notre examen de la physionomie humaine, pour être complet, devra porter non seulement sur le visage, mais encore s'étendre au cou, aux membres, et comprendre les attitudes, les gestes du corps tout entier et même le costume.

Analysant attentivement un individu, on constate que l'impression totale qu'il nous donne provient de plusieurs éléments distincts qui se décomposent comme suit :

1° D'abord la *structure physique* comprenant d'une part : A. la *constitution anatomique*, et d'autre part : B. l'état de nutrition, de circulation des tissus et des organes, c'est-à-dire *le tempérament*.

2° Puis, les attitudes habituelles, dues à l' « harmonie statique » des muscles, celles de la face qui composent l'expression ordinaire, celles des membres et du corps qui produisent le port familier, la

contenance, la tenue, formant par leur ensemble les *attitudes expressives* de l'individu.

3° Les *mouvements et gestes expressifs* dus à « l'harmonie dynamique » des muscles, tels que mouvements mimiques, élocution, gesticulation, marche, et aussi écriture, car l'écriture n'est qu'un geste inscrit.

4° Enfin les signes complémentaires fournis par le sexe, l'âge, la race, la profession, le costume, l'ameublement, etc.

Nous allons passer en revue successivement les divers éléments de la physionomie et chercher quelles révélations ils nous fournissent sur les caractères.

Mais auparavant, il convient de préciser la conception que je me fais personnellement du caractère.

IV

LE CARACTÈRE

IV

LE CARACTÈRE

Le caractère, tel que je le conçois, n'est que l'ensemble des façons de sentir et de réagir d'un individu. Chacun de nous possède des prédispositions sensitives dont les qualités et les formes constituent sa sensibilité personnelle, et d'autre part, des modes de réactions motrices dont le groupement constitue son activité volontaire. Modalités sensitives et modalités volontaires s'unissent concurremment pour la composition du caractère.

Mais ces modalités sensitives et motrices ne font que traduire elles-mêmes des conditions plus profondes qui constituent les assises de la personnalité et du caractère : les états de nutrition et d'activité fonctionnelle de l'organisme. C'est en effet de ces états organiques que naît la cœnesthèse corporelle, entretenant la continuité du « moi », qui est à la base de la personnalité ; et c'est d'eux que monte vers la conscience cette nuance affective qu'on nomme l'hu-



meur habituelle, et qui est à la base du caractère. Souvenons-nous toujours que c'est à travers notre corps et ses dispositions du moment que nous percevons le monde extérieur, et que c'est à travers lui que nous réagissons. C'est notre humeur habituelle ou passagère qui colore notre vision des gens et des choses, comme elle inspire nos résolutions et modèle nos actes.

L'humeur habituelle, reflet de la vie cellulaire et des fonctions viscérales, forme donc l'élément fondamental du caractère. Cette humeur affecte des nuances variées selon les sujets : elle est gaie, triste, indifférente, instable, irritable, inquiète, boudeuse, etc., et c'est elle qui fait le pessimiste et l'optimiste, le colérique et le douteur, l'impulsif et l'apathique, etc. Elle varie aussi chez le même individu selon l'évolution de l'âge, selon les dispositions du moment, rarement chez les uns, fréquemment chez les autres, ce qui confère à ceux-là un caractère égal et stable, à ceux-ci au contraire un caractère versatile et capricieux.

Le second élément du caractère est représenté par les modalités sensitives.

La sensibilité générale, en effet, offre pour les différents individus des variantes fonctionnelles touchant son intensité, sa qualité, sa forme.

Tout d'abord, elle peut être forte ou faible, c'est-à-dire que l'individu perçoit très vivement les im-

pressions externes et intérnes, ressent des émotions violentes, des sentiments excessifs comme les passionnés et les enthousiastes, ou bien au contraire que l'individu demeure toujours indifférent et calme, se troublant peu, s'émouvant peu, opposant à toutes les stimulations la sérénité paisible des phlegmatiques et des apathiques.

Puis, elle peut être fine ou grossière, tantôt accessible aux nuances de sentiment les plus rares, vibrant comme un pur cristal pour les subtiles beautés de l'art et de la philosophie, tantôt au contraire fermée à tous les frissons supérieurs et nobles, attentive seulement aux grossières sollicitations des instincts et des besoins les plus matériels. L'une est le propre des âmes d'élite, des artistes, des penseurs, des intellectuels de tout genre; l'autre appartient aux brutes et aux rustres.

Enfin, la sensibilité peut être extérieure ou intérieure, expansive ou concentrée, et selon que prédomine l'une ou l'autre de ces deux formes, elle imprime à la personne un aspect tout différent. Dans le premier cas, nous nous trouvons en présence de manifestations émotionnelles bruyantes, de gestes, de grimaces, de rires, de larmes, de cris, revêtant souvent un caractère dramatique et théâtral. Dans le second cas, c'est une impassibilité apparente qui dissimule les plus violents orages intérieurs dont rien ou presque rien ne se trahit au dehors. Mais ici

les joies et les peines sont d'autant plus senties qu'elles sont moins exprimées : et il est certain que l'impressionnabilité interne et silencieuse de ces faux impassibles l'emporte, en valeur et en durée, sur l'émotivité extériorisée des expansifs à grand fracas.

Les modalités de l'activité volontaire nous fournissent le troisième élément du caractère. La volonté, en effet, de même que la sensibilité, présente des variantes fonctionnelles d'intensité, de qualité et de forme.

Elle est forte, quand l'individu, puissamment armé, sait triompher des obstacles intérieurs et extérieurs, domine ses passions comme il domine les hommes, modère ses impulsions, surmonte ses répugnances, exécute intégralement sur le terrain des réalités les plans qu'il a combinés au préalable dans son esprit. Elle est faible en revanche, lorsqu'elle capitule devant les moindres résistances, obéit à une passion, subit une répugnance, cède à un emportement, quand par apathie, paresse, irrésolution ou timidité, elle se trouve incapable de faire passer en acte ses intentions préméditées.

En second lieu, elle possède des qualités de persévérance, de ténacité, de prudence, de calcul, ou au contraire des défauts de versatilité, de caprice, de témérité, de légèreté. Dans la pratique, il semble

qu'une volonté de puissance médiocre, mais de ténacité rare et d'habileté subtile, qui poursuit lentement mais sûrement son but, soit plus fertile en résultats qu'une volonté puissante, mais inégale et capricieuse, qui n'agit que par à-coups et sans cesse change sa tactique et son objectif.

Enfin, l'on distingue encore deux formes de volonté toutes différentes. La volonté d'inhibition, apte surtout à la contrainte des impulsions et des passions intérieures, arme de défense passive, et la volonté d'impulsion, instrument extérieur d'attaque et d'action qui rend son possesseur mieux maître des autres que de lui-même.

Enfin, j'attribue un quatrième et dernier élément à la composition du caractère : c'est ce que j'appellerai les dominantes affectives.

Chacun de nous, en effet, est dominé par une ou plusieurs représentations affectives, — instincts, émotions, sentiments ou passion, — qui règnent sur son caractère et forment le centre de sa personnalité. Sensualité ou gourmandise, orgueil, vanité, ambition, égoïsme, altruisme, bienveillance, envie, cupidité, avarice, passion du jeu, etc., autant de dominantes, qui isolément ou en groupe, commandent à chaque individu, et sont l'aboutissant de sa sensibilité comme le point de départ de ses actes. C'est vraiment sous l'angle de notre dominante affective

que nous interprétons les événements qui nous touchent, et c'est sous son incitation que nous combinons notre conduite. Ainsi, dans toutes circonstances, chacun sentira et agira toujours en sensuel, en orgueilleux, en vaniteux, en égoïste, en altruiste, etc., et c'est sa sensualité, son orgueil, sa vanité, son égoïsme ou son désintéressement qui règnera sur l'ensemble de sa vie.

Pour ces motifs, j'accorde à la dominante affective un rôle bien plus important dans la composition du caractère qu'aux modalités sensitives ou motrices. L'essentiel n'est pas de savoir si un individu ressent fortement ou faiblement, finement ou grossièrement, en dedans ou en dehors, s'il agit avec faiblesse ou énergie, avec persévérance ou caprice, en contraint ou en impulsif : l'essentiel est de savoir au point de vue de quel sentiment il appréciera ce qu'il éprouve et sous la poussée de quel sentiment s'exécuteront ses actes. Là réside vraiment la pierre de touche et le levier de toute la personnalité. Découvrir les dominantes, c'est forcer le secret du caractère.

Je considérerai donc l'humeur fondamentale et les dominantes affectives comme les deux éléments primordiaux du caractère. L'un en forme la base et les assises, l'autre en est le sommet et le couronnement. Le premièr supporte l'édifice, le second le domine. Les modalités sensitives et motrices reposent sur la

première, comme elles trouvent dans la seconde leur expression la plus personnelle et la plus distincte.

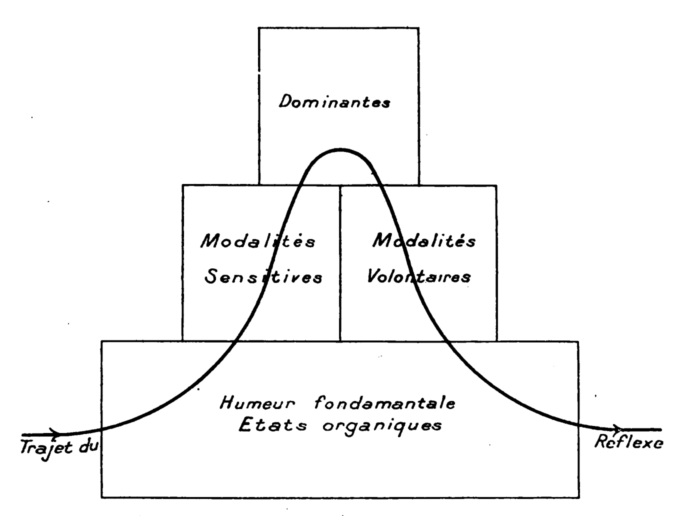


Fig. 3. — Schéma du caractère.

On a remarqué sans doute que je ne fais pas entrer d'éléments intellectuels dans la composition du caractère. C'est que ces éléments, à mon avis, n'en font point partie. Je partage entièrement sur ce point l'opinion de M. Ribot, lorsqu'il écrit : « Ce qui est fondamental dans le caractère, ce sont les instincts, tendances, impulsions, désirs, sentiments : tout cela et rien que cela. C'est un fait d'une observation si simple et si évidente qu'il n'y aurait pas lieu d'insister, si la plupart des psychologues n'avaient embrouillé

cette question par leurs incurables préjugés intellectualistes, c'est-à-dire par leur effort à tout ramener à l'intelligence, à tout expliquer par elle, à la poser comme le type irréductible de la vie mentale. Thèse insoutenable ; car, de même que physiologiquement la vie végétative précède la vie animale qui s'appuie sur elle, de même, psychologiquement, la vie affective précède la vie intellectuelle qui s'appuie sur elle. Le fond de tout animal, c'est « l'appétit » au sens de Spinoza, la « volonté » au sens de Shopenhauer, c'est-à-dire le sentir et l'agir, non le penser. L'intelligence n'est donc pas un élément fondamental du caractère : elle est la lumière, elle n'est pas la vie, ni par conséquent l'action. Le caractère plonge ses racines dans l'inconscient, ce qui veut dire dans l'organisme individuel : c'est là ce qui le rend si difficile à pénétrer et à modifier. Les dispositions intellectuelles ne peuvent agir qu'*indirectement* dans sa constitution [1] ».

Au vrai, les particularités intellectuelles d'un sujet représentent, non des traits du caractère, mais des types psychologiques, c'est-à-dire des modes individuels de l'élaboration intellectuelle. Tels sont, par exemple, les visuels, les auditifs, les moteurs, les associationnistes, les inductifs, les déductifs, les intuitifs, les logiciens, etc.

1. *Psychologie des sentiments*. Alcan, Paris, 1897, p. 391-392.

C'est pourquoi, je ne recherche pas, dans mon analyse de la physionomie, les signes intellectuels, me bornant à les noter en passant pour mémoire, mais sans y insister. Au reste, ces signes ne serviraient de rien dans cette étude de physiognomonie. Car le caractère, composé de modalités sensitives et volontaires, se manifeste au dehors, non par des idées et des phrases, mais par des réactions émotionnelles et des actes volontaires. C'est par l'expression de leurs émotions et le but de leurs actes, et non sur leurs paroles, que nous jugeons nos semblables.

Je suis assez loin, on le voit par cet exposé, de la conception habituelle du caractère. Au lieu d'en vouloir présenter à tout prix une image synthétique et ramenée à l'unité, je me borne à décomposer ses éléments par l'analyse et à les juxtaposer seulement sans les asservir à une systématisation artificielle.

En effet, à quoi sert de ramener les caractères à trois types simples, sensitifs, intellectuels, actifs, selon le schéma le plus fréquent des classifications[1] ? A quoi nous avance de savoir que tel sujet est un sensitif, tel autre un actif ? Chacun n'est-il pas à la fois

2. Pour les classifications des caractères, consulter :

Malapert. *Le Caractère*. 1 vol. Paris, 1903, et aussi l'intéressante analyse critique qu'en a faite

Binet. *10e Année psychologique*. Paris, 1904.

sensitif et actif, au moins pour certaines stimulations ou sous certaines formes? Or, ce sont précisément ces conditions et ces qualités de la sensibilité et de l'activité que les classifications ne précisent pas, et qu'il importe de connaître. C'est en effet par la façon d'être sensitif et d'être actif que les caractères s'établissent et se diversifient. Quelle différence entre la sensibilité intérieure et concentrée des faux impassibles, et l'émotivité bruyante des expansifs à manifestations dramatiques? Quel fossé creuse entre deux personnalités la seule nuance de l'humeur fondamentale? Saurait-on comparer un déprimé triste à un bilieux irritable? Et puis, que de variantes encore selon le sentiment dominant, selon que règne l'orgueil, la vanité, la bienveillance ou la passion du jeu? Et pourtant, tous ces exemples que je cite, appartiennent à des sensitifs.

De même pour les actifs. Il y a tant de façons d'être actif, tant de volontés si différentes! Quel rapport entre l'activité naturelle et spontanée provenant d'un simple besoin de mouvement, et l'activité artificielle et commandée d'un ambitieux qui poursuit âprement son but? Quelle comparaison possible entre l'agitation désordonnée d'un nerveux et la persévérance calme d'une volonté réfléchie? Et pourtant tous ces exemples appartiennent à des actifs.

Ce qui importe, je le répète, n'est pas d'affirmer l'existence ou même la prédominance de l'activité,

de la sensibilité, de l'intellectualité, mais de préciser les modes, les origines, les facteurs principaux de ces fonctions.

Si donc on voulait tenter une classification des caractères, il faudrait les ranger d'après les modalités sensitives et volontaires, y compris l'humeur fondamentale et les dominantes. Et autant de nuances, autant de variantes, autant de groupes de caractères. De sorte qu'en définitive, la longue liste obtenue serait une simple énumération et n'aurait rien d'une classification véritable.

Il est pourtant un moyen de mettre quelque ordre dans cette diversité de types psychiques. C'est de s'adresser à la méthode empirique, d'observer autour de soi comment s'associent les différentes modalités sensitives et volontaires pour constituer les individus. Et l'on s'apercevra alors que l'ensemble des hommes peut se ramener à quelques grandes familles naturelles, assez nettement définies par leur aspect objectif auquel correspondent des distinctions subjectives. Un même coloris de peau, une même circulation, un même métabolisme nutritif imposent aux sujets les mêmes façons de sentir et de réagir. Et ainsi reconnaissons-nous quelques types humains, doués pour chacun d'eux de conditions physiques semblables et de dispositions psychiques semblables.

Mais ce n'est plus alors un groupement à base psychologique, mais un groupement à base physiologique ; ce n'est plus une classification des caractères, c'est une classification des tempéraments. Nous la retrouverons plus loin.

IV

STRUCTURE PHYSIQUE

V

STRUCTURE PHYSIQUE

A. — CONSTITUTION

La constitution est l'état anatomique, statique, d'un sujet. Il est grand, petit, robuste, grêle, gras, maigre, proportionné, difforme, etc.

Le squelette forme la base de la constitution, la charpente osseuse fondamentale de l'individu. Au point de vue qui nous occupe, de la divination du caractère, les dimensions du squelette n'ont qu'une importance secondaire. De ce qu'un homme est large ou mince, à crâne rond ou pointu, à face courte ou allongée, on ne peut guère conclure touchant sa mentalité. Ainsi les signes de formes et de dimensions de la tête sur lesquels reposaient certains systèmes physiognomoniques anciens n'ont plus guère de valeur pour nous.

Il en est de même pour les qualités esthétiques de la personne, qui intéressent plus l'artiste que le physiognomoniste. Certes, la régularité, la beauté

des traits jouent un rôle important dans la première impression que nous procure un inconnu. Une face plate, camuse, nous donne une impression désagréable, comme des yeux trop petits, un menton fuyant, un profil disgracieux nous choquent et nous déplaisent. Mais cette impression toute superficielle ne nous apprend rien sur le caractère. Très souvent elle est trompeuse, et la laideur peut cacher un noble esprit, comme la beauté orner un coquin.

En revanche, les proportions crâniennes ont un haut intérêt au point de vue anthropologique. C'est en effet d'après les formes et dimensions de la tête qu'on distingue et classe les diverses races en dolichocéphales, brachycéphales, etc. Je n'insiste pas sur cette question qui n'appartient pas à notre sujet.

Au point de vue de la capacité intellectuelle, les indices crâniens sont également significatifs. Depuis longtemps Camper a montré que le degré d'intelligence d'un individu se mesure approximativement à l'ouverture de son angle facial. C'est l'angle que forme la ligne passant par le front et la lèvre supérieure avec la ligne passant par la base des narines et le trou de l'oreille. Étant de 80° environ pour l'européen normal, il diminue chez les races inférieures et chez les idiots, et peut descendre chez les singes jusqu'à 40, 35 et même 30°. On sait par contre que les Grecs donnaient à leurs statues divines un angle facial très ouvert. Celui de l'Apollon

du Belvédère dépasse même 90°. Bien que la valeur de l'angle facial soit en partie discutable[1], on peut admettre cependant d'une façon générale qu'il est

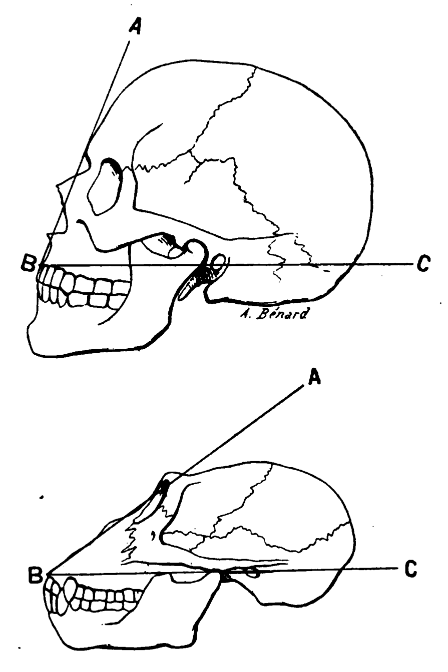


Fig. 4. — Angle facial de l'homme et du chimpanzé.

proportionnel au degré d'intelligence des sujets.

La même appréciation s'applique à la capacité crâ-

1. Topinard. *Études sur Pierre Camper et sur l'angle facial dit de Camper.* — Revue d'anthropologie, t. II, Paris, 1871. — *Des diverses espèces de prognatisme.* t. I et t. IV.

Mantegazza. — *Dei caracteri gerarchici del cranio umano.* Arch. d'antropologie et d'ethnologie, t. V, p. 32. Florence, 1876.

nienne. Il est établi que, toutes choses égales d'ailleurs, un homme intelligent et cultivé possèdera un volume crânien plus vaste qu'un imbécile ou un inculte. Les statistiques, recueillies chez les chapeliers et portant comparativement sur des ouvriers et des intellectuels, ne laissent pas de doute à cet égard. Toutefois, cette vérité est simplement relative, car ainsi qu'il ressort des recherches sur le poids du cerveau, il importe de tenir compte non seulement de la quantité, mais encore et surtout de la qualité de la matière cérébrale, c'est-à-dire de l'organisation fonctionnelle des divers centres cérébraux.

Donc, pour le physiognomoniste, les dimensions et la capacité crâniennes ne fourniront que des indications de peu de valeur. Tout ce qu'on en peut déduire, c'est qu'un crâne excessivement petit aura peu de chances d'abriter une intelligence vaste ; mais par contre, un crâne démesuré ne signifiera nullement un homme génial, témoin la tête hypertrophiée des idiots hydrocéphales.

Si nous envisageons les proportions corporelles, même absence de renseignements pour nous.

Pourtant la finesse des extrémités semble passer à juste titre pour un signe de distinction d'esprit. Des mains belles, longues, élégantes indiqueraient un caractère élevé, tandis que des doigts courts, noueux, épais révèleraient un homme brutal et grossier. Ali-Pacha disait de Lord Byron qu'il eût facile-

ment reconnu en lui l'homme de génie et de haute naissance, à la beauté de ses mains et de ses oreilles.

Il en serait de même pour la finesse générale des tissus. Un sujet à la peau fine, aux muqueuses délicates, aux cheveux soyeux, aux formes grêles serait doué d'une sensibilité délicate et d'un esprit fin, tandis qu'une peau rude, des muqueuses épaisses, des cheveux durs, des formes grossières, dénoteraient une sensibilité rude et grossière. Ces correspondances peuvent s'expliquer, en admettant que le tissu nerveux, participant aux qualités générales de tous les tissus de l'économie, serait plus délicat et partant plus sensible chez les sujets à peau et à cheveux fins, plus grossier et moins sensible chez les sujets à peau et à cheveux rudes.

Une cause d'erreurs dont il faudrait se défier dans ce genre de diagnostic, est l'empâtement des traits et des formes par la surchage graisseuse. Un individu à la face grasse et grosse n'est pas nécessairement un homme grossier. Sous l'épaississement de la peau et la couche adipeuse, il faut savoir déceler l'expression mimique des muscles faciaux.

Donc, en définitive, les dimensions et les formes du squelette et des tissus mous ne peuvent servir de base à un jugement physiognomonique.

Il n'en est plus de même pour les déformations et les anomalies de ces mêmes parties, qui nous fournissent au contraire des indications de grande valeur.

C'est en effet par des déformations et des anomalies que se révèlent les tares de la dégénérescence.

La notion de la dégénérescence qui joue en pathologie moderne un rôle si considérable était totalement négligée des anciens. C'est ici le lieu d'en indiquer le principe assez ignoré du public, qui emploie le terme sans trop en connaître le sens.

La Dégénérescence.

A Morel, l'illustre aliéniste français, revient l'honneur d'avoir formulé le premier la conception de la dégénérescence. Bien qu'on en ait abusé depuis lors, ses bases restent toujours solides, et elle rend des services insignes en pathologie mentale.

Comparant le développement de l'homme aux races animales et végétales, Morel a conçu la dégénérescence de l'espèce humaine comme « une déviation maladive du type normal de l'humanité [1] ». Sous une forme plus vulgaire, on peut dire que le dégénéré est un sujet qui a mal poussé. De même qu'une plante grandit et pousse de travers, un être humain peut croître et pousser de travers ; c'est un dégénéré. Les influences qui provoquent cette anomalie

1. Morel, *Traité des Dégénérescences*, Paris, 1857, p. 5.

de développement sont héréditaires ou individuelles. Tantôt c'est le germe humain qui, par maladie (fièvre, goutte, syphilis), intoxication (alcool, morphine), tares propres, est entaché d'un vice dont le descendant sera frappé ; tantôt c'est pendant la croissance intra-utérine (accidents, émotions, maladies de la mère, etc.), pendant l'allaitement de la première enfance, que le rejeton sera altéré par des causes entravant son développement normal. Quelle que que soit l'étiologie, le sujet sera mal développé, mal formé, ce sera un dégénéré.

On conçoit sans peine que ces dystrophies puissent revêtir des formes très diverses. D'abord, on les divise en deux classes : celles qui affectent l'organisme général, celles qui affectent le système nerveux et le cerveau en particulier.

Comme il est rare qu'un trouble de développement affecte l'organisme sans toucher en même temps le névraxe et l'encéphale, on devine l'importance que la question de la dégénérescence mérite dans notre étude, puisque les signes visibles permettront de préjuger des signes invisibles. Il faut donc que le physiognomoniste dépiste au premier examen les stigmates corporels dégénératifs apparents qui l'inciteront à chercher les stigmates psychiques cachés.

Stigmates corporels. — Les plus éloquents rési-

dent à la tête et à la face qui sont offertes aux yeux de l'observateur.

D'abord, les malformations générales du crâne. On distingue la *macrocéphalie,* ou exagération du volume de la tête ; la *microcéphalie,* ou diminution exagérée du volume de la tête ; *l'acrocéphalie*, ou crâne pointu en pain de sucre; la *platycéphalie*, ou crâne aplati au sommet; la *plagiocéphalie,* ou crâne asymétrique à déformation oblique ovalaire; la *scaphocéphalie,* ou crâne en forme de navire. Puis viennent les vices d'implantation des cheveux, les anomalies du tourbillon qui est double ou rejeté de côté, le vitiligo du cuir chevelu avec mèches blanches.

La face peut présenter : 1° l'asymétrie faciale coïncidant le plus souvent avec l'asymétrie crânienne; 2° le prognathisme des mâchoires ou, au contraire, de l'atrophie du maxillaire; 3° la forme et l'implantation vicieuse des dents ; 4° le développement excessif des apophyses zygomatiques et de l'arcade sourcilière; 5° des malformations de la voûte palatine, rétrécie ou ogivale; 6° des tares oculaires, strabisme, coloboma, etc.; 7° le bec de lièvre; 8° enfin des malformations du pavillon de l'oreille, oreilles en anse de panier détachées de la tête, oreilles mal ou non ourlées, au lobule adhérent, etc.

Quant au corps proprement dit, il peut présenter des difformités variables, gigantisme, infantilisme, pieds bots, mains irrégulières, anomalies des orga-

nes génitaux. Quelquefois le squelette est simiesque. Si l'on rencontre cette attitude penchée, ce prognathisme de la face, ces bras trop longs, on pourra affirmer la dégénérescence avec toutes les tares mentales qu'elle comporte.

Parmi ces stigmates, les plus intéressants pour nous, ceux dont nous devons toujours nous souvenir sont :

D'abord les difformités corporelles grossières, taille trop petite, structure infantile, système pileux atrophié chez un adulte.

Puis, l'asymétrie marquée du crâne et de la face, le prognathisme des mâchoires, le développement excessif de l'arcade zygomatique et de l'arcade sourcilière, les malformations auriculaires. Leur ensemble constitue le type le plus fréquent des dégénérés. Qui n'a été frappé par ces faces irrégulières, au front renflé de bosses étranges, aux yeux enfoncés entre des sourcils et des pommettes proéminentes, aux mâchoires saillantes, aux oreilles plates, irrégulières et décollées !

Parfois encore, le dégénéré se distingue par une façon originale de s'habiller, couleurs voyantes, bijoux excessifs, pour la femme ; chapeaux extravagants, cravates flottantes, pour les hommes, comme ces individus à allures de prophète qu'on rencontre parfois dans les rues de Paris et qui sont de misérables infirmes du cerveau.

En résumé, si vous vous trouvez en face d'un individu dont l'aspect par ses déformations ou ses anomalies s'éloigne par trop de l'harmonie normale des traits humains de sa race, vous pourrez conclure à peu près sûrement à la dégénérescence.

Stigmates psychiques. — Voyons maintenant, après les stigmates physiques, quels sont les stigmates mentaux de la dégénérescence. Comme je l'ai dit, il est rare que les anomalies physiques ne se complètent par des anomalies mentales. En face d'un dégénéré somatique, on pourra donc presque sûrement affirmer l'existence de la dégénérescence mentale. Ces stigmates peuvent porter sur les grandes fonctions de la vie psychique, l'intelligence, l'émotivité, la volonté, et enfin le sens moral.

L'intelligence des dégénérés varie suivant une grande échelle qui va de l'idiotie complète au génie.

A la base nous trouvons l'idiot, chez qui les facultés intellectuelles sont tout à fait rudimentaires. Incapable de se guider, de se mêler à la vie sociale, c'est un sujet d'asile, et comme tel ne nous intéresse pas.

J'en dirai de même pour l'imbécile, moins dépourvu que l'idiot, mais incapable pourtant de jouer un rôle dans la société.

Le débile au contraire, qui occupe l'étage supérieur, peut dans une certaine mesure remplir des

fonctions médiocres. Il fait de son mieux, mais ne s'élève jamais bien haut.

Il n'en est pas de même de ceux qu'on nomme les dégénérés supérieurs, où l'on trouve non plus une absence totale de facultés intellectuelles, mais une inégalité de ces facultés. Chez eux, une aptitude psychique peut être développée à l'excès, jusqu'à mériter le nom de génie, tandis que les autres font entièrement défaut. L'intelligence présente des lacunes et des trous. Tel sera musicien et poète, mais incapable d'un acte pratique. Tel autre possédera une parole éloquente jointe à une absence entière de jugement. Personnages trompeurs, dangereux, dont il faut toujours se défier, car l'éclat de leur talent qui éblouit dissimule le vide absolu du reste.

Les stigmates émotifs des dégénérés sont très variables. D'une façon générale leur sensibilité, leur impressionnabilité est excessive et capricieuse. Ils sont exposés à tous les troubles pathologiques de l'émotivité : anxiété, doute, scrupules, phobies, obsessions, perversions sensuelles. Le plus souvent ils sont égoïstes, vaniteux, parfois pessimistes et misanthropes.

Les stigmates volontaires consistent en une volonté instable, irrégulière, sans persévérance, tantôt entravée d'aboulies, tantôt au contraire coupée d'impulsions irrésistibles, à la boisson, au vol, à l'incendie, à l'homicide, au suicide.

Au point de vue moral, le sens éthique des dégénérés peut être totalement absent, ou bien insuffisant à refréner leurs passions mauvaises. Cette amoralité pousse les hommes au vol, à l'escroquerie, les femmes à l'inconduite et à la prostitution.

Enfin, par dessus tout, les dégénérés sont susceptibles de réaliser parfois des accès de délire transitoire. Ils offrent un terrain préparé pour tous les désordres psychiques, manie raisonnante, mélancolie anxieuse, folie de persécution, etc.

Telle est l'énumération très brève de toutes les anomalies mentales que peuvent présenter les dégénérés. Il est bien évident qu'elles ne se réunissent pas toutes chez un même sujet, mais existent seulement en petit nombre ou même isolées chez un individu.

Certes, d'après la vue des stigmates physiques, l'observateur le plus clairvoyant ne pourra pas définir, du premier coup d'œil, quelle est la tare psychique de l'individu : c'est à l'enquête ultérieure qu'il appartiendra de préciser le diagnostic. Mais déjà, l'aspect dégénératif permettra de porter un jugement total sur l'ensemble du caractère, de soupçonner une façon anormale de sentir et de réagir. On peut affirmer alors qu'on se trouve en présence d'un sujet dévié, dont le cerveau et les actes ne sont pas réglés comme ceux de tout le monde. Les dégénérés sont des originaux, des déséquilibrés, des excentriques. Deux mots caractérisent leur menta-

lité : ils sont à la fois inégaux dans leurs aptitudes, instables dans leur conduite.

Leurs stigmates visibles nous disent que tel sujet, malgré ses facultés brillantes, est à quelque degré un infirme, un homme sur lequel on ne peut pas compter, dont il faut toujours se défier, car on ne sait ja- à quel caprice sa conduite pourra tourner. Et l'on doit toujours se demander quelles lacunes du cerveau, quelles défaillances, quelles perversions se cachent sous ses apparences correctes ou aimables.

C'est ainsi que la notion de la dégénérescence, sans fournir une base de diagnostic psychique précis, apporte un avertissement précieux. Comme ces poteaux plantés sur le bord des routes, les stigmates physiques de dégénérescence nous disent : Attention ! tournant dangereux !

En résumé, de l'anatomie corporelle et céphalique, le physiognomoniste ne peut tirer que des indices incertains et partiels. Il n'en est plus de même de l'état physiologique de l'organisme que nous allons envisager maintenant.

VI

STRUCTURE PHYSIQUE

VI

STRUCTURE PHYSIQUE

B. — TEMPÉRAMENT

Le tempérament représente le portrait physiologique d'un individu, comprenant l'état de nutrition des tissus, leur vascularisation, leur tonicité, etc., et l'activité des divers organes.

L'étude du tempérament est d'une importance primordiale pour la connaissance du caractère. Nous avons vu, en effet, à propos des actions centripètes, quelles influences étroites et profondes les états organiques exercent sur l'activité cérébrale. Une musculature bien nourrie, un sang trop pauvre en globules rouges, un foie qui fabrique trop de bile, un estomac qui fermente, retentissent d'une façon directe sur le cerveau pour en modifier les réactions sensitives et motrices. Si donc, nous connaissons exactement ces correspondances somato-psychiques, si nous savons distinguer les modes de nutrition et d'activité organique et en déduire leurs consé-

quences cérébrales, il nous sera loisible, d'après le seul aspect du corps physique, de deviner l'humeur, la sensibilité, l'émotivité, c'est-à-dire le fond même du caractère.

La question des tempéraments a de tout temps vivement préoccupé les auteurs. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, elle a servi de thème à d'abondantes dissertations et suggéré de subtiles et ingénieuses théories. Elle a donné lieu aussi à de nombreuses et diverses classifications, depuis les plus anciennes en tempéraments chauds, froids, secs et humides, jusqu'aux modernes, très analytiques, de Fouillée, de Manouvrier, de Malapert, etc. Pour ma part, tenant à demeurer sur le terrain des faits, je me bornerai tout simplement à une répartition empirique des individus selon les différences évidentes qu'ils offrent à nos yeux. J'ai dit en effet plus haut que l'ensemble des hommes se divise en quelques grandes familles naturelles, assez nettement définies par leur aspect objectif auquel correspondent des particularités subjectives.

Je distinguerai ainsi, en Europe, quatre grandes familles humaines : les sanguins, les lymphatiques, les bilieux, les nerveux.

Tout en notant les attributs physiques de ces types, je signalerai leurs correspondances mentales où l'on retrouvera l'humeur, les modalités sensitives et actives, les dominantes du caractère.

Les Sanguins.

Aspect physique. — Ce qui caractérise physiquement les sanguins, c'est la richesse de la circulation. Ils ont en effet la peau colorée et chaude, les muqueuses rouges, les vaisseaux dilatés, le pouls ample et plein.

Dans leurs tissus, abondamment irrigués, on devine une nutrition prospère. La chair est ferme, la respiration est puissante, l'appétit excellent, le sommeil profond et paisible.

Sur la face, ils offrent une expression heureuse et souriante, un teint vermeil, des joues arrondies, des traits ascendants, une bouche aux coins levés. Les gestes sont larges et courbes. La voix est sonore et pleine, la main grasse et chaude.

Caractère. — Cette prospérité physiologique se traduit dans la conscience par un état affectif de satisfaction, de gaîté et de bonne humeur. Les sanguins sont par nature et par système des optimistes. Ils aiment la vie joyeuse, les voluptés faciles, l'amour sans secousses et sans drame. Leur sensibilité est vive, mais superficielle et sans durée.

Dans le monde, ils sont souvent vaniteux et fats, attentifs aux formes extérieures et conventionnelles du succès et de l'estime, avides de titres et de déco-

rations. Bienveillants d'ailleurs, sans envie ni jalousie, ils peuvent être de bons amis sincères et dévoués.

Leur activité est intense. Leur cerveau bien irrigué, leurs muscles bien nourris sont toujours prêts au travail et à l'effort. Ils aiment le mouvement pour le plaisir de remuer, et il est pour eux un besoin physique comme le boire et le manger. Leur volonté est plus impulsive que persévérante et soutenue. Ce sont essentiellement des actifs.

Les Lymphatiques.

Aspect physique. — Le tempérament des lymphatiques est caractérisé par l'abondance du tissu conjonctif interstitiel et souvent du tissu adipeux. Il semble que leur organisme soit comme rembourré de ce tissu interstitiel et que toutes les fonctions soient amorties et comme ouatées par les couches conjonctives. De là, les attributs physiques de ces sujets : peau rose, tissus froids et mous, muscles détendus, infiltration graisseuse. La respiration est étroite, la circulation petite et faible, les fonctions paresseuses, les réactions nerveuses tardives, le sommeil lourd et profond.

La face est rose pâle, avec des traits arrondis, des joues flasques, des lèvres épaisses, l'œil humide et

vague. Les gestes sont lents, la voix est calme, la main moite et molle.

Caractère. — Cette atonie des tissus et cette lenteur des réactions physiologiques se traduit mentalement par l'indolence, l'indifférence, l'apathie. La sensibilité est obtuse. Les lymphatiques s'émeuvent peu, ne ne troublent guère, ne sont pas accessibles aux ardentes passions.

Leurs sentiments sont paisibles et modérés. Capables d'affection et de dévouement, ils s'attachent plus par habitude que par exaltation. Très froids de nature, la volupté les attire peu.

Leur patience est extrême ; ils supportent, avec une résignation philosophique, déceptions, mésaventures et chagrins. La règle de leur vie est de ne pas se faire de bile.

Quant à leur activité, elle est très médiocre. Ils détestent l'agitation, la fièvre, l'effort, préférant à tout une nonchalante quiétude. Ils sont naturellement passifs, et subissent sans révolte la domination, l'autorité et les contraintes. Esclaves de leur milieu, ils suivent le courant général, sans réagir.

En somme, ce sont essentiellement des indolents, des phlegmatiques.

Les Bilieux.

Aspect physique. — Bien différents sont les

bilieux, dont le tempérament s'oppose presque diamétralement à celui des lymphatiques. Autant les uns sont arrondis, décolorés et mous, autant les autres sont anguleux, pigmentés et durs. Ce terme de bilieux paraît bien appliqué à cette famille d'individus, car à leur aspect, il semble que leur organisme soit effectivement imprégné et saturé de bile. La peau est jaune, chaude et sèche, avec des coulées de coloration brune, les tissus sont durs et maigres, pauvres en feutrage interstitiel et en graisse, de sorte que les formes sont anguleuses, les os en relief et les faisceaux musculaires apparents ; la respiration est ample et rapide, le pouls fréquent et tendu, les réactions vives, le sommeil bref, agité de rêves et de cauchemars.

Dans le facies, les traits, non arrondis par le tissu interstitiel, sont anguleux, pointus, laissent apparaître les proéminences osseuses du front, du nez, des arcades zygomatiques, des maxillaires. Le teint est olivâtre, souvent strié de varicosités aux pommettes, les joues sont plates, les yeux creux avec des sclérotiques jaunâtres, le regard mobile et ardent, les lèvres sont fermes et serrées, les cheveux et la barbe colorés et rudes.

Les gestes sont vifs et saccadés, la voix nette et brève, la main sèche et chaude.

En somme, il semble bien, à voir ces sujets, que l'imprégnation biliaire de leurs éléments anatomi-

ques crée un état de nutrition spécial qui produit des modes de sentir et de réagir particuliers.

Caractère. — Deux mots précisent le caractère des bilieux : ce sont des violents, des passionnés. Leur sensibilité est vibrante : ils ont des sentiments exaltés, des émotions ardentes. La colère surtout est fréquente chez eux et ils se montrent irascibles, vindicatifs et haineux.

Plus orgueilleux que vaniteux, tenant plus à leur opinion qu'à celle des autres, ils sont autoritaires, tyranniques, dominateurs, voulant toujours imposer leurs volontés et leurs principes.

Tour à tour prodigues, rusés, défiants, séditieux, révoltés, ambitieux, ils poussent tous leurs sentiments jusqu'à la passion. Voluptueux et despotes en amour, ils se laissent entraîner souvent par la jalousie jusqu'aux brutalités et au crime.

Aussi violente que leur émotivité est leur activité. On pourrait dire d'eux qu'ils sont « des moteurs explosifs » : leurs gestes brusques et saccadés ont en effet quelque chose d'une explosion. Décidés, hautains, entreprenants, audacieux, chevaleresques, ils aspirent à toutes les conquêtes et à toutes les puissances, déployant pour y réussir une invincible énergie.

C'est parmi les bilieux que se recrutent les guerriers, les condottiere, les conquistadores, les aventuriers de toutes les époques, poursuivant les

richesses, le pouvoir et la gloire à travers toutes les aventures les plus osées et les plus périlleuses.

Les bilieux sont les volontaires des classifications des caractères.

Les Nerveux.

Parmi les différents types humains, les nerveux nous apparaissent comme formant une classe à part par la prépondérance des fonctions nerveuses sur les autres fonctions de l'organisme. Chez eux ne dominent ni l'irrigation sanguine, ni la musculature, ni le tissu conjonctif, etc ; mais l'intensité et la profondeur de leurs réactions nerveuses. Ils ont en général les tissus fins, le teint blanc, les muscles modérément développés ; tout en eux présente quelque chose de délicat et d'affiné : ils forment assurément l'aristocratie de l'humanité.

Mais parmi les nerveux, je distinguerai deux catégories, selon les qualités mêmes de leurs réactions nerveuses : les premiers, que j'appelle des nerveux hyposthéniques, sont doués d'une diminution de la tension nerveuse ; les seconds, que j'appelle des hypersthéniques sont doués d'une augmentation de la tension nerveuse.

Examinons-les séparément.

A. — *Nerveux hyposthéniques.*

Aspect physique. — Ces sujets sont caractérisés par une diminution de la tension nerveuse, par de l'hyposthénie neuro-psychique.

Ils ont en effet des réflexes lents et faibles, des fonctions respiratoires et circulatoires amoindries, des gestes rétrécis, la voix grêle et mal timbrée, la main froide et inerte.

A la face, le teint est pâle, les traits tombants, le regard mélancolique, la bouche pincée et amère, les joues minces, le menton pointu.

C'est le tempérament d'épargne par excellence, où la réserve nerveuse est pauvre et exige un très long temps de réparation : aussi le sommeil prolongé est-il indispensable.

Caractère. — L'état mental reflète cette hypotonie physiologique. L'humeur de ces sujets est triste, chagrine. Ils sont taciturnes, ombrageux, craintifs et défiants. Pessimistes, ils voient le monde en noir, manquent de confiance dans les autres et en eux-mêmes. Timides et sauvages, ils aiment la solitude et les méditations amères. Pourtant, jaloux et orgueilleux, ils souffrent cruellement d'être méconnus. Souvent ils sont enclins aux scrupules et aux doutes.

Chez eux, les sentiments sont longs à s'implanter,

mais en revanche ils sont tenaces : aussi sont-ils fidèles en amour, comme en haine. Leur sensibilité est très vive, et ils passent tour à tour par toutes les détresses et toutes les exaltations. Mais cette impressionnabilité est tout intérieure : il ne s'en manifeste rien au dehors. Troublés par les plus violentes émotions, ils demeurent en apparence calmes, impassibles. Mais combien ce calme est différent de l'apathie des lymphatiques ! Alors que ceux-ci sommeillent dans une indolence inerte, les nerveux hyposthéniques dissimulent sous leur masque froid les pires orages intérieurs. Ce sont essentiellement des sensitifs concentrés.

Leur activité est médiocre et restreinte. Ils répugnent au mouvement, à l'agitation, à l'effort, à toute dépense d'énergie physique. Leur volonté peut être très grande, mais elle est surtout une volonté d'inbibition, et lorsqu'ils se décident à agir, ils poursuivent leur but moins par des actions brusques et catégoriques, que par une longue suite de petits faits persévérants. Nullement impulsifs, la prévoyance et la circonspection leur sont habituelles : et lorsqu'ils prennent une résolution, ce n'est qu'après de sérieux calculs et une mûre réflexion.

En définitive, ce sont des sujets chez lesquels domine la vie intérieure, tant au point de vue affectif qu'à celui de l'intelligence. Le dédoublement du moi est chez eux très fréquent. Aussi leur esprit

méthodique, analytique et réfléchi est-il particulièrement propre aux travaux qui exigent de la patience, de la ténacité, de l'érudition. C'est parmi ces intellectuels abstraits que se recrutent savants, philosophes et penseurs. Ajoutons, en terminant, qu'ils sont des candidats naturels à la neurasthénie.

Les nerveux hyposthéniques sont les mélancoliques des anciennes classifications des caractères.

B. — Nerveux hypersthéniques.

Aspect physique. — Ceux-ci, au contraire, sont doués d'une augmentation de la tension nerveuse.

Leurs réflexes sont brusques et intenses, leurs fonctions respiratoire et circulatoire sont actives, leurs gestes rapides, leur voix aiguë et saccadée, leur parole abondante, leur main chaude et frémissante. Leur sommeil est léger, agité, entrecoupé de rêves et de cauchemars.

Ils ont la physionomie animée, expressive, le teint facilement variable selon les émotions, les yeux pétillants, la bouche tiraillée et mobile.

C'est un tempérament de dépense, mais non de dépense régulière et soutenue comme les sanguins, mais procédant par feux de paille, par accès d'excitation suivis de période de fatigue et de dépression.

Les nerveux hypersthéniques n'ont pas de longue

résistance à la fatigue : ils manquent de fond. Se soutenant par une série de coups de fouet, ils vivent sur leurs nerfs.

Ce sont les nerveux proprement dits des anciennes classifications.

Caractère. — Au mental, ce sont des émotifs, des imaginatifs, des instables. Ils ressentent vivement, mais brièvement leurs impressions, et celles-ci se manifestent bruyamment au dehors par la mimique, le langage et la gesticulation. Les événements les secouent fortement, mais leurs émotions passent vite. Affectueux, démonstratifs, exubérants, mais inconstants, on ne peut guère compter sur la fidélité de leurs sentiments. Plus vaniteux qu'orgueilleux, ils tiennent beaucoup à briller, à éblouir, à recueillir les hommages et les compliments de la foule.

Leur volonté est saccadée, impulsive, inégale. Manquant de calme, de réflexion, de prudence, ils agissent le plus souvent par poussées émotionnelles, successives et parfois contradictoires.

Leur intelligence est vive, brillante, dominée par la faculté de représentation sensorielle, par l'imagination. Ce sont des intellectuels concrets. De là, leur prédisposition pour les arts, peinture, musique, poésie, théâtre. Ils sont éminemment suggestibles.

En somme, les hypersthéniques, comme les hyposthéniques, sont des sensitifs : mais chez eux les émotions s'extériorisent au dehors, au lieu de de-

meurer en dedans. Ils sont candidats naturels à l'hystérie.

Tels sont les quatre grands types de tempéraments simples. Ils se rencontrent fréquemment à l'état pur, et il suffit de jeter un regard autour de soi au milieu d'une foule, pour en apercevoir des spécimens vivants.

D'une façon générale, il semble que les tempéraments bilieux et sanguins soient plus fréquents chez les hommes, le lymphatique plus fréquent chez la femme. Par contre, chez celle-ci le bilieux est le plus rare. Mais bien plus nombreuses, dans la réalité, se rencontrent les formes mixtes, faites de l'association de deux ou même de trois tempéraments simples. C'est ainsi qu'on verra des lymphatico-sanguins, des bilio-sanguins, des bilio-sanguins nerveux-hypersthéniques etc., Naturellement, les formes mixtes participent aux qualités des types composants, tant pour l'aspect physique que pour l'état mental. En utilisant les indices très nets que j'ai décrits, il sera aisé de faire le diagnostic de la combinaison et d'en déduire les conséquences psychiques. On reconnaîtra aisément d'après le coloris de la peau et les qualités des tissus, un bilio-sanguin, un lymphatico-sanguin, et d'après la mimique et la gesticulation un sanguin nerveux-hypersthénique, un lymphatique nerveux-hyposthénique.

Parmi ces combinaisons de tempéraments, certaines sont plus fréquentes que d'autres, certaines plus rares, quelques-unes même s'excluent entièrement. Ainsi, les lymphatico-sanguins sont des plus nombreux, les bilio-sanguins moins abondants. Par contre, je n'ai jamais vu de lymphatico-bilieux, car ces deux formes de la nutrition semblent se combattre et se neutraliser réciproquement. Les associations d'un mode de nervosisme avec un des tempéraments fondamentaux sont des plus riches. Chacun de ceux-ci peut également se combiner au tempérament nerveux avec hyper- ou hyposthénie.

Quelle est l'origine de ces variétés de tempérament ?

D'abord l'hérédité, et surtout l'hérédité de race, y joue le premier rôle. Les races du Nord appartiennent naturellement aux types lymphatiques et sanguins, les races du Midi au type bilieux, bien que, depuis la multiplication des moyens de communication et le cosmopolitisme grandissant, les croisements et les mélanges de races, et par suite de tempéraments, se fassent de plus en plus nombreux.

Puis l'hérédité pathologique vient aussi imposer son influence. Les fils de nerveux deviennent le plus souvent des nerveux eux-mêmes. Les parents lymphatiques et scrofuleux donnent naissance à des rejetons marqués de la même diathèse.

Enfin, le régime de vie exerce une action considérable sur la nutrition des individus. C'est à cette action qu'on peut attribuer le plus souvent les caractères secondaires des tempéraments, qui sont alors des caractères acquis.

L'expérience montre et prouve en effet que la vie au grand air, par la stimulation des fonctions respiratoires et circulatoires, tend à développer le tempérament sanguin. J'ai pu constater cette transformation dans plusieurs cas, chez d'anciens camarades d'étude devenus officiers, et qui lymphatiques et hyposthéniques à l'école sont devenus aujourd'hui des sanguins purs sous l'influence de la vie militaire.

Au contraire, prenez un sanguin, plongez-le dans une arrière-boutique obscure ou au fond d'un bureau humide ; bientôt son teint pâlira, sa richesse sanguine s'appauvrira, ses gestes et sa voix perdront leur plénitude : et au bout de quelques années vous en aurez fait un nerveux.

En général, on peut dire que la vie sédentaire des villes, au milieu d'une atmosphère toxique, parmi la fièvre de l'effort intellectuel et les soucis de la concurrence vitale, en affinant les individus, en altérant leur prospérité organique, tend à surajouter à leur tempérament fondamental l'une des formes du tempérament nerveux. Dans ces cas, les hommes surmenés par leurs occupations professionnelles deviennent plus fréquemment des hyposthéniques, tandis

que les femmes surexcitées par l'agitation mondaine, les plaisirs, les tentations, deviennent des nerveuses hypersthéniques.

Toutefois, malgré ces déviations du type fondamental, il sera toujours aisé d'en retrouver les indices. Chez un nerveux, devenu sanguin par la vie champêtre, on constatera toujours, sous le hâle et le coloris des joues, les tissus fins, les traits délicats du visage, les formes grêles du corps ; comme chez un sanguin, devenu nerveux par l'habitat urbain, on saura, malgré la décoloration de la peau, la mobilité de la mimique et de la gesticulation, retrouver les traits larges, les formes arrondies du tempérament initial.

VII

LES ATTITUDES EXPRESSIVES

VII

LES ATTITUDES EXPRESSIVES

Les muscles du corps se trouvent toujours, même au repos, dans un certain degré de tonicité qui constitue un état d'équilibre statique. Ces attitudes musculaires nous fournissent d'importantes révélations physiognomoniques. Elles nous renseignent d'une part sur l'état de tonicité des muscles qui, nous l'avons vu, joue un rôle essentiel dans la cœnesthèse et dans l'exécution de la volonté. Et d'autre part, par leurs combinaisons, elles réalisent, comme l'a montré Piderit et comme l'admet Darwin, des expressions mimiques habituelles traduisant des émotions et des sentiments habituels. Bien que ces expressions soient le plus éloquentes et le plus finement significatives à la face, celles du corps et des membres ne sont pas à négliger. Nous les étudierons successivement.

LA FACE

Les muscles de la face présentent cette particularité spéciale qu'au lieu de s'insérer par leurs deux

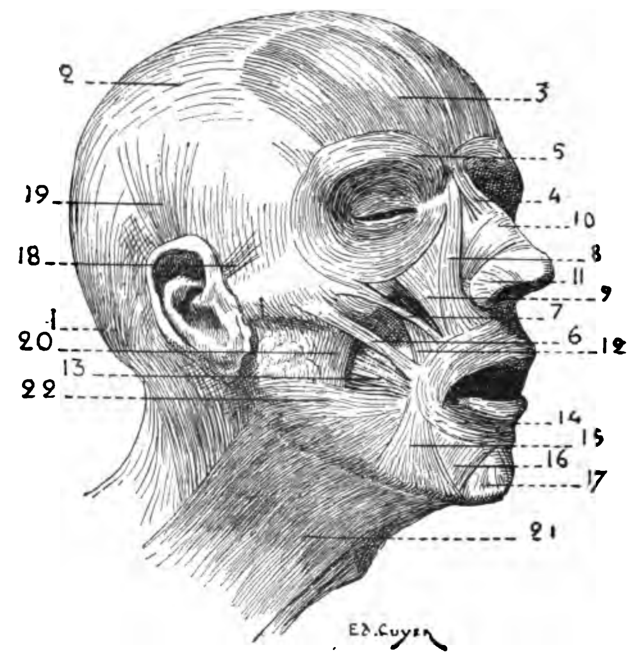


Fig. 5. — Muscles de la face.

extrémités, comme les autres muscles du corps, sur des surfaces osseuses, ils ne s'insèrent sur le squelette crânien que par l'une de leurs extrémités, tandis que l'autre extrémité s'insère à la face profonde de la peau. Ce sont donc, pour cette raison, des mus-

cles peauciers, comme on les appelle. Grâce à cette disposition, les muscles, en se contractant, déplacent la peau, y forment des plis, y creusent des rides, confèrent à la face son modelé expressif et la mobilité de sa mimique. Telle est la condition essentielle qui préside aux expressions de la physionomie.

Nous allons passer en revue les muscles de la face et indiquer leurs actions expressives[1].

Le **Muscle Frontal** (n° 3) recouvre le front, et en se contractant, élève les sourcils et creuse sur le front des plis horizontaux.

Le **Muscle Pyramidal** (n° 4), languette charnue occupant la partie supérieure du dos du nez et sa racine, produit en se contractant, le froncement des sourcils.

Muscle orbiculaire des paupières (n° 5). — Ce muscle a la forme d'un anneau plat situé dans l'épaisseur des paupières, qui se décompose physiologiquement en deux anneaux concentriques, l'un intérieur, portion palpébrable, l'autre extérieur, portion orbitaire, qui peuvent se contracter séparément. De plus, les deux moitiés inférieure et supérieure de l'anneau ont également une contractibilité indépendante.

Voici l'action de ces quatre segments musculaires :

1. Je n'ai pas cru devoir rappeler les insertions de ces muscles qu'on trouvera dans tous les *Traités d'anatomie*, et aussi dans l'excellent livre de M. Cuyer, *la Mimique,* que j'ai suivi pour cet exposé anatomique.

La portion palpébrale supérieure abaisse la paupière supérieure ; la portion palpébrale inférieure élève la paupière inférieure ; contractées simultanément, ces deux portions rétrécissent la fente de l'œil.

La portion orbitaire supérieure abaisse le sourcil ; la portion orbitaire inférieure élève la peau de la joue ; contractées simultanément, elles rapprochent le sourcil de la joue.

Muscle sourcilier. — Court et étroit, situé au niveau du sourcil et recouvert par le frontal et l'orbiculaire, ce muscle d'après Duchenne de Boulogne aurait pour effet de tirer en dedans et en haut la tête du sourcil, dans l'expression de la douleur.

Muscle élévateur de la paupière supérieure. — Situé dans la cavité orbitaire, ce muscle se fixe dans l'épaisseur de la paupière supérieure, qu'il élève en se contractant pour ouvrir les yeux. Il est, on le voit, antagoniste de la moitié supérieure de l'orbiculaire.

Muscles droits et obliques de l'œil. — Je signale seulement sans les décrire les quatre muscles droits fixés au globe de l'œil, qui ont pour fonction de diriger celui-ci en haut, en bas, à droite et à gauche ; et les deux muscles obliques qui font tourner le globe oculaire sur lui-même selon un axe approximativement antéro-postérieur.

Muscles grand et petit zygomatiques (nos 6-7). — Ces deux muscles, parallèles, vont de la pommette à

la lèvre supérieure, à la commissure pour le premier, dans la région voisine pour le second. En se contractant, ils élèvent la lèvre supérieure et la commissure et les attirent en dehors.

Muscles élévateurs internes et externes de la lèvre supérieure et de l'aile du nez (n°s 8, 9). — Ces deux muscles, qui ont une action semblable indiquée par leur nom, s'insèrent en haut, sur le maxillaire supérieur, et en bas sur l'aile du nez et à la lèvre supérieure.

Muscle canin (n° 12). — Situé sous l'élévateur externe et le petit zygomatique, il se fixe en haut à la fosse canine pour se terminer dans la commissure labiale qu'il élève en l'entraînant en dedans.

Muscle transverse du nez (n° 10). — Jeté comme une sangle sur l'arête nasale, ce muscle élève l'aile du nez, en dilatant la narine.

Muscle dilatateur des narines (n° 11). — Très mince, ce muscle recouvre l'aile du nez qu'il écarte en dilatant la narine.

Muscle myrtiforme. — Situé profondément, il abaisse l'aile du nez en rétrécissant les narines. Il est donc antagoniste des deux précédents.

Muscle orbiculaire des lèvres (n° 14.) — Entourant l'ouverture buccale comme un anneau, ce muscle se décompose physiologiquement en deux parties concentriques : la portion externe, qui, en se contractant, arrondit la bouche et projette les lèvres en

avant; la portion interne qui resserre les lèvres fortement et les pince en dedans.

Muscle buccinateur (n° 13). — Situé dans l'épaisseur des joues, ce muscle attire en dehors les commissures labiales en allongeant la fente buccale. C'est lui qui constitue la paroi musculeuse des joues et les comprime dans le jeu des instruments à vent.

Risorius de Santorini (n° 22). — Petit muscle grêle, allant de la parotide à la commissure labiale, il produit par sa contraction un allongement de la fente buccale semblable à celui dû au buccinateur.

Muscle triangulaire des lèvres (n° 15). — Ce muscle, situé sur les parties latérales du menton, attire la commissure labiale en bas et en dehors.

Muscle carré du menton ou de la lèvre inférieure (n° 16). — Ce muscle, situé sous le précédent, s'insère sur toute l'étendue de la lèvre inférieure qui par sa contraction, est abaissée, tendue transversalement et renversée en avant.

Muscles de la houppe du menton (n° 17). — Dans l'intervalle des deux muscles carrés se trouvent en avant du menton deux faisceaux charnus, conoïdes: les muscles de la houppe du menton. Juxtaposés l'un à l'autre sur leur ligne médiane, ils froncent et élèvent le menton ainsi que la lèvre inférieure qui est un peu renversée en avant.

A ces muscles peauciers, il faut ajouter les mus-

cles masticateurs, dont les saillies interviennent dans le modelé de la face.

Muscle Temporal (Fig. 6 n° 1). — Ce muscle, par sa contraction que révèle le renflement des tempes, rapproche fortement les mâchoires et serre les dents.

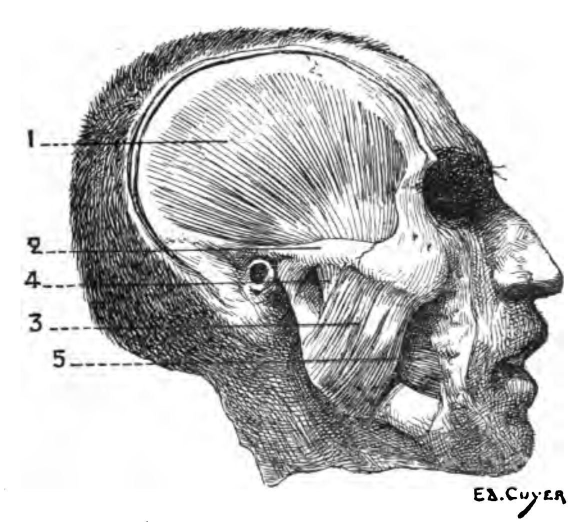


Fig. 6. — Muscles masticateurs

Muscle masséter (Fig. 6 n° 3). — Son action est identique à celle du temporal. Sa saillie est visible à la partie inférieure et postérieure de la joue.

Muscles ptérygoïdiens interne et externe. — Je signale seulement pour mémoire, ces deux muscles ayant peu d'importance dans la mimique et dont l'action séparée imprime à la mâchoire des mouvements de latéralité.

En résumé, chacun des trois orifices de la face, œil, nez, bouche, possède un double système de muscles antagonistes, présidant à la fermeture et à l'ouverture de l'orifice.

Ce sont, POUR L'ŒIL :

Ouverture : élévateur de la paupière supérieure.

Fermeture : orbiculaire des paupières.

POUR LES NARINES :

Ouverture : transverse du nez, dilatateur des narines.

Fermeture : myrtiforme.

POUR LES LÈVRES :

Ouverture : grand et petit zygomatique, buccinateur, risorius.

Fermeture : orbiculaire des lèvres.

De plus, les parties molles voisines de chaque orifice peuvent être modifiées par la contraction de certains muscles. C'est ainsi que le sourcil est élevé par le frontal, abaissé par le pyramidal, que les narines sont élevées par les élévateurs.

Enfin la bouche, par le jeu de ses muscles, prête à de nombreuses variations de forme : les lèvres sont avancées par la portion externe de l'orbiculaire, serrées par la portion interne, élevées par les élévateurs, allongées par le buccinateur et le risorius, renversées en avant par le carré et la houppe du menton, et leurs commissures sont élevées par le canin, abaissées par le triangulaire. Cette grande souplesse des lèvres qui était nécessaire pour les

fonctions de la tetée, de la préhension des aliments, de l'articulation du langage, favorise également le jeu de la mimique. Aussi la bouche est-elle l'organe le plus éloquent des expressions émotionnelles.

A l'aide de ces données anatomiques, nous avons à étudier maintenant les attitudes expressives de l'œil qui comprennent celles du sourcil, des paupières et du globe oculaire ; des narines ; de la bouche. Nous les envisagerons d'abord séparément, puis nous passerons en revue leurs diverses combinaisons et les expressions complexes qu'elles fournissent.

Attitudes de l'œil.

1° **Sourcils.** — *Position moyenne.* — Dans sa position moyenne, le sourcil indique le calme, la tranquillité d'esprit, l'indifférence et aussi l'insignifiance.

Un sujet paisible, que rien ne préoccupe et ne trouble, voici ce que révèle un sourcil en position moyenne. L'insignifiance parfaite de certaines physionomies, derrière lesquelles on ne devine ni intérêt, ni émotion, ni préoccupation d'esprit, et même ni intelligence, tels que certains visages de femme, d'employés ou de fonctionnaires, provient en grande partie du relâchement et de l'immobilité de la région sourcilière.

Élévation du sourcil. — Cette élévation peut être *totale* ou *partielle*.

Lorsqu'elle est totale, cette élévation, due à la contraction du frontal, détermine des rides horizontales sur la peau du front et donne au visage l'expression de la surprise ou de l'attention extérieure. Cette at-

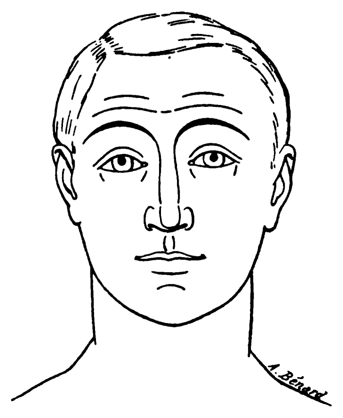


Fig. 7. — Élévation totale des sourcils et rides horizontales du front.

titude habituelle appartient soit à des sujets observateurs par profession, tels que les peintres, dont le front est toujours précocement ridé, soit à des individus naïfs et enclins à la surprise continuelle, soit encore, d'après mes remarques personnelles, à des individus, irrésolus et incertains, manquant de confiance en leur jugement. C'est aussi l'expression des malades atteints d'une paralysie agitante ou maladie de Parkinson.

Quand la tête seule du sourcil est relevée, pro-

duisant des rides horizontales à la partie médiane du front et quand les sourcils sont froncés à la racine du nez, le visage prend l'expression de l'anxiété, de la souffrance ou de la frayeur, selon que l'œil est normal, mi-clos ou très ouvert.

Un sujet qui porte habituellement cette attitude

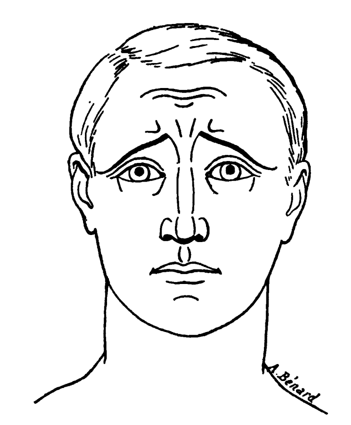


Fig. 8. — Front anxieux.

est un caractère anxieux, tourmenté, d'une volonté tiraillée et inquiète. Ce signe est un des plus précis et des plus significatifs de la physiognomonie [1]. On le rencontre ordinairement chez les mélancoliques anxieux, désigné sous le nom d' « Oméga mélancolique ».

D'après certains auteurs, l'élévation de la pointe

1. Voir les considérations de Darwin dans *L'expression des émotions*, p. 191 et pour le mécanisme musculaire de cette expression, la discussion de Cuyer, p. 114.

du sourcil indiquerait un tempérament lubrique et des désirs licencieux. Il est à remarquer, en effet, que la tradition attribue toujours aux faunes et aux satyres ainsi qu'au type de Méphistophélès des sourcils à la pointe relevée. J'avoue n'avoir pas personnellement vérifié assez cette interprétation pour me porter garant de son exactitude.

Abaissement du sourcil. — Quand le sourcil s'abaisse, il tend à devenir linéaire en même temps que le front devient lisse, et que l'espace intersourcilier se fronce : c'est l'expression de la contention d'esprit, de l'attention intérieure, de la réflexion, de la méditation et aussi, lorsque d'autres signes s'y joignent, de la mauvaise humeur, de la colère et de la méchanceté.

Les rides verticales de l'espace intersourcilier se rencontrent, d'après Piderit[1] 1° chez les hommes qui ont éprouvé des contrariétés et des malheurs, ou qui souffrent de maladies douloureuses (migraine, mélancolie, etc.) ; 2° chez des hommes facilement de mauvaise humeur, agacés ou colères ; 3° chez d'actifs penseurs ; 4° chez des hommes aux yeux sensibles ; 5° chez des myopes ; 6° dans certaines professions, chauffeurs, fondeurs, forgerons, marins, etc., où l'abaissement du sourcil a pour but de protéger les yeux.

Ce sont les attitudes simultanées du nez et de la

1. *Loc. cit.*, p. 222.

bouche qui nous permettront plus tard d'établir le diagnostic entre ces diverses significations du froncement du sourcil. Nous verrons qu'il y a lieu de l'attribuer à la douleur, si la bouche présente le pli amer, à la méchanceté si les lèvres et les narines sont pincées, à la colère si la bouche est serrée, enfin à la méditation si la bouche est normale.

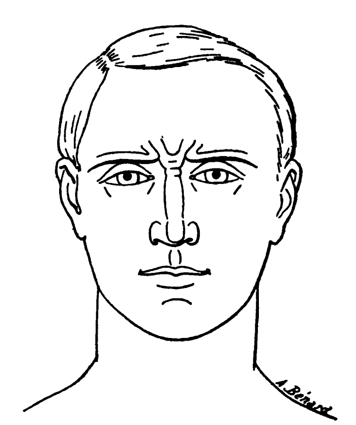


Fig. 9. — Sourcils froncés.

La forme naturelle du sourcil n'a guère de valeur physionomique. Pourtant Lavater attribuait une grande importance aux sourcils comme critérium du caractère. « Plus ils se rapprochent des yeux, disait-il, plus le caractère est sérieux, profond, solide. Celui-ci perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse à mesure que les sourcils se relèvent [1]. »

1. T. III, p. 295.

Mantegazza confirme, d'après son expérience personnelle, les divinations de Lavater[1].

Je crois, pour ma part, que ces auteurs sont victimes de la confusion entre la forme de l'organe et son attitude mimique. Ce sont les positions du sourcil et non sa forme qui lui confèrent son expression. Nous avons vu, en effet, que le sourcil très relevé indique l'indécision, le sourcil abaissé la méditation et l'énergie. Nous tombons ainsi d'accord, au moyen d'une autre explication, avec Lavater.

2° **Paupières.** — *Écartées.* — Les paupières écartées, à l'état normal, ouvrant au large le sens de la vue aux impressions du monde extérieur et découvrant en même temps le globe oculaire, indiquent de la curiosité et de l'attention extérieure, en même temps qu'une franchise qui ne se dissimule point.

Paupières rapprochées. — Elles donnent à l'œil une impression de finesse, de moquerie, d'ironie, surtout si les rides de l'angle externe, formant la patte d'oie, sont marquées.

Le rapprochement des paupières est habituel chez les myopes, avec projection de la tête en avant. C'est pourquoi ceux-ci produisent une impression de malice atteignant parfois l'impertinence, qui risque d'être mal interprétée par des personnes non averties. Les yeux clos, avec froncement du sourcil,

1. P. 37.

indiquent la contention d'esprit, la méditation profonde.

Paupière supérieure relevée. — L'élévation forte de la paupière supérieure s'associe généralement à l'élévation du sourcil et aux rides horizontales du front. Cette combinaison donne au visage l'expression de l'étonnement, de la surprise, de la crainte, de la terreur, ou encore de l'attention extérieure très soutenue. Elle est rarement chronique et ne survient qu'occasionnellement pour traduire des émotions passagères.

Paupière supérieure abaissée. — L'abaissement de la paupière supérieure prend une signification variable, selon qu'elle est isolée ou s'associe à d'autres indices.

Isolée, elle révèle d'une façon nette un individu nonchalant, indolent, apathique, paresseux, qui ne veut se donner la peine d'aucun effort d'attention, ou encore d'un individu malade, déprimé, fatigué, qui lutte contre l'épuisement et le sommeil.

Associée à l'élévation du sourcil et aux rides horizontales du front, la chute de la paupière supérieure exagère encore cette impression d'indolence ou d'accablement, mais avec une tentative de lutte. On l'observe chez les sujets paresseux d'esprit qui font effort pour fixer leur attention et comprendre, ou chez des sujets qui combattent une tendance invincible au sommeil. Ils cherchent vainement par la

contraction du frontal à entraîner vers le haut leur paupière alourdie et tombante.

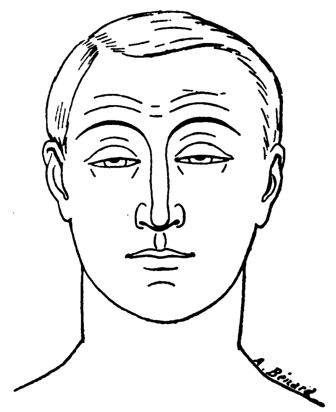


Fig. 10. — Œil indolent.

Quand l'abaissement de la paupière supérieure se joint à l'inclinaison de la tête en avant et à l'abaissement du regard, c'est le signe de l'humilité, de la timidité, de la honte.

Au contraire, si la tête est relevée et rejetée en arrière, c'est le signe de l'impertinence, de l'assurance dédaigneuse. Il est aussi complémentaire de l'expression du mépris dont, nous le verrons plus loin, les signes principaux siègent à la bouche. « Mais à lui seul, il suffit déjà pour faire comprendre à la personne que l'on regarde de cette façon, qu'elle déplaît, qu'elle n'est pas estimable, qu'on la méprise. En effet, en abaissant au-devant de l'œil le voile de la paupière supérieure, de façon à ne plus lais-

ser à l'ouverture palpébrale qu'une minime étendue, c'est absolument comme si l'on disait à cette personne, que, à cause du peu de considération ou d'estime qu'elle inspire, elle mérite d'être négligée. Cela peut se traduire par : « Je vous méprise à tel « point que je ne veux même pas vous voir : vous ne « valez pas la peine que je vous regarde. » Dans le cas de la timidité, de la honte, on n'ose pas regarder ; dans le cas du mépris, on ne veut pas regarder[1]. »

Paupière inférieure relevée. — Ce mouvement qui existe dans le rire, donne à l'œil une certaine finesse aimable et bienveillante surtout si la patte d'oie se plisse : c'est pourquoi Duchenne nommait la portion inférieure de l'orbiculaire palpébral qui élève la paupière inférieure, le muscle de la bienveillance. C'est cette élévation de la paupière inférieure qui produit le *rire de l'œil,* quand *les yeux sourient,* chez les personnes de bonne humeur et aimables. C'est son absence au contraire, dans le rire de la bouche, qui donne l'impression du rire faux.

3° **Globes oculaires.** — Les globes oculaires proprement dits ont beaucoup moins d'importance dans les expressions de la physionomie qu'on ne se l'imagine généralement. En vérité, ils bénéficient des at-

1. Cuyer, *Loc. cit.*, p. 128.



titudes musculaires de leur voisinage et même de la face tout entière, et c'est par une extension inexacte qu'on leur attribue des expressions qui sont fournies réellement par les sourcils, les paupières, ou même le nez et la bouche.

Le globe oculaire isolé ne peut traduire aucune émotion, aucun sentiment précis. Il est aisé de s'en



Fig. 11. — Rire de l'œil.

convaincre en cachant le visage derrière un papier percé d'un trou ou derrière un masque laissant apparaître seulement les globes oculaires. Le sujet ainsi caché a beau simuler les expressions les plus violentes de la colère, de la peur, de la joie, etc. : il est impossible à l'observateur de diagnostiquer ces émotions d'après l'aspect seul des globes oculaires apparents. Les signes fournis par ces organes

sont donc non des signes essentiels, comme les attitudes musculaires des fibres faciales, mais des signes complémentaires qui viennent s'ajouter aux autres symptômes pour renforcer ou modifier une expression déjà inscrite sur le visage.

Les expressions possibles des globes oculaires proviennent de leur état d'humectation plus ou moins abondante par les larmes, du diamètre de la pupille, des attitudes habituelles du regard, de leurs déplacements et de leur mobilité.

Les meilleures remarques sur la signification physiognomonique des larmes ont été faites par Piderit. « Lorsque, écrit cet auteur, chez un homme les larmes coulent facilement et quand les émotions amènent fréquemment une sécrétion plus forte des glandes lacrymales, l'activité de ces glandes reste habituellement exagérée, de sorte que l'œil est humide et brillant. Il se trouve de préférence chez les hommes sensibles, enthousiastes, impressionnables, passionnés, chez les femmes, tandis que les hommes froids, durs, positifs, ont un éclat plus sec des yeux[1]. »

Le même auteur ajoute d'intéressantes réflexions sur l'état de nutrition du globe oculaire, les degrés de tension des membranes de l'œil et l'influence de la vie psychique sur l'éclat des yeux. Ses conclu-

1. *Loc. cit.*, p. 82.

sions sont que chez les sujets jeunes, bien portants et intelligents, les yeux ont plus d'éclat que chez les sujets âgés, malades ou imbéciles.

Le diamètre de l'orifice pupillaire varie selon la distance, l'éclairage, les émotions. Mais ces états sont passagers et ces variations n'ont guère de valeur physiognomonique. Un œil à la pupille dilatée paraît se foncer, puisque la zone claire périphérique diminue.

Les attitudes du globe de l'œil et du regard nous offrent une étude plus instructive. La façon de regarder d'un individu peut nous fournir d'utiles indices sur sa mentalité et son caractère.

Le regard dirigé droit en avant avec des yeux bien ouverts, convergents sur l'objet regardé, est celui d'un homme franc, raisonnable, attentif aux choses extérieures, qui ne craint ni d'observer, ni d'être observé. Le même regard, parallèle, perdu dans le vide avec des pupilles dilatées et des traits détendus, indique la rêverie, la distraction, l'absence de pensée précise.

Si la tête est penchée en avant et si le regard jaillit sous l'abri des sourcils froncés, c'est le regard observateur, méditatif et défiant, le regard napoléonien.

Le regard dirigé en bas prend une signification différente selon les attitudes simultanées de la paupière supérieure et de la tête. Si la paupière supé-

rieure est abaissée et le cou fléchi, le regard tourné vers le sol est un regard de timidité, d'humilité, de honte. Au contraire, si la tête est relevée, c'est le regard prétentieux, dédaigneux, orgueilleux.

Le regard dirigé vers le haut est le regard du ravissement et de l'extase. S'il se reproduit fréquemment chez un sujet, il signifie une tendance à l'exaltation et au mysticisme.

Enfin le regard de côté est le regard furtif, sournois, qui observe en se dissimulant. S'il s'associe à la flexion de la tête en avant, il indique un sujet perfide et fourbe, exempt de franchise, qui ne doit inspirer que la défiance.

La mobilité du globe oculaire est le dernier élément intervenant dans l'expression de l'œil. A l'état habituel, on peut dire qu'elle est proportionnelle au degré de vivacité de l'esprit, tandis que le regard immobile, dans un visage détendu, révèle l'insignifiance de l'esprit, l'indifférence, l'absence de curiosité et d'effort mental.

Le regard immobile dans un visage tendu, sous des sourcils froncés, est le regard volontairement fixe de l'homme observateur et énergique, qui facilement, par un peu d'insistance, devient un regard dur. A distinguer du regard fixe de la distraction, de l'extase et de l'effroi, dont nous avons indiqué les caractéristiques.

Le regard mobile sans brusquerie et sans secousses,

qui se pose sur les objets et s'en éloigne avec aisance, donne une impression de calme et de douceur. C'est le regard des femmes et des enfants.

Si le regard se déplace sans se fixer, c'est le regard errant, distrait, qui révèle l'absence de pensée nette et d'attention précise.

Le regard très mobile, qui se tourne rapidement en tous sens, dans une face agitée, indique l'inquiétude ou l'embarras. Au contraire, si la bouche est fine et souriante, c'est le regard vif d'un homme intelligent et spirituel, dont l'esprit est ouvert à toutes les curiosités.

Enfin, la mobilité de l'œil dans les passions vives augmente son éclat. L'œil brille dans la colère, la haine, l'enthousiasme; et la cornée, humectée de larmes, jette des reflets qui donnent l'œil flamboyant.

Attitudes du Nez.

Les narines peuvent être dilatées ou resserrées, élevées ou abaissées.

La *dilatation des narines* est révélatrice de la bonne santé, de la gaîté, de l'énergie, d'une nature expansive. Quand les narines sont habituellement battantes et frémissantes, elles indiquent un tempérament ardent et enthousiaste.

Le *resserrement des narines* donne au visage l'expression pincée de la froideur, de la mauvaise humeur, de la tristesse, du chagrin.

L'*élévation* et l'*abaissement des narines* s'associent le plus fréquemment aux attitudes de la bouche et ne me paraissent avoir qu'une valeur expressive supplémentaire de ces dernières. Nous les retrouverons plus loin. Notons cependant que l'élévation des narines, par le transverse du nez, associée au rire que produit le zygomatique, à l'élévation du sourcil et au rapprochement des paupières, donne au visage une expression très nette de lubricité et de cynisme.

Attitudes de la Bouche.

La bouche, nous l'avons dit, possède une grande éloquence émotionnelle, et sa mobilité lui permet de multiples attitudes mimiques.

En dehors de toute expression mimique, la bouche, offrant à l'observateur les seules muqueuses visibles de l'organisme, renseigne par l'aspect des lèvres sur la nutrition générale de l'économie. Une bouche aux lèvres pâles et minces indiquera un tempérament anémique, fatigué, fragile ; au contraire, une bouche aux lèvres rouges et gonflées indiquera une économie prospère, une nature riche et gourmande de toutes les sensualités.

Dans les attitudes buccales, il faut distinguer les attitudes d'ensemble et les attitudes partielles des lèvres.

L'*occlusion totale et habituelle* de la bouche par le resserrement des lèvres et la contraction des muscles masticateurs indique la volonté et la décision. Lorsque sur un visage on aperçoit à travers la peau



FIG. 12. — La colère (D'après Darwin).

les temporaux et les masséters qui se gonflent, on peut affirmer qu'on se trouve en présence d'un caractère résolu. S'il s'y joint le froncement des sourcils et l'avancement de la lèvre inférieure, on a l'expression de la colère.

L'*ouverture totale et habituelle* de la bouche par abaissement de la mâchoire inférieure est un signe

de faiblesse et d'imbécillité. Elle se rencontre chez les sujets très bornés, les naïfs ouvrant toujours la bouche d'étonnement, et chez les enfants atteints de végétations adénoïdes, ne pouvant respirer par le nez. Toutefois l'ouverture de la bouche se présente aussi dans l'attention auditive, et chez certains

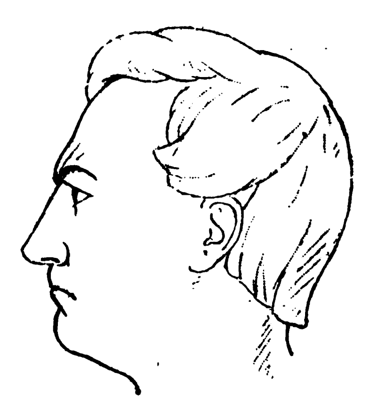


Fig. 13. — Lèvres pincées (D'après Piderit).

sourds faisant effort pour entendre. Il s'y joint alors des rides horizontales du front.

Elle est aussi l'expression caractéristique de l'étonnement, de la surprise, de l'effroi.

Le *pincement des lèvres en dedans,* de sorte que la muqueuse rouge est repliée et à peine visible, indique un caractère froid, dur, insensible, méchant. Quand les lèvres pincées s'associent aux narines pincées, elles donnent au visage une expression très désagréable de dureté et de méchanceté.

La *projection des lèvres en avant* est la moue de la mauvaise humeur et de la bouderie. Elle existe aussi dans le doute et l'appréciation de la valeur d'un objet ou d'un homme. C'est pourquoi Piderit l'appelle trait scrutateur.

Cette expression habituelle trahit un certain sen-



Fig. 14. — Bouderie. Trait scrutateur. (D'après Piderit).

timent de supériorité et l'esprit de critique chez celui qui le porte.

L'*arrondissement des lèvres* dans l'expression dite « faire la petite bouche » est chez les femmes un signe de minauderie et de coquetterie.

L'*aplatissement des lèvres contre les dents* donne le « trait doux », comme le nomme Piderit. Dans cette attitude, le profil de la lèvre supérieure forme une ligne droite qui se continue presque directement

avec le profil de la lèvre inférieure et du menton. Ce trait, bien caractéristique, appartient aux personnes douces, affectueuses, aimantes.

L'*élévation de la lèvre supérieure* qui se renverse en dehors, tandis que le sillon naso-labial se creuse, que les pommettes et les ailes du nez se relèvent, donne le « trait amer ». Piderit fait remarquer que



Fig. 15. — Trait doux (D'après Piderit).

le profil de la lèvre supérieure est fait de deux lignes formant un angle. Ce trait appartient aux caractères tristes, mélancoliques, mécontents, aigris.

Si l'élévation de la lèvre supérieure est unilatérale et découvre les dents, c'est le ricanement de la cruauté, de la haine, de l'agression. Se reproduisant fréquemment chez une personne, il révélerait la cruauté, la sauvagerie.

Abaissement de la lèvre inférieure avec renversement

en avant. Ce trait, qui très marqué dans le dégoût, indique à un degré plus léger et normal, le mécontentement.

L'élévation de la lèvre inférieure avec corrugation de la peau du menton se produit chez les personnes très sensibles et les enfants, qui sous l'influence d'un chagrin sont prêts à fondre en larmes.

L'élévation des commissures labiales donne l'expres-



FIG. 16. — Trait amer (D'après Piderit).

sion du sourire. En même temps les narines s'élèvent et se dilatent, le pli naso-génien se marque, la pommette et la paupière inférieure remontent et se gonflent. Ce gonflement de la paupière inférieure, signe de la bienveillance, permet de distinguer le sourire sincère et spontané du sourire faux et forcé.

Le sourire n'étant pas, selon la théorie de Dumas[1], une expression mimique transitoire, mais une atti-

1. *Le Sourire*. F. Alcan, 1906.

tude faciale due à la tonicité musculaire, on comprend qu'il existe des degrés progressifs entre l'expression sérieuse de la bouche et le rire éclatant.

Je n'ai guère besoin d'insister sur l'expression du sourire. Il traduit la bonne humeur, le contentement, l'aménité du caractère.

Il est différentes qualités de sourire. Le sourire est fin, malicieux, quand il s'y joint une forte élévation de la paupière inférieure et une patte d'oie très marquée.

Le sourire est doux quand les lèvres au lieu d'être gonflées et proéminentes, sont pressées contre les dents et aplaties.

Le sourire est amer quand la lèvre supérieure est relevée et renversée en dehors, comme dans le trait amer.

Quand l'élévation des commissures est unilatérale, on a le sourire équivoque de la Joconde de Léonard de Vinci.

L'*abaissement des commissures labiales* donne l'expression de la tristesse et, au degré plus marqué, celle du mépris. Elle est accompagnée de l'allongement en bas du sillon naso-labial qui vient former une courbe embrassant la commissure.

Ce signe du mépris existe chez les hommes hautains, orgueilleux, pleins du sentiment de leur propre valeur et de leur supériorité sur les autres.

Quand le mépris s'exprime activement sur un vi-

sage, à l'abaissement des commissures se joint la chute des paupières et le redressement de la tête en arrière.



Fig. 17. — Mépris (D'après Piderit).

L'abaissement des commissures avec élévation de la lèvre et des narines et accentuation du pli naso-labial donne l'expression du dédain. Une personne portant habituellement cette attitude faciale paraît prétentieuse et antipathique.

LE COU

Les attitudes du cou qui commandent le port de tête, peuvent avoir une grande valeur physiognomonique en s'associant à certaines attitudes de la face.

La *tête droite,* avec regard en avant et paupières ouvertes, indique la loyauté, la franchise, le courage.

La *tête penchée en avant,* avec paupières tombantes, indique la lassitude, la fatigue, la somnolence, ou encore la méditation et la réflexion.

Si les yeux sont baissés, c'est le signe de l'humilité, de la timidité, de la honte.

Si les yeux sont levés, on obtient le « regard en dessous » embusqué sous les arcades sourcilières, caractéristique de l'observation défiante.

La tête *redressée en arrière* est en général un signe de prétention, d'arrogance, de suffisance, de vanité. Si les paupières supérieures sont baissées, on a l'expression du mépris.

La tête *tendue en avant* est l'attitude du chercheur, du curieux, du fureteur, qui va comme le limier, le nez au vent.

La *tête penchée sur l'épaule* indique l'abandon, l'indolence, et aussi la bienveillanee, quand la paupière inférieure sourit.

La *tête tournée de côté* est l'attitude de celui qui écoute, qui tend l'oreille, et par suite, se rencontre habituellement chez les sourds.

LE CORPS

Ces attitudes sont simples et éloquentes sans commentaires. Elles proviennent surtout de l'état des muscles et de l'harmonie régnant entre les groupes antagonistes de fléchisseurs et d'extenseurs.

L'attitude *droite et ferme,* avec le jarret tendu, le dos redressé, est celle des sujets bien portants, équilibrés, sains et forts.

L'*attitude fléchissante* des muscles relâchés, avec le mollet non tendu, les bras tombants, est celle des fatigués, des apathiques, des mous, des humbles.

L'*attitude redressée* appartient aux vaniteux et aux orgueilleux.

Attitudes de la Main.

La main, *fermée et serrée,* indique l'énergie et aussi la colère.

La main *ouverte et molle,* indique la faiblesse et la nonchalance.

En récapitulant, nous avons les attitudes expressives suivantes, avec leur signification physiognomonique :

FRONT.

Ridé horizontalement.	Indécision, faiblesse de volonté, attention extérieure.
Ridé horizontalement au milieu avec sourcils froncés.	Inquiétude, anxiété.

SOURCILS.

Froncés.	Méditation, mauvaise humeur.

PAUPIÈRES.

Rapprochées.	Finesse, myopie.
Supérieure tombante.	Fatigue, nonchalance, mépris, honte.
Inférieure remontée..	Bienveillance, sourire.

GLOBES OCULAIRES.

Secs.	Insensibilité.
Humides.	Sensibilité, passion.
Ternes.	Maladie, fatigue.
Brillants.	Intelligence, vivacité.
Tournés en haut..	Mysticisme, rêverie, extase.
— *en bas.*	Honte, humilité.
— *de côté.*	Observation sournoise.

REGARD.

Immobile et vague.	Indifférence.
— *et fixe..*	Attention.

Mobile vague..	**Distraction.**
— *lent.*	**Calme, douceur.**
— *rapide.*	**Agitation, inquiétude.**

NARINES.

Dilatées.	**Gaîté, expansion.**
Frémissantes..	**Passion, enthousiasme.**
Pincées.	**Mauvaise humeur, méchanceté, chagrin, tristesse.**

BOUCHE.

Fermée et serrée.	**Volonté, énergie.**
Ouverte.	**Imbécillité, naïveté, faiblesse, surdité.**

LÈVRES.

Pincées et minces.	**Dureté, méchanceté.**
Avancées.	**Bouderie, critique.**
Arrondies	**Minauderie.**
Aplaties contre les dents.	**Trait doux.**
Supérieure relevée et renversée en dehors.	**Trait amer.**
Inférieure avancée et renversée en avant.	**Dégoût, mécontentement.**
— *élevée avec froncement du menton..*	**Chagrin, envie de pleurer.**

COMMISSURES.

Relevées.	**Sourire, gaîté.**
— *d'un seul côté.*	**Sourire équivoque.**
— *avec lèvres aplaties.*	— **doux.**
— *avec lèvres renversées en dedans.*	— **pincé.**
— *avec lèvre supérieure relevée.* . .	— **amer.**

Abaissées	Tristesse, mépris.
— *avec élévation de la lèvre supérieure et des narines* . . .	Dédain.

Cou.

Penché en avant	Fatigue, méditation.
Redressé	Arrogance.
Tendu en avant	Curiosité.
Penché sur l'épaule	Abandon, douceur.
Tourné de côté	Attention auditive.

Corps.

Droit	Santé, force, énergie.
Redressé	Vanité.
Fléchi	Fatigue, humilité.

Main.

Fermée et serrée	Énergie, colère.
Ouverte et molle	Faiblesse, nonchalance.

Telles sont les attitudes simples des muscles de la face et du corps, étudiées séparément. Ces attitudes, nous l'avons déjà vu, s'associent souvent entre elles pour former des attitudes complexes, pourvues d'une signification caractéristique. Il suffira de les signaler pour qu'on en comprenne la valeur :

SOURCILS	PAUPIÈRES	GLOBES OCULAIRES REGARDS	NARINES	BOUCHE	LÈVRES	COMMISSURES	TÊTE	CORPS	MAIN	EXPRESSION
Élevés et froncés.	Normales.	»	»	»	»	»	»	»	»	*Anxiété*
id.	id.	»	»	»	Sup. relevée.	»	»	»	»	*Désespoir.*
id.	Rapprochées.	»	»	»	»	»	»	»	»	*Souffrance.*
id.	Écartées.	»	»	»	»	»	»	»	»	*Frayeur.*
Froncés.	»	Fixes.	Pincées.	»	Sup. élevée.	»	»	»	»	*Douleur amère.*
id.	»	»	id.	»	Pincées.	»	»	»	»	*Méchanceté.*
id.	»	»	Dilatées.	Serrée.	Inf. avancée.	»	»	»	Serrée.	*Colère.*
Élevés.	Sup. abaissée.	Errants.	»	»	»	»	»	»	Ouverte.	*Indolence.*
»	Sup. abaissée.	Ternes.	»	»	»	»	Penchée.	Infléchi.	»	*Fatigue, sommeil.*
»	id.	Abaissés.	»	»	»	»	id.	id.	»	*Honte.*
»	id.	id.	»	»	»	Abaissées.	Relevée.	Relevé.	»	*Mépris.*
Élevés.	Fermées.	»	Élevées.	»	»	Relevées.	»	»	»	*Lubricité.*
»	Inf. relevée.	»	»	»	»	Relevées.	»	»	»	*Sourire, bienveillance.*
»	»	Droits.	»	»	»	»	Penchée.	»	»	*Défiance.*
»	»	»	Pincées.	»	Pincées.	»	»	»	»	*Dureté.*
»	»	»	Relevées.	»	Sup. élevée. Inf. renversée.	Abaissées.	»	»	»	*Dégoût.*

En résumé, l'analyse des expressions de la face est beaucoup moins compliquée qu'il ne semblerait. Avec un peu d'habitude, on arrive du premier coup d'œil à en saisir les traits marquants. C'est pourquoi on a pu, par quelques lignes, en donner des figures schématiques qui sont surprenantes d'expression.

Les caricaturistes eux aussi savent d'un trait de crayon imprimer sur un visage un stigmate de caractère. A cet égard, l'étude des caricatures, où l'expression physiognomomique est exagérée, pourra être d'un excellent profit pour s'exercer à l'analyse des expressions faciales.

Pour être complet, je devrais indiquer ici les voies anatomiques par lesquelles les incitations nerveuses se propagent du cerveau vers les muscles pour réaliser les attitudes expressives. Mais, sans oublier qu'en matière de psycho-physiologie, il faut toujours « penser anatomiquement », j'estime que ces notions théoriques n'ajouteraient rien à l'enseignement de ce livre essentiellement pratique. Au reste, les lecteurs qu'elles intéresseraient les trouveront facilement dans les traités de physiologie.

Je négligerai également avec intention de rechercher les causes de ces relations expressives entre un état sentimental et une attitude musculaire. Tout au plus ferai-je remarquer que, d'une façon générale, l'œil nous offre surtout des signes intellectuels, le

nez des signes passionnels, la bouche des signes émotionnels. D'autre part, chaque émotion ou chaque sentiment se traduit de préférence par l'organe sensoriel au moyen duquel ses excitations provocatrices pénètrent du monde extérieur jusqu'au cerveau. C'est ainsi que la surprise, la crainte, s'expriment par la région de l'œil parce que ce sont surtout des tableaux ou des objets « vus » qui les provoquent en nous. C'est ainsi que le désir sexuel s'exprime par le nez, parce que cette émotion est liée étroitement aux sensations olfactives. C'est ainsi que l'amertume, le dégoût, s'expriment par la bouche parce qu'elle est le siège de ces sensations.

Tous ces signes sont des signes statiques, des indices d'immobilité, tel que ceux qu'on relève sur les photographies. Mais l'homme se meut, parle, gesticule, écrit, s'habille. Et ceci comporte un troisième ordre de signes que nous allons maintenant étudier.

VIII

LES MOUVEMENTS EXPRESSIFS

VIII

LES MOUVEMENTS EXPRESSIFS

Etudions maintenant et interprétons les expressions dynamiques de la physionomie, les mouvements et les gestes.

Nous commencerons par la face.

FACE

Les jeux de physionomie peuvent intéresser l'ensemble du visage, ou bien au contraire n'avoir pour siège qu'un organe, l'œil ou la bouche.

Il y a des faces extrêmement mobiles et continuellement agitées : tous les muscles s'y contractent tour à tour, tous les sentiments s'y reflètent, tous les plis s'y creusent, toutes les expressions s'y impriment. Ce sont des visages de nerveux agités, hypersthéniques, dont la mimique traduit l'agitation générale.

Il est d'autres visages au contraire, immobiles, impassibles, sans mouvements et sans plis. Cette absence de mimique peut appartenir à des sujets bien divers : aussi bien à l'imbécile qui ne ressent rien dans son cerveau vide, qu'à l'homme qui se maîtrise et se contraint. Mais, tandis que les traits du premier sont inertes et relachés, sans rides frontales, sans contractions des lèvres, ceux du second sont tendus, parfois crispés, avec les sourcils froncés et la bouche serrée. On établira aisément la différence.

Parmi les mimiques totales de la face, les mieux caractérisés sont le *rire* et le *pleurer*.

Rire. — Je n'ai pas à étudier ici la physiologie ni

la psychologie du rire. Ces questions appartiennent à la mimique et on les trouvera discutées amplement dans Hecker, Darwin, Piderit, Mantegazza, Raulin, etc.

Rappelons seulement que le rire est produit surtout par la contraction du grand zygomatique, qui élève les commissures labiales, élargit la fente buccale, gonfle la pommette et produit les rides temporales connues sous le nom de pattes d'oie. Le sillon naso-labial devient concave en dehors dans sa partie supérieure et en dedans dans sa partie inférieure. Mais ces mouvements ne suffisent pas à donner le rire normal. En effet, si l'on observe un sujet riant franchement, on constate qu'en outre la lèvre supérieure est relevée par l'action des élévateurs de la lèvre et de l'aile du nez, découvrant ainsi les dents supérieures, et de plus que l'œil intervient également dans le masque du rire, par l'élévation de la paupière inférieure, déjà indiquée comme signe de la bienveillance. Enfin, chez certains sujets, la contraction des fibres du risorius s'insérant à la face profonde des joues détermine les fossettes qui confèrent au rire une qualité d'enjouement et de malice. C'est la présence de la mimique oculaire qui produit le rire franc, vrai. Au contraire, lorsque la bouche seule se contracte tandis que l'œil demeure inerte, on obtient le rire forcé, le rire faux, simple grimace volontaire et trompeuse, que n'inspire aucun sentiment réel.

Il est donc très important, pour se renseigner sur la sincérité de la gaieté exprimée, d'étudier toujours la partie oculaire chez une personne riante.

Raulin[1] a résumé dans le tableau que je reproduis les conditions anatomiques des diverses qualités du rire.

LIGNES FONDAMENTALES	LIGNES SECONDAIRES	
Grand zygomatique.	. . . .	Rire volontaire incomplet, faux.
—	Orbiculaire palpébral inf.	
—	complètement.	Rire spontané, bienveillant, vrai.
—	légèrement.	Sourire.
—	unilatéralement.	Sourire moqueur.
—	Buccinateur.	Rire ironique.
—	Buccinateur et fibres profondes de l'orbiculaire des lèvres.	Rire renforcé.
—	Palpébraux sup. et inf. et canin.	Rire méprisant.
—	Dilatateur de l'aile du nez.	Rire voluptueux.
—	Transverse du nez.	Rire lascif.
—	Frontal.	Rire étonné, surpris.
—	Abaisseur de la lèvre inf.	Rire renforcé.
—	Élévateur de la lèvre sup.	Sourire triste.
Risorius. .	. . . .	Sourire au rictus léger.
Orbiculaire palpébral inférieur.	. . . .	Sourire des yeux.

A la mimique faciale du rire se joignent des phénomènes mécaniques — inspirations spasmodiques — et des phénomènes phonétiques — éclat de rire — dont il est superflu de donner la description.

1. *Le Rire et les Exhilarants*, 1 vol. Paris, 1900.

Il est essentiel pour la connaissance du caractère d'observer dans quelles occasions un sujet rit.

Les êtres jeunes, insouciants, légers, rient fortement à propos des moindres causes. On en conclura un caractère superficiel et puéril. Au contraire, d'autres sujets ne rient jamais : ce sont des graves, des mélancoliques, des amers.

Il est aussi des races qui ont le rire facile : nègres, méridionaux ; d'autres où il est rare : Indous, races du Nord.

Le rire peut avoir des causes purement physiologiques : tempérament sanguin, bon repas, gaîté alcoolique, chatouillement, ou des causes psychologiques, satisfaction intérieure, spectacle amusant, ridicule d'autrui, etc.. L'observateur cherchera à préciser l'origine du rire ; il y parviendra par l'étude de la personne même. Pour un tempérament sanguin, le rire est habituel, et peut être dû à la simple prospérité physiologique : on le vérifiera en constatant l'existence de la patte d'oie due au plissement fréquent des tempes. Pour un tempérament lymphatique ou neuro-hyposthénique, le rire est accidentel et sera dû surtout à des motifs psychologiques, satisfaction ou ironie.

Il existe enfin des rires pathologiques : celui des maladies bulbaires et médullaires, celui des maladies cérébrales, paralysie générale, manie, démences, idiotie, celui enfin des névroses. Le rire saccadé est

le plus souvent de nature hystérique : il suffit à lui seul à poser le diagnostic de l'affection. Et si vous entendez une personne — une femme le plus souvent — secouée par un rire bruyant, spasmodique, semblable à un hoquet, vous pourrez presque sûrement affirmer que vous êtes en présence d'une hystérique.

En résumé, au point de vue physiognomonique, le rire nous servira d'indice pour la connaissance du caractère par sa fréquence, ses qualités, ses causes provocatrices.

Pleurer. — Après le rire, comme principal geste facial, vient le pleurer.

Le pleurer n'est que l'exagération temporaire du masque du chagrin, avec écoulement de larmes. On y constate l'élévation de la lèvre supérieure dans ses parties médianes, l'abaissement des commissures, l'élévation du sillon naso-labial et des ailes du nez, l'occlusion des paupières avec rides à l'angle externe de l'œil. Il s'y joint parfois de l'élévation et du renversement de la lèvre inférieure, et de la corrugation de la peau du menton avec spasme des lèvres qui produit du tremblement du menton et du bégaiement. Ces signes du menton sont très caractéristiques dans l'envie de pleurer, et ce sont eux surtout que nous devrons retenir. En effet, les pleurs en public sont rares, tandis que l'envie de pleurer maîtrisée se rencontre plus fréquemment.

Ajoutons que le pleurer s'accompagne de troubles respiratoires et phonétiques bien connus : sanglots et hoquets.

Comme le rire, le pleurer prend sa valeur physiognomonique dans ses conditions provocatrices. S'il survient pour un motif léger ou illogique, on en conclura un caractère très sensible, très émotionnable, même hystérique. Il traduit aussi les états pathologiques, déjà nommés plus haut.

Les mouvements faciaux peuvent intéresser également les yeux, le nez, la bouche.

Les mouvements des yeux comprennent les déplacements des globes oculaires et le clignement des paupières. Nous avons déjà vu que les déplacements rapides des yeux donnaient au regard l'intelligence et la vivacité, tandis que l'immobilité vague indiquait l'indifférence et la distraction. Des yeux tournant sans but dans toutes les directions donnent l'œil hagard.

Le clignement des paupières est habituel chez les myopes. Un clignement unilatéral donne au visage un air malin et rusé.

Les mouvements du nez consistent surtout en battements des narines, qui nous l'avons vu, indiquent un tempérament passionné et enthousiaste.

Les mouvements de la bouche sont multiples.

Le Mordillement des lèvres indique un état d'embarras, d'hésitation, de décision difficile à prendre. On l'a attribué sans motifs à des méchants qui méditent un mauvais coup. C'est souvent un signe de timidité.

Le **Sifflement**, parfois signe de contentement, est aussi une attitude empruntée pour prendre une contenance, surtout chez les timides.

Le **Bâillement** ne traduit pas nécessairement l'ennui. Outre qu'il peut se produire par contagion, il est fréquent dans les affections d'estomac, dans la fatigue, la faim. On reconnaîtra ces causes par l'examen du sujet. L'ennui se dépistera par l'immobilité du visage, le vague des yeux, l'affaissement de la bouche.

Commentons enfin la rougeur et la pâleur qui peuvent être considérées comme des mouvements vasculaires de la face. Le degré habituel de la coloration fait partie du tempérament : nous avons vu que les sanguins ont le teint rouge, les lymphatiques le teint rose, les bilieux le teint jaune, les nerveux le teint blanc, et nous connaissons déjà la valeur physiognomonique de ces nuances.

La **Rougeur** passagère, qui envahit le visage est un phénomène mimique de haute importance, d'abord à

cause de sa facilité d'observation, ensuite à cause de sa signification claire, enfin pour l'importance pathologique qu'il peut prendre dans l'obsession de la rougeur. Il traduit soit la honte, soit la pudeur, soit la timidité, et s'associe à un état général d'embarras. Observé fréquemment chez un sujet, il nous indique un timide, et nous autorise à conclure à l'existence du caractère particulier à ce genre de sensitifs : honte de soi-même, manque de confiance en soi, peur du ridicule, hyperesthésie affective, pudeur des sentiments, mélancolie, misanthropie, dédoublement du « moi », volonté factice, etc.

Dans la plupart des cas de timidité, le sujet rougit soit au début, soit à la fin de son accès. Il sent à l'avance le sang lui monter à la tête, son visage se congestionner et s'empourprer. La surface occupée par la rougeur varie avec le degré de l'émotion et aussi avec les sujets. Les parties les plus susceptibles de rougir sont les pommettes et le front. Mais souvent la rougeur ne s'en tient pas là : elle envahit toute la face, jusque derrière les oreilles, qui sont elles-mêmes congestionnées ; parfois la rougeur gagne le cou et même la poitrine.

On trouvera ces nuances psychologiques étudiées en détail dans mon livre[1] ainsi que la description de l'obsession de la rougeur.

1. *Les Timides et la Timidité*, 1 vol. Paris, F. Alcan, 2e édition 1905.

La **Pâleur** passagère est signe de souffrance, d'angoisse, de peur. Elle n'a de valeur physiognomonique que par les circonstances dans lesquelles elle se produit.

GESTICULATION GÉNÉRALE

La gesticulation générale a le mérite de n'exiger, pour être comprise, ni analyse, ni interprétation savante. Elle parle aux yeux directement et se définit elle-même. Nul n'a besoin d'être versé en physiognomonie pour deviner qu'une gesticulation sobre appartient à un phlegmatique et à un calme, une gesticulation abondante à un impressionnable et à un agité.

Pourtant, les mouvements du corps et les gestes des membres comportent encore des nuances. Remarquons tout d'abord que les tempéraments divers se traduisent par des qualités différentes de gestes. C'est ainsi que le lymphatique aura des gestes lents et mous, le sanguin des mouvements larges et exubérants, le bilieux des gestes contenus et secs, le nerveux hyposthénique des mouvements petits et rétrécis, le nerveux hypersthénique des mouvements vifs et saccadés. De sorte que même à distance, en devinant la forme des tempéraments d'après la gesticulation et en se souvenant des traits es-

sentiels de ces tempéraments, on pourra sans voir le visage ni étudier le sujet, définir les grandes lignes de son caractère. Par un simple geste, ferme ou mou, on reconnaîtra une volonté énergique ou défaillante, comme un simple geste mesuré ou désordonné nous révélera une sensibilité équilibrée ou exaltée.

C'est au geste aussi qu'on peut reconnaître ces qualités sociales de la tenue, qu'on nomme distinction, élégance, vulgarité. Alors que la distinction consiste en une gesticulation sobre, toujours contenue et correcte, que l'élégance consiste en l'harmonie et le rythme naturel des mouvements, la vulgarité est faite de gestes déréglés, exubérants, où se mêlent des mouvements spéciaux et considérés comme communs, tels que se frotter les mains, se gratter, respirer trop fort, etc. C'est pourquoi les races peu remuantes du Nord ont toujours un port de distinction naturelle, tandis que les sujets agités du Midi paraissent toujours un peu vulgaires.

M. Giraudet reproduit, d'après Del Sarte, une curieuse théorie du geste[1]. Il distingue d'abord trois catégories de mouvements : directs, brisés, circulaires. « Aux mouvements directs appartiennent la décision, l'énergie vitale, l'exaltation ; aux mouvements brisés : la réticence, l'hésitation, les expressions intellectuelles ; aux mouvements circulaires, la

1. Giraudet. *Mimique, physionomie et gestes*. Quantin, édit. Paris, 1895.

souplesse, la grâce, l'expansion. Ces formes de gestes et leurs variétés sont inscrites dans le tableau suivant.

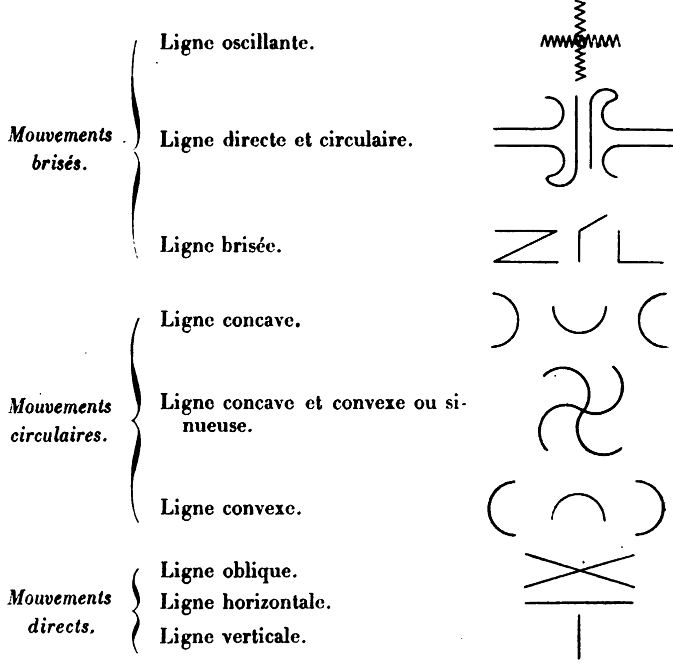


FIG. 18. — Schéma des différents gestes (D'après Giraudet).

En outre de leur forme linéaire, les mouvements ont une direction : soit de bas en haut ou de haut en bas ; soit de droite à gauche ou de gauche à droite (considérant le bras droit); soit obliquement ou en face, d'arrière en avant ou d'avant en arrière.

Je cite encore les originales considérations de M. Giraudet :

« Disons en général que les gestes de bas en haut sont sans point d'arrêt et indéterminés souvent. Ils dénotent par cela même une tendance vers l'idéal, l'infini. Par contre, les gestes de haut en bas, forcément limités au terrestre, expriment des sentiments inverses.

« Donc, gestes de bas en haut, plus nobles, plus intellectuels, plus élevés moralement; de haut en bas, plus sensuels, plus matériels, plus absolus.

« Les gestes de gauche à droite, c'est-à-dire de dedans en dehors, sont négatifs, répulsifs, indicatifs, menaçants; de droite à gauche, attractifs, restrictifs, appréhensifs.

« Les gestes d'arrière en avant, appellatifs, expansifs, contemplatifs; d'avant en arrière, réflectifs, compressifs, unitifs. »

Démarche. — Un geste intéressant est la démarche. La démarche, qui permet d'apprécier un inconnu par derrière, a paru mériter tant d'importance à Balzac qu'il lui a consacré tout un traité[1]. Dans ces pages amusantes à lire où la fantaisie se mêle à l'observation vraie, je relève parmi les aphorismes les plus typiques, ceux-ci :

« La démarche est la physionomie du corps. »

« Le repos est le silence du corps. »

1. *Théorie de la démarche*. Œuvres complètes, t. XX, p. 565.

« Le mouvement lent est essentiellement majestueux. »

« Tout mouvement saccadé trahit un vice ou une mauvaise éducation. »

« La grâce veut des formes rondes. »

J'y cueille encore l'anecdote suivante, qui sert d'exemple à l'auteur pour démontrer les révélations psychologiques de la démarche :

« La princesse de Hesse-Darmstadt amena ses trois filles à l'impératrice pour qu'elle choisît entre elles une femme pour le grand-duc, dit un ambassadeur du dernier siècle, M. Mercy d'Argenteau. Sans leur avoir parlé, l'impératrice se décida pour la seconde. La princesse étonnée lui demanda les raisons de ce bref jugement.

— Je les ai regardées toutes trois de ma fenêtre pendant qu'elles descendaient de carrosse, répondit l'impératrice. L'aînée a fait un faux pas; la seconde est descendue naturellement; la troisième a franchi le marchepied. L'aînée doit être gauche, la plus jeune étourdie. —

« C'était vrai! »

Sans vouloir exagérer l'importance de la démarche, il est certain qu'elle traduit musculairement l'état affectif d'un sujet. « Autant d'hommes, autant de démarches », écrit Balzac. On pourrait ajouter: autant de dispositions d'esprit. La démarche habi-

tuelle correspond à la disposition habituelle. On peut distinguer à cet égard :

La démarche assurée de l'homme sain et fort dont les muscles souples et vigoureux se contractent harmonieusement dans un parfait équilibre dynamique des antagonistes.

La démarche lasse et traînante qui trahit un organisme épuisé et fatigué.

La démarche irrésolue et hésitante d'un caractère faible et craintif, aussi inapte à prendre une décision ferme qu'à fouler le sol énergiquement.

La démarche sautillante des cerveaux légers et superficiels.

La démarche pesante et prétentieuse des cerveaux lourds et poncifs.

La démarche glissée, et presque rampante, des hommes sournois et dissimulés.

Citons encore : la démarche gonflée et vaniteuse, la démarche titubante de l'alcoolique, la démarche pressée, la démarche en coup de vent des agités, la démarche nonchalante des paresseux, la démarche raide et brutale, la démarche dandinée, la démarche onduleuse de la femme ; sans oublier les démarches pathologiques qui permettent au médecin de reconnaître à première vue et même au bruit des pas, les hémiplégies, l'ataxie, la sclérose en plaques, etc.

Toutes ces sortes de démarches s'inscrivent pour ainsi dire dans l'usure de la semelle : de sorte que

par l'examen des chaussures, un observateur averti pourrait tirer des conclusions curieuses sur le caractère de leur propriétaire.

Lorsqu'on connaît la démarche habituelle d'une personne, on peut, d'après ses modifications, deviner un trouble dans son humeur ou son caractère. Ainsi la démarche nous révélera un état affectif ou émotionnel insolite, tel que l'abattement, la fatigue, la joie, l'exaltation, l'énervement, etc.

L'étude de la démarche constitue un excellent exercice d'observation : et c'est un travail très intéressant d'attribuer d'après la démarche à une personne inconnue qui vous précède dans la rue certains traits de caractère, puis de vérifier en la dépassant si ces traits trouvent leur confirmation dans le visage.

Le **Salut** que les hommes font du chapeau dans la rue et que les deux sexes font de la tête dans les lieux couverts est plein de nuances et de variétés. Inutile que je décrive ces formes que chacun connaît et dont l'intention se sent autant qu'elle se voit. Saluts solennel, respectueux, amical, affable, bienveillant, indifférent, protecteur, sec, hautain, etc., autant de traductions, par ce simple geste conventionnel, des dispositions d'esprit de ceux que nous approchons.

Poignée de main. — On connaît trop la poignée

de main loyale et franche, énergique, brutale, molle, froide, passionnée, etc., pour que j'insiste. Entre amoureux, entre complices, la poignée de main a toute une éloquence silencieuse dont les règles n'ont pas besoin d'être codifiées pour qu'elle soit comprise.

La main qui se donne inerte et molle, produit une impression désagréable et antipathique.

Parole. — La voix, geste sonore, reflète à son tour les états physiologiques de l'organisme. Un thorax large la rend forte et vibrante; d'une poitrine étroite, elle sort grêle et mal timbrée. Elle peut être suivant les cas, brève, impérieuse, saccadée, douce, musicale, chantante, blanche, etc., et toutes ces nuances sont autant de signes pour la connaissance du caractère.

Dans l'impression d'ensemble qui nous vient d'une personne, la voix joue un grand rôle : et souvent lorsqu'un inconnu ouvre la bouche, elle vient corriger un jugement que son premier aspect nous avait suggéré.

Je n'oublierai jamais la surprise que j'éprouvai quand pour la première fois je rencontrai le grand dramaturge norvégien Björnson. D'après ses portraits et l'expression autoritaire de son visage quand il m'apparut, je m'attendais à trouver un homme au parler bref, à la voix impérieuse. Et quel

ne fut pas mon étonnement, quand j'entendis le vieillard s'exprimer avec une voix chantante et pleine de douceur. Et le seul son de cette voix suffit à transfigurer à mes yeux le portrait psychologique que je m'étais fait de sa personnalité.

La qualité des discours proférés nous renseigne également sur la mentalité du sujet. On distinguera un hâbleur superficiel d'un penseur taciturne, un homme cultivé d'un ignorant, une femme sérieuse d'une coquette.

Ecriture. — J'ai laissé pour la fin, en vue d'y insister, l'étude de l'écriture, parce que les signes fournis par l'écriture sont, après ceux de la face, les plus précis et les plus instructifs pour la connaissance du caractère.

En effet, l'écriture est un geste inscrit, dans lequel se traduisent et se fixent d'une façon durable les dispositions affectives, les modalités musculaires, les habitudes mentales d'un sujet. Nous y lirons donc à la fois des révélations sur la sensibilité, la volonté, l'intellect d'un inconnu.

Ainsi comprise, la graphologie se présente comme une science sérieuse, reposant sur des bases physiologiques et susceptible de se conformer à une methode. Sans doute, elle se simplifie, se diminue peut-être, aux yeux de certains, en perdant son caractère vaguement merveilleux, en renonçant à beau-

coup de prétentions qu'elle ne pourra jamais réaliser : mais elle gagne en précision, en rigueur, en loyauté scientifique.

Je n'ai pas l'intention d'exposer ici un traité complet et détaillé de graphologie : outre que ce travail, qui comporte à la fois l'exposé et la critique de la méthode, serait déplacé dans cet essai, je manque trop d'expérience comme graphologue pour le mener à bien. Je préfère renvoyer le lecteur aux ouvrages devenus classiques du grand maître actuel de la graphologie, M. Crépieux-Jamin[1]. Pour ma part, je me bornerai à présenter les grands principes de cette étude, dans la mesure où les révélations du geste inscrit viennent appuyer et corroborer les révélations du geste même. C'est à ce point de vue également que s'est placé le Dr Joire, dans son excellent traité de graphologie scientifique[2]. Négligeant tous les petits signes fantaisistes des anciens graphologues pour ne retenir que les caractères physiologiques de l'écriture, cet auteur déclare : « Parmi les signes différents que nous examinerons dans les écritures, ce qui est surtout important, ce sont les caractères généraux. Or les caractères généraux d'une écriture ne sont pas autre chose que des indices d'une modalité particulière et habituelle dans le mouvement,

1. Crépieux-Jamin. *L'Écriture et le Caractère*, 1 vol. Paris, F. Alcan, 1896.
2. Dr Paul Joire. *Traité de graphologie scientifique*. Paris, 1906.

modalité dans le mouvement qui se répète dans l'écriture : par exemple, des traits plus ou moins longs, des lettres plus grosses ou plus fines. Ce sont des modalités dans les mouvements de la main qui se manifestent par l'écriture, de sorte que l'habitude d'un genre spécial de mouvements se manifeste chez tous les individus par un trait de plume qui est identique et constant. Par exemple : les grands mouvements se manifestent par de grandes lettres, des traits lancés ; des mouvements petits, timides, réprimés, se manifesteront par des lettres petites, par des traits courts. Les mouvements secs provoquent l'écriture anguleuse ; les mouvements souples, gracieux, doux, donnent une écriture large, arrondie[1]. »

Il suffit de nous reporter plus haut, au paragraphe qui traite des mouvements, pour trouver d'avance tous les signes que nous allons examiner dans l'écriture. De même qu'il y a, selon les tempéraments, des gestes lents et mous, des gestes larges et exubérants, des gestes contenus et secs, des gestes petits et rétrécis, des gestes vifs et saccadés, il y aura des écritures lentes et molles, larges et exubérantes, contenues et sèches, petites et rétrécies, vives et saccadées. D'autre part, les trois catégories de mouvements admises par M. Giraudet se retrou-

1. *Loc. cit.*, p. 45.

vent également dans l'écriture : il y a des écritures *directes* disant la décision, l'énergie vitale ; des écritures *brisées,* disant la réticence, l'hésitation ; des écritures *circulaires,* disant la souplesse, la grâce, l'expansion. Enfin, le geste écrit a sa direction, comme le geste exécuté dans l'air : les écritures de bas en haut dénotent l'élévation des aspirations, l'imagination ; les écritures de haut en bas, les soins plus matériels, la fatigue ; les traits de gauche à droite sont impulsifs, indicatifs, ceux de droite à gauche, restrictifs, appréhensifs.

Pratiquement, lorsqu'on veut analyser une écriture, il faut étudier successivement ses principaux caractères.

1° *Direction des lignes.* — Les lignes d'une écriture peuvent être parfaitement horizontales, ou bien montantes, ou bien descendantes, ou enfin serpentines, c'est-à-dire faites d'alternatives de montées et de descentes.

Examinez les gestes d'un homme sain, vigoureux, énergique : vous verrez qu'ils sont précis, nets, mesurés. De même, son écriture, qui marchera rectiligne et sans emballements ni défaillances, d'un bord de la page à l'autre. L'écriture parfaitement horizontale indiquera donc la force de caractère, la maîtrise de soi, l'équilibre moral, la volonté inflexible. Examinez maintenant un homme imaginatif,

joyeux, plein d'espoir : tous ses mouvements, comme les traits de son visage et les regards de ses yeux, tendent à monter. De même son écriture sera ascendante, et traduira ainsi les espoirs, les aspirations, les élans de son esprit et de son cœur.

Fig. 19. — Écriture ascendante.

Par contre, l'homme fatigué, déprimé, triste, a le geste tombant et aussi l'écriture descendante : celle-ci est donc signe de dépression, de mélancolie, de lassitude, de maladie.

Enfin, l'écriture serpentine, tour à tour montante et descendante, traduit des alternatives d'impulsion et de dépression, exprime une lutte de la volonté

contre la lassitude, révèle ainsi un caractère plein de

Monsieur le
Docteur Hartenberg
64 rue de
Monceau
E. V.

Fig. 20. — Écriture descendante.

ressort, qui cherche à se reprendre et à se surmonter.

Je suis doublement en retard avec vous
Docteur pour vous remercier de votre
livre sur la timidité, et ensuite pour
répondre à votre lettre du 29 juillet.

Fig. 21. — Écriture serpentine.

2° *Dimension des lettres.* — Un autre caractère qui saute aux yeux à la première vue d'une page d'écri-

ture, c'est la dimension des lettres. Il y a des écritures grandes, moyennes, petites. Chacune d'elles correspond à une modalité habituelle du mouvement.

L'écriture grande indique en général de l'élévation des idées, un sentiment d'orgueil et la conscience de sa propre valeur.

L'écriture petite lorsqu'elle est élégante et distinguée signifie finesse d'esprit, lorsqu'elle est vulgaire et sans grâce, signifie esprit étroit, mesquinerie. « C'est normal : prenez un esprit fin, mais délicat, intelligent, il s'occupera intelligemment de petites choses. Prenez un esprit étroit, plus grossier, qui aura moins d'élévation et qui s'occupera aussi de choses petites : ce ne sera plus de la finesse, ce sera de la mesquinerie[1]. »

3° *Forme des lettres.* — Nous avons vu qu'un individu peut avoir des gestes ronds et souples, ou bien aigus et secs : de même deux écritures opposées, selon que les lettres ont la forme arrondie ou anguleuse.

L'écriture arrondie est le signe de la douceur, de la bonté ; l'écriture anguleuse indique la dureté du caractère, la sécheresse du cœur.

4° *Sobriété et fantaisie.* — Un autre caractère général de l'écriture, c'est la sobriété, la simplicité du tracé, ou bien au contraire, la fantaisie et les fioritures.

1. Joire. *Loc. cit.*, p. 94.

Une écriture qui ne contient que le minimum de

Mon cher Ami,

Je suis pris d'un scrupule : ai-je répondu à votre gracieuse lettre ? Il me paraît qu'oui ; mais je n'en suis pas bien sûr...
Dans le cas contraire, excusez-moi.

FIG, 22. — Écriture arrondie.

traits nécessaires pour la formation des lettres, indique un esprit sérieux, cultivé, sûr de lui.

FIG. 23. — Écriture anguleuse.

Une écriture riche en traits de fantaisie, témoi-

gne d'une imagination vive et surabondante, et si

remercier du grand plaisir que
vous m'avez donné. La matière
un peu aride en soi, prend sous
votre main d'artiste une forme
aussi attrayante qu'intéressante.

Fig. 24. — Écriture sobre

ces fioritures sont prétentieuses, ce sera l'indice d'un cerveau médiocre et puéril.

5° *Inclinaison des lettres*. — « Quand nous voyons un individu qui se tient très droit, très raide, qui ne s'incline pas, ne se penche pas, ne s'avance jamais, nous en concluons que c'est un individu qui au point de vue psychologique est un homme rigide, froid,

sec. Il manque de souplesse dans l'âme, dans l'esprit, dans l'intelligence. Il ne sait point se plier.

Fig. 25. — Écriture penchée.

« Au contraire, voyez un individu qui est accessible et plutôt sentimental : il s'incline, il a les mou-

brutale „ section bulbaire bilatérale„ devrait être remplacée par des opérations plus délicates.

Fig. — 26. Écriture renversée.

vements doux et souples, arrondis. Quand on a de la sentimentalité, on se baisse volontiers vers des

inférieurs, vers des plus faibles que soi, comme pour les mieux comprendre[1]. »

Ces particularités appliquées à l'écriture nous font comprendre la signification de l'inclinaison ou de la rectitude des lettres.

Une écriture inclinée de gauche à droite indique la sentimentalité, l'affectivité, un cœur accessible à la tendresse, aux sentiments doux. C'est l'écriture habituelle de la femme et des hommes plus riches en sensibilité qu'en énergie. Inclinée à l'excès, cette écriture révèle la sensiblerie maladive, l'impressionnabilité exagérée.

L'écriture droite, verticale est celle des caractères froids, raides, impassibles, qui ne se penchent ni ne fléchissent.

Enfin l'écriture renversée de droite à gauche, qui est le plus souvent artificiellement acquise, indique la dissimulation, la contrainte, la méfiance.

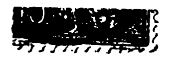
6° *Écartement des lettres.* — Dans une ligne, les lettres peuvent être très rapprochées, serrées les unes contres les autres, ou au contraire, espacées, très éloignées les unes des autres.

Le premier caractère indique la médiocrité des idées, l'avarice, tandis que le second révèle la largeur d'esprit, la générosité.

Ces signes sont encore plus accentués par l'écart

1. JOIRE. *Loc. cit.*, p. 125.

entre les mots et les lignes, selon que les mots et les lignes sont serrés, sans marge latérale, ou bien





Monsieur le docteur Hartenberg

64 rue de Monceau

Fig. 27. — Lettres séparées.

très espacés avec beaucoup de blanc autour des mots et de la page.

7° *Liaison des lettres.* — Voici un signe auquel les

étant atteint de cette maladie
depuis environ une année et ayant
usé de divers conseils donnés par
des Docteurs dans le but de guérir

Fig. 28. — Lettres liées.

graphologues attachent beaucoup d'importance. Les lettres d'un même mot, non unies par un trait, indiqueraient un caractère intuitif, spontané, se laissant guider par le sentiment, tandis que les lettres unies seraient d'un caractère déductif, réfléchi, dirigé par la raison. On pourrait dire que l'écriture, qui n'est

que la copie des images mentales des lettres, vient sous la plume par signes séparés, quand ces images s'évoquent dans la conscience séparément et successivement, tandis qu'elle est liée fortement quand les images s'évoquent toujours associées entre elles par un lien logique et rigoureux. C'est pourquoi l'écriture séparée est essentiellement celle des artistes, des poètes, des rêveurs, des intuitifs; l'écriture liée, celle des savants, des logiciens, des réalisateurs pratiques, des analystes.

Tous les degrés existent dans ces aptitudes mentales, selon que les lettres ou même les mots sont plus fréquemment ou plus rarement liés. Toutes les lettres étant séparées, c'est l'intuitivité pure, l'utopie, la chimère, le paradoxe. Toutes les lettres unies, c'est la froide raison, la logique inflexible, l'analyse rigoureuse. Entre ces extrêmes, se place le type de l'esprit équilibré où intuition et déduction, sentiment et raison se balancent et s'associent harmonieusement.

8° *Traits supplémentaires : barres des t, trait final, accents, ponctuation.* — Ces traits supplémentaires jouent un grand rôle pour la signification de l'écriture. En effet, elles ne sont pas indispensables à la compréhension des mots écrits et exigent un surcroît de volonté et d'attention. C'est pourquoi ils nous renseignent sur la volonté et l'attention du sujet.

Les barres des *t* et les traits finaux, fortement

appuyés, indiquent la volonté, l'énergie. Lorsqu'ils

Monsieur et très honoré Confrère,

Des circonstances imprévues m'ont empêché à mon grand regret de répondre plus tôt à votre très flatteuse communication du 27 Janvier.

Fig. 29. — Finales appuyées.

sont en coup de massue, c'est l'opiniâtreté brutale.

Au revoir, mon cher Docteur, à bientôt le plaisir de vous revoir, de causer longuement avec vous

Fig. 30. — Finales gladiolées.

Faibles et minces, au contraire, gladiolés, c'est-à-

dire en forme de glaive, terminés en pointe, c'est la finesse d'esprit, sans énergie de réalisation pratique.

Absents, sans accents et sans ponctuation, c'est la distraction, la négligence.

La forme même de ces signes a donné lieu à de nombreuses interprétations : je renvoie aux traités complets de graphologie.

9° *Égalité et inégalité de l'écriture.* — J'ai noté ce

Fig. 31. — Écriture distraite.

signe en dernier lieu, parce qu'il peut intéresser tous les autres. En effet, une écriture peut être égale et homogène dans toute la page, ou bien inégale et variable à tous les points de vue, tant pour la forme, la dimension, l'inclinaison des lettres que pour leur écart et leur liaison, et pour les traits supplémentaires.

D'une façon générale, l'inégalité de l'écriture, sur quelque élément qu'elle porte, trahit l'inégalité du caractère, c'est-à-dire la mobilité, l'émotivité, la sensibilité extrême à toutes les influences externes et

internes. Poussée à un degré excessif, c'est l'indice du nervosisme, du désiquilibre mental, de l'hystérie.

Par contre, l'écriture homogène et égale appartient au cerveau calme, paisible, équilibré.

10° *Signature et paraphe.* — Deux mots pour finir sur la signature et le paraphe. Une signature simple indique l'homme de goût ; la signature forte indique la volonté et l'affirmation de sa personnalité ; la



Fig. 32. — Signature simple.



Fig. 33. — Signature à paraphe.

signature inachevée, le manque de conviction et de persévérance.

L'absence de paraphe est signe d'orgueil ; l'auteur estime que son nom seul suffit à le distinguer. De même pour le nom simplement souligné.

Le paraphe compliqué est en général celui des sujets mesquins et peu cultivés.

Après avoir passé en revue très brièvement les principaux signes fournis par l'écriture, récapitulons maintenant et voyons quelles révélations ils peuvent nous fournir sur la composition du caractère.

Sensibilité.

Affectivité, sentiments tendres	Écriture penchée.
Émotivité	— inégale.
Calme	— égale.
Tristesse, dépression	— descendante.
Gaîté, tonicité	— montante.
Douceur	— arrondie.
Dureté, sécheresse	— anguleuse.
Insensibilité, froideur	— droite.
Délicatesse, finesse	— fine, gladiolée.
Avarice	— serrée.
Générosité	— large.
Méfiance, dissimulation	— renversée.
Orgueil	— haute, signature simple, absence de paraphe.

Intelligence.

Culture d'esprit	Écriture sobre, simple.
Médiocrité	— à fioritures inélégantes.
Imagination	— à fioritures gracieuses.
Intuitive	Mots séparés.
Déductive	— réunis.
Claire	Écriture nette.

Volonté.

Forte	Traits appuyés et fermes, barres de *t* et finales en massue.
Faible	T faiblement barrés, finales gladiolées.
Négligence, distraction	Absence de barres de *t*, de points et d'accents.

Telles sont les principales indications à tirer de

l'écriture. Sans doute les graphologues lui feront signifier bien d'autres révélations sur un caractère. Je renvoie pour cette étude aux livres déjà cités[1].

Pour ma part, je me suis borné à ne retenir de ces signes que ceux qui se présentaient directement comme des modalités du mouvement physiologique, comme des gestes inscrits.

1. V. aussi BINET. La Graphologie et ses révélations. *Année psychologique*. Paris, 1904, p. 179.

IX

SIGNES COMPLÉMENTAIRES

IX

SIGNES COMPLÉMENTAIRES

Ces présomptions sur le caractère se complètent par des signes complémentaires fournis par le sexe, l'âge, la race, le type professionnel, le costume, l'ameublement, etc.

Sexe. — Toutes choses égales d'ailleurs, nous attribuons à la femme un caractère plus superficiel et plus mobile, plus sentimental et plus vaniteux, à l'homme un caractère généralement réfléchi et positif, égoïste et orgueilleux.

Age. — Nous tiendrons compte aussi de l'âge de la personne, en essayant de l'évaluer d'après les stigmates visibles. Sans compter l'affaissement de la taille, l'incurvation du rachis et l'infiltration graisseuse des tissus, on peut attribuer d'une façon générale les stigmates de l'âge visibles sur la face à la distension et à

la perte de l'élasticité de la peau. Ces modifications ont deux effets : 1° la formation des rides aux endroits où les contractions musculaires plissent la peau ; 2° l'affaissement des chairs sous l'influence de la pesanteur, formant des ravins et des bajoues caractéristiques.

Les rides habituelles sont :

R. transversales du front.

R. perpendiculaires de la racine du nez — froncement des sourcils.

R. étoilées de la commissure externe de l'œil — patte d'oie.

R. des paupières — surtout l'inférieure qui se boursoufle.

R. du nez.

R. du pli naso-génien.

R. des commissures labiales.

Comme ces rides sont dues au plissement habituel du tégument par les muscles mimiques, un visage se ridera d'autant plus vite qu'il sera plus mobile. Les sujets nerveux à la face agitée se rident très tôt, alors que certaines femmes placides, sans imagination et sans émotivité, conservent jusqu'à un âge avancé une face unie. Enfin, dans la vieillesse, en dehors de ces rides fonctionnelles, la peau se chagrine et se plisse en tous sens par la distension extrême et la perte complète de son élasticité.

Les affaissements des tissus sont beaucoup plus

éloquents pour marquer l'âge. C'est à une presque imperceptible variation du modelé facial qu'on attribue souvent une différence de dix années. Sous l'influence de la pesanteur, les parties molles glissent pour ainsi dire le long du squelette osseux : et alors les joues s'aplatissent par le haut en s'élargissant par le bas, tandis que dans la jeunesse elles sont arrondies en haut et minces en bas. Il se forme alors un sillon sous l'apophyse zygomatique. L'apophyse zygomatique, presque imperceptible dans la jeunesse, fait une saillie entre la dépression de la paupière inférieure et le sillon sous-zygomatique qui se creuse. Au dessous de ce sillon, les tissus tombants forment un bourrelet qui s'arrête, en le marquant, au pli naso-génien. La chute des tissus, arrêtée encore aux commissures buccales, forme un bourrelet oblique descendant de la lèvre supérieure. Enfin, au niveau du maxillaire inférieur, les parties molles forment encore un bourrelet, pouvant faire tout le tour du menton : ce sont les bajoues. Ce qui prouve que ces déformations sont dues uniquement à la pesanteur, c'est qu'il suffit de placer la tête renversée dans une position déclive pour les voir instantanément disparaître. Pour cette raison, certaines femmes mûres rajeunissent toujours lorsqu'elles sont couchées et la tête basse, et ainsi peuvent donner encore l'illusion de la fraîcheur.

L'apparition chronologique de ces stigmates de la

vieillesse sert de point de repère pour une détermination approximative de l'âge.

Jusqu'à 20 ans, le visage reste uni, sans sillons ni rides.

A partir de 20 ans, le modelé des joues commence à s'indiquer ; c'est ce qui donne le caractère du visage. Avant l'apparition des rides, déjà l'ovale juvénile perd de sa pureté : insensiblement, les tissus glissent vers le bas, épaississant la partie inférieure des joues. L'apophyse zygomatique commence à se dessiner et le pli naso-génien se marque. Pour mettre en valeur ces signes, il est bon d'éclairer le visage perpendiculairement par le haut, afin d'accuser les reliefs par le contraste des lumières et des ombres.

A 30 ans, se creusent les premières rides. Ce sont celles du front, les rides perpendiculaires du nez chez les sujets réfléchis ou préoccupés, les rides transversales chez les anxieux. Les visages rieurs montrent la patte d'oie. Les paupières inférieures se gonflent et se plissent finement.

De 30 ans à 40 ans, les bajoues apparaissent, sauf chez les personnes très maigres ; aussi celles-ci prennent-elles moins vite que les obèses l'apparence de la maturité. De 40 à 50 ans, rides, sillons, bourrelets et bajoues se marquent. Puis à partir de 50 ans, la peau perdant de plus en plus son élasticité, commence à présenter les plissements en tous sens,

les gaufrures si nettes chez les vieillards. Les chairs deviennent flasques et pendantes. En même temps, les cheveux blanchissent, le teint se décolore et se fane. C'est la vieillesse envahissante.

Les photographes connaissent bien toute la valeur de ces stigmates. Tout l'art de la retouche consiste à faire disparaître sur le cliché l'excès de rides et de sillons pour égaliser le modelé de la face.

C'est le contraire chez les comédiens, qui pour se vieillir la physionomie, marquent au moyen du crayon les rides, les plis et les ombres.

Ayant précisé l'âge, nous estimerons que la jeunesse est enthousiaste et généreuse, présomptueuse et hardie, tandis que le vieillard s'est chargé dans la vie de scepticisme et d'égoïsme, de prudence et de circonspection.

Race. — Les races brunes du Midi, aux tempéraments bilieux et nerveux, nous sont connues comme plus ardentes et plus passionnées que les races blanches du Nord, au tempérament phlegmatique et sanguin.

Profession. — Nous considérons l'officier comme hardi et impulsif, le bureaucrate comme timide et maniaque, l'artiste comme désordonné, etc.

Du **costume** on peut tirer encore quelques indi-

cations sur le caractère de la personne. La façon de s'habiller témoigne du goût et des tendances sociales[1]. Un vêtement sobre révélera plutôt un esprit sérieux, tandis qu'un vêtement brillant et prétentieux indiquera de la légèreté et de la coquetterie mesquine. Les excentricités du costume trahissent à coup sûr une mentalité excentrique, c'est-à-dire déséquilibrée. Et nous savons (v. p. 70) toute la signification que comporte le diagnostic de déséquilibre chez un individu.

La coiffure, la barbe chez l'homme modifient l'aspect de la physionomie. Les coiffures très soignées indiquent la minutie, les coiffures abandonnées le désordre ou la négligence. Une moustache relevée en croc donne un air prétentieux et conquérant. La barbe étant un apanage masculin, une barbe fluviale est souvent une vanité sexuelle chez l'homme qui la porte longue. Un visage rasé, lorsqu'il n'est pas professionnel, — acteurs, domestiques, magistrats, etc., —

1. BALZAC avait exquissé la psychologie de la cravate de son temps : « Cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas du géomètre y avait passé, vous annonce un homme exact, sec, égoïste.

« Cette cravate, en mousseline claire, sans empois, onduleuse, avec une rosette bouffante et prétentieuse, c'est un parleur élégant, diffus, fade : un noticier.

« Cette cravate en batiste, ni trop élevée, ni trop basse, assez lâche pour laisser au cou et à la tête toute la liberté de leurs mouvements, avec un nœud gracieux, mais naïf et simple, c'est un poète élégiaque. »

(*Physiologie de la Toilette*. Œuvres complètes, t. XX, p. 462. Paris, Calmann Lévy, édit.)

provient soit d'une recherche d'originalité, soit, comme chez les Américains, de l'orgueil de montrer à nu un masque d'énergie.

L'ameublement enfin peut fournir quelques indices psychologiques. Les appartements ont leur physionomie comme ceux qui y habitent. « On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison, dit Balzac, en franchissant le seuil de sa porte[1]. » L'observateur y pourra lire le soin, la négligence, le désordre, l'harmonie, le raffinement, etc.

Je n'insiste pas. Tous ces signes sont de valeur secondaire, et ne pourront servir qu'à confirmer les signes essentiels tirés de l'analyse totale.

1. *Traité de la vie élégante.* Œuvres complètes. t. XX, p. 505.

X

SYNTHÈSE DES SIGNES PHYSIOGNOMONIQUES

X

SYNTHÈSE DES SIGNES PHYSIOGNOMONIQUES

Maintenant que nous avons analysé les divers ordres de révélations physiognomoniques, il s'agit d'en faire la synthèse pour la divination complète du caractère.

J'ai admis que le caractère était composé de quatre éléments principaux : l'humeur fondamentale, les modalités sensitives, les modalités volontaires, les dominantes. Voyons quels renseignements la physiognomonie nous fournit sur chacun de ces quatre éléments.

Pour simplifier et rendre plus clair cet exposé, j'ai réuni tous les signes physiognomoniques dans le tableau suivant :

Humeur fondamentale.

Gaie. — Tempérament sanguin. Tissus rouges. Traits du visage remontants. Sourire de l'œil. Patte d'oie. Rire fréquent. Voix sonore et pleine. Écriture ascendante.

Triste. — Tempérament nerveux hyposthénique. Tissus pâles. Traits tombants. Regard mélancolique. Voix faible et mal timbrée. Écriture descendante.

Inquiète. — Rides frontales médianes avec froncement du sourcil. Regard errant.

Irritable. — Tempérament bilieux. Tissus jaunes. Sourcils froncés. Mimique fréquente de la colère. Impatiences musculaires.

Boudeuse. — Projection habituelle des lèvres en avant.

Instable. — Tempérament nerveux hypersthénique. Mimique tourmentée. Agitation. Voix aiguë et saccadée. Écriture inégale.

Indifférente. — Tempérament lymphatique. Tissus roses et mous. Visage inerte. Œil vague. Parole lente. Gesticulation phlegmatique.

Sensibilité.

Forte. — Tempérament nerveux. Narines frémissantes. Œil humide. Gesticulation expressive. Écriture penchée et inégale.

Faible. — Lèvres minces. Narines pincées. Œil sec. Écriture droite ou renversée.

Fine. — Tempérament nerveux hyposthénique. Finesse des tissus. Délicatesse des traits. Élégance des mains. Écriture fine et gladiolée.

Grossière. — Tempérament lymphatique ou sanguin. Tissus rudes. Traits grossiers. Mains épaisses. Visage sans expression. Gesticulation lourde. Écriture vulgaire et maladroite.

Concentrée. — Tempérament nerveux hyposthénique. Traits tendus. Fausse impassibilité. Œil humide. Écriture inclinée.

Expansive. — Tempérament nerveux hypersthéniqne. Traits mobiles. Regards rapides. Gesticulation animée. Écriture tourmentée.

Volonté.

Forte. — Contraction des temporaux et des masséters. Bouche serrée. Marche assurée. Barre des *t* forte et finales en massue.

Faible. — Relâchement musculaire. Mollesse des attitudes. Bouche mi-ouverte. Démarche hésitante. Barre des *t* faible et finales gladiolées.

Persévérante. — Tempérament nerveux hyposthénique ou bilieux. Écriture régulièrement énergique.

Capricieuse. — Tempérament nerveux hypersthénique ou sanguin. Écriture inégalement énergique.

Impulsive. — Tempérament sanguin, nerveux ou bilieux.

Inhibitoire. — Tempérament hyposthénique et lymphatique.

Dominantes.

Sensualité. — Narines dilatées et frémissantes. Œil humide.

Gourmandise. — Lèvres rouges, épaisses et gonflées.

Timidité. — Rougeur fréquente. Paroles et gestes hésitants. Attitudes conventionnelles.

Orgueil. — Attitudes hautaines. Signature sans paraphe.

Vanité. — Tête et buste renversés. Fioritures de l'écriture.

Mépris. — Commissures buccales abaissées. Paupières supérieures tombantes et tête relevée.

Dédain. — Expression buccale du dégoût.

Naïveté. — Œil très ouvert. Mimique de l'étonnement. Bouche ouverte.

Moquerie. — Œil mi-clos. Paupières plissées. Sourire unilatéral.

Défiance. — Tête fléchie. Œil caché aux aguets. Écriture surveillée.

Hypocrisie. — Regard fuyant, en dessous, de côté.

Mysticisme. — Regards fréquemment tournés en haut et parallèles.

Avarice. — Écriture serrée.

Générosité. — Écriture large.

Méchanceté. — Narines pincées. Lèvres minces. Œil dur.

Bonté. — Œil humide. Trait doux de la bouche.

Intelligence.

Vive. — Vivacité du regard. Mobilité des yeux. Angle facial très ouvert.

Paresseuse. — Paupières supérieures tombantes. Œil endormi.

Insignifiante. — Immobilité des traits. Position moyenne du sourcil.

Curieuse. — Œil ouvert. Cou en avant. Attitude fureteuse.

Inductive. — Lettres séparées.

Déductive. — Lettres réunies.

Imaginative. — Fioritures de l'écriture.

Distraite. — Absence d'accents et de ponctuation.

Anomalies, Névroses.

Malformations, signes de dégénérescence. Agitation névropathique. Grimaces, tics, parole saccadée. Écriture inégale des déséquilibrés. Originalités de costume.

XI

APPLICATION PRATIQUE

XI

APPLICATION PRATIQUE

DIAGNOSTIC HUMAIN

Lorsque nous nous trouvons en présence d'une personne inconnue, d'un premier regard nous l'enveloppons tout entière : et déjà le résultat de ce sommaire examen nous fournit sur elle quelques données que nous enregistrons presque automatiquement. Par son costume plus ou moins riche, sa tenue plus ou moins correcte, nous voyons à quelle catégorie sociale elle appartient. Nous distinguons aisément la grande dame du trottin, la vieille fille de la demi-mondaine, le gentleman du manœuvre, le citadin du paysan. La profession se devine souvent aussi du premier coup. La tenue raide et le visage basané signalent l'officier; le teint pâle et les épaules courbées, le bureaucrate; les cheveux longs et la cravate flottante, le rapin, etc., etc.

En même temps que les avantages esthétiques de l'un et l'autre sexe, nous apprécions également la structure physique de la personne, si elle est grande

ou petite, forte ou maigre, bien portante ou malade ; et par l'expression de son visage nous jugeons si elle est gaie ou triste, aimable ou revêche, comme par ses gestes nous devinons si elle est agitée ou calme, nerveuse ou apathique.

Le plus souvent, de cette première rencontre naît un sentiment de sympathie ou d'antipathie, qui se confirmera dans la suite. C'est en général à cette première impression toute superficielle et intuitive que s'en tient le public. Plus ou moins exacte, selon le degré de pénétration de l'observateur, elle ne saurait en tous cas suffire au physiognomoniste qui se soucie d'appuyer ses opinions sur des motifs et de justifier ses jugements par des preuves. Il lui faudra donc procéder à un examen méthodique pour poser son diagnostic humain.

La marche à suivre pratiquement pour les diagnostics humains est celle que j'ai précédemment adoptée dans l'exposé de ce livre. D'abord, analyse des divers éléments de la physionomie, puis reconstitution du caractère.

A. — *Analyse de la physionomie.*

1° **Détermination du Tempérament.** — Le premier soin est de déterminer le tempérament qui forme la base physiologique du caractère.

D'après les signes connus, on notera si le sujet est sanguin, lymphatique, bilieux, nerveux, hypo- ou hypersthénique. Le coloris de la peau, l'état des tissus, la mimique faciale, la gesticulation, la voix, nous renseigneront à cet égard. Parfois il est assez malaisé de préciser exactement le coloris de la peau. En effet, une congestion passagère du visage, une saison de vie en plein air peuvent colorer des joues de nerveux habituellement pâles ou au contraire une maladie, la fatigue peuvent décolorer des joues de sanguin habituellement rouges. Pour éviter toute cause d'erreur, le Dr Encausse (Papus) recommande très judicieusement d'examiner la peau du cou, demeurée normale, dont le coloris sera encore plus facilement apprécié par contraste avec la blancheur du col[1].

Ayant déterminé le tempérament, nous mettrons en regard ses correspondances de caractère. C'est-à-dire que nous aurons suivant les cas :

1. *Traité de Magie Pratique*, p. 340.

Signes physiques	Caractère
T. sanguin.	
Peau rouge, joues arrondies, traits ascendants, œil vif, gestes larges, main chaude, voix sonore.	Humeur fondamentale gaie. Sensibilité vive, mais superficielle. Volonté active, mais plus impulsive que réfléchie. Sensualité, gourmandise, vanité, fatuité, bienveillance.
T. lymphatique.	
Peau rose, joues molles, traits ronds, œil humide et vague, gestes lents, main moite et molle, voix lente.	Humeur fondamentale indifférente. Sensibilité obtuse. Activité médiocre. Apathie, résignation, affectivité calme.
T. bilieux.	
Peau jaune, traits anguleux, face osseuse, regard ardent, gestes brefs, voix nette, main sèche et chaude.	Humeur fondamentale irritable. Sensibilité très vive. Activité explosive. Orgueil, ambition, colère, autoritarisme, jalousie, passions.
T. nerveux hyposthénique.	
Teint pâle, traits tombants, joues minces, menton pointu, regard mélancolique, gestes rétrécis, voix mal timbrée, main froide et inerte.	Humeur fondamentale triste. Sensibilité fine, mais intérieure et concentrée. Volonté parfois énergique, mais surtout inhibitoire et persévérante. Timidité, orgueil, fidélité, jalousie, défiance, doute.
T. nerveux hypersthénique.	
Teint pâle, joues minces, œil brillant, mimique animée, gestes brusques, voix aiguë, main chaude et frémissante.	Humeur variable. Sensibilité vive, mais expansive et superficielle. Volonté capricieuse. Vanité, inconstance.

Si le tempérament est mixte on précisera ses com-

posantes et les correspondances de caractères qui s'ensuivent.

Ces premières indications fournies par le tempérament vont nous servir de guide pour le reste de notre examen. Demandons aux autres éléments de la physionomie de les venir confirmer ou corriger au besoin.

2° **Attitudes expressives.** — Nous passerons successivement en revue le front, les sourcils, les paupières, les yeux, les narines, les lèvres, le cou, le buste, les membres.

Regardons :

Comment est le front ?

Ridé transversalement = Attention extérieure, surprise.

Plissé au milieu avec sourcils froncés = inquiétude, anxiété.

Comment sont les sourcils ?

Élevés avec rides transversales du front = attention extérieure, surprise.

Élevés de la tête et froncés = anxiété, douleur.

Élevés de la pointe = lubricité.

Froncés à la racine du nez = réflexion, colère.

Abaissés = défiance.

Comment sont les paupières ?

Écartées = attention extérieure, franchise.

Rapprochées = finesse, moquerie.

Sup. relevée = étonnement.

Sup. abaissée = nonchalance, fatigue, humilité, timidité, mépris (selon la position de la tête).

Inf. relevée = bienveillance, rire de l'œil.

Comment sont les globes oculaires ?

Humides = sensibilité.

Secs = sécheresse, dureté.

Brillants = passion.

Ternes = maladie, fatigue, chagrin.

Comment est le regard ?

Droit en avant = franchise, attention extérieure.

Parallèle = rêverie, distraction.

En dessous = défiance.

De côté = sournoiserie.

En haut = extase, mysticisme.

En bas = humilité, timidité, mépris (selon la position de la tête).

Immobile dans visage relâché = insignifiance.

Immobile dans visage tendu = attention, méditation.

Mobile lent = calme, douceur.

Mobile rapide = vivacité, agitation, inquiétude.

Mobile vague = distraction.

Comment sont les narines ?

Dilatées = gaîté, expansion, sensualité.

Pincées = tristesse, chagrin, mauvaise humeur.

Frémissantes = enthousiasme, passion.

Comment est la bouche ?

Fortement serrée avec masséter et temporal saillants = énergie.

Fortement serrée avec sourcils froncés, et lèvre inférieure avancée = colère.

Ouverte = naïveté, imbécillité.

Lèvres rouges et gonflées = gourmandise.

Lèvres pincées en dedans = dureté, méchanceté, mauvaise humeur.

Lèvres projetées en avant = bouderie, trait scrutateur.

Lèvres arrondies = minauderie.

Lèvres aplaties contre les dents = trait doux.

Lèvre sup. élevée et renversée en dehors = trait amer

Lèvre inf. élevée = envie de pleurer.

Lèvre inf. abaissée et renversée = mécontentement.

Commissures élevées = sourire.

Commissures élevées avec lèvres aplaties = sourire doux.

Commissures élevées avec lèvre sup. renversée = sourire amer.

Sourire unilatéral = ironie, duplicité.

Commissures abaissées = tristesse, mépris.

Commissures abaissées, lèvre supérieure relevée et renversée = dédain.

Comment est le cou?

Tête droite = loyauté, franchise, courage.

Tête fléchie = fatigue, méditation, timidité, sournoiserie (selon l'attitude de l'œil).

Tête tendue en avant = curiosité.

Tête penchée sur l'épaule = abandon, bienveillance, minauderie.

Tête tournée de côté = surdité.

Tête renversée en arrière = prétention, vanité.

Comment est le corps ?

Droit et ferme = santé, force.

Fléchi = fatigue, mollesse.

Redressé en arrière = vanité, arrogance.

Comment est la main?

Fermée et serrée = énergie, colère.

Ouverte et molle = faiblesse, nonchalance.

On reconstituera naturellement les expressions mimiques composées comme je l'ai indiqué plus haut.

3° **Mouvements expressifs.** — Tandis que le sujet remue, parle, marche sous nos yeux, regardons maintenant :

Comment est la face?

Mobile, agitée = nervosisme.

Immobile relâchée = apathie, imbécillité.
Immobile tendue = contrainte, maîtrise de soi.
Rire fréquent = gaîté.
Rire de la bouche seule = rire forcé.
Rire aigu = nervosisme, hystérie.
Sifflement = contentement, timidité.
Bâillement = ennui, fatigue, dyspepsie.
Rougeur fréquente = timidité.

Comment est la voix?

Sonore et pleine = santé, énergie.
Grêle et mal timbrée = dépression.
Hésitante = timidité.
Saccadée et brève = nervosisme.
Lente = phlegme.
Musicale = douceur.

Comment est la gesticulation?

Énergique = volonté.
Molle = faiblesse.
Mesurée = équilibre.
Désordonnée = nervosisme.
Arrondie = douceur.
Anguleuse = dureté.
Vulgaire.
Distinguée.

Comment est la démarche?

Assurée = santé, énergie.

Hésitante = irrésolution, faiblesse.
Sautillante = légèreté d'esprit.
Traînante = fatigue.
Lente et prétentieuse = vanité.
Courante = agitation.

Comment est le salut?

Solennel, respectueux, amical, affable, bienveillant, indifférent, protecteur, sec, hautain, etc.

Comment est la poignée de main?

Énergique, brutale, molle, froide, loyale, franche, réticente, etc.

Comment est l'écriture?

Cette étude n'étant pas faite sur-le-champ, on aura tout le loisir de s'y appliquer en utilisant les grandes règles de graphologie indiquées plus haut ou mieux en faisant appel aux traités complets sur la question.

4° **Signes complémentaires.** — Enfin, on complètera ces renseignements par les indices fournis par le sexe, l'âge, la race, la profession, le costume, l'ameublement, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Chacun des signes que nous venons de passer en revue, quoique d'importance inégale, possède sa valeur. Dans une analyse méthodique de la physio-

nomie, il convient de n'en négliger aucun. Pourtant il est bien rare que l'un d'entre eux ne vienne pas, par ses reliefs ou sa répétition, se placer au premier plan, et imposer ainsi, de lui-même, sa prépondérance. Quelquefois même, tous les autres symptômes s'effacent devant lui, et l'image simplifiée de l'individu nous apparaît définie par un seul indice dominant : tel sera, par exemple, un timide qui balbutie et rougit à tout propos, un joyeux qui rit toujours, un vaniteux dont toute la personne exprime la fatuité et la suffisance.

Pratiquement on fera bien de noter méthodiquement au fur et à mesure les signes fournis par les divers éléments de la physionomie et d'inscrire en regard leur signification pour le diagnostic humain. Afin de préciser leur valeur respective, on soulignera de un, deux ou trois traits ceux qui se placent au premier plan.

Je conseille également de procéder par progression dans ce travail d'analyse. On s'entraînera par exemple tout d'abord à bien dépister le tempérament et à bien déchiffrer les attitudes expressives, avant de passer à l'étude de l'homme en mouvement. Dans ce but, l'observation des peintures et des photographies offrira un excellent exercice. Les photographies, non retouchées, à condition que la pose soit naturelle, saisissent sur le vif les attitudes expressives habituelles du sujet. Les rides du front,

et des joues, les plis de l'œil et de la bouche, la forme des traits s'y marquent nettement. Et, déjà, par la seule vue d'une photographie, peut-on diagnostiquer quelques éléments importants du caractère. Il y manque malheureusement le coloris de la peau et à cet égard les portraits peints seraient supérieurs. Mais tant de peintres ignorent les lois de l'harmonie mimique, que nombre de portraits présentent à cet égard des fautes capitales qui déroutent l'analyse physiologique. En revanche, un beau portrait doit dévoiler sur le visage le caractère tout entier du personnage.

Afin d'éviter les erreurs provenant des expressions associées, on examinera séparément la partie supérieure du visage en couvrant la bouche d'un papier, puis la partie inférieure en recouvrant les yeux ; ensuite seulement on étudiera l'expression totale.

De même, sur un portrait de face, on couvrira successivement l'une et l'autre moitié, pour les comparer entre elles et dépister les expressions unilatérales.

B. — *Reconstitution du caractère.*

Après l'analyse de la physionomie, la reconstitution du caractère. A l'aide des traits physiques notés plus haut, il s'agir d'établir le portrait moral. Là encore, nous suivons pas à pas la marche adoptée dans mon exposition, c'est-à-dire que nous définissons successivement l'humeur fondamentale, les modalités sensitives, les modalités volontaires, enfin les dominantes. Nous préciserons si l'humeur fondamentale est gaie ou triste, inquiète, irritable, boudeuse, instable, indifférente. Nous qualifierons la sensibilité, forte ou faible, fine ou grossière, concentrée ou expansive. Nous qualifierons de même la volonté, forte ou faible, persévérante ou capricieuse, impulsive ou inhibitoire. Enfin, nous dégagerons les dominantes, sensualité, gourmandise, timidité, orgueil, vanité, mépris, dédain, naïveté, moquerie, défiance, hypocrisie, mysticisme avarice, générosité, égoïsme, méchanceté, bonté, etc.

Bien que ne faisant pas partie du caractère, tel que je le conçois, on ajoutera les indices intellectuels qui s'observent sur la physionomie et qui peuvent être d'une haute utilité pratique à l'occasion. Nous avons vu que le degré d'intelligence est relativement proportionnel à l'ouverture de l'angle facial, aux dimensions du crâne. Le regard vif dénote un esprit

vif, comme le regard endormi un esprit paresseux; des traits immobiles dénotent l'insignifiance, comme un œil ouvert la curiosité. Par l'écriture, nous reconnaissons aux lettres séparées un esprit inductif, aux lettres réunies un esprit déductif, aux fioritures l'imagination, à l'absence d'accents et de ponctuation la distraction et la négligence.

Enfin, nous n'oublierons pas les anomalies et les névroses.

J'ai beaucoup insisté au chapitre v sur les stigmates physiques de la dégénérescence et leurs correspondances mentales. C'est qu'en effet il est de la plus haute importance pratique de bien savoir reconnaître un dégénéré. Certes, la dégénérescence mentale ne constitue pas une forme déterminée de caractère : mais elle provoque des irrégularités de la sensibilité et entraîne des écarts de conduite qu'il est toujours bon de prévoir. On ne manquera donc pas de rechercher chez un inconnu les stigmates que j'ai attribués à la dégénérescence et d'en tirer les avertissements qu'ils contiennent.

De même pour les névroses. Un hystérique est un sujet inconstant, mobile, capricieux, vaniteux, comédien, menteur. Il doit toujours inspirer la défiance; aussi devra-t-on diagnostiquer la névrose par tous les signes apparents : gesticulation, rire aigu, besoin de se faire remarquer, attitudes théâtrales, etc.

Le neurasthénique est un malade déprimé et abou-

lique. Incapable d'agir pour lui-même, il l'est moins encore de prêter son aide à un étranger. Compter sur un neurasthénique est donc un leurre le plus souvent. Visage pâle, traits tombants, œil morne, gestes las, voix blanche ne peuvent que susciter notre pitié, mais rien de notre confiance.

L'anxieux, le phobique, l'obsédé, est en général trop occupé de ses états intérieurs qui l'épuisent, pour accorder beaucoup d'énergie supplémentaire aux efforts de complaisance. Aussi le front anxieux, le regard fixe, la bouche crispée n'indiquent-ils jamais qu'un figurant personnel et inutile.

Tout ce travail ayant été condensé dans le tableau du chapitre précédent, il est superflu de le reproduire ici et je me borne à y renvoyer.

Comme pour l'analyse de la physionomie, je conseille d'écrire le résultat des observations. On formulera donc successivement l'humeur, la sensibilité, l'activité, les dominantes : et le diagnostic s'énoncera, par exemple, comme suit :

On dira par exemple :

X... Humeur fondamentale, triste. Sensibilité fine et concentrée. Orgueilleux, défiant, timide. Volonté faible, mais persévérante. Esprit curieux et déductif. Légère neurasthénie. Pas de dégénérescence.

On pourrait même, par un schéma dessiner le trajet du réflexe qui traverse l'individu, en entrant par les sens dans l'humeur fondamentale

et en ressortant sous forme d'activité volontaire.

HUMEUR FONDAMENTALE	SENSIBILITÉ	DOMINANTE	VOLONTÉ
Gaie.	Fine.	Gourmandise.	Forte.
→ Triste.	Grossière.	Sensualité.	Faible. →
Irritable.	Faible.	Timidité.	Impulsive.
Anxieuse.	Concentrée.	Vanité.	Réfléchie. →
Boudeuse.	Expansive.	Orgueil.	Persévérante. →
Instable.	Bonté.	Mysticisme.	Capricieuse.
Indifférente.	Dureté.	Naïveté.	

Le point essentiel dans cette reconstitution du caractère est de donner à chaque modalité sa valeur. En effet, on peut dire que chaque forme de sensibilité, chaque émotion ou sentiment, sont représentés chez un individu, mais à des degrés inégaux de développement. Tout le monde peut être vaniteux, orgueilleux, défiant, naïf, dans une certaine mesure et sur certain point. L'important c'est de reconnaître d'après l'examen physiognomonique, les sentiments dominants de l'individu, ceux qui impriment leur marque à tout le caractère.

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

Parvenu au terme de ma tâche, je me demande si le lecteur aura trouvé dans cette étude tout ce qu'il espérait y rencontrer. Certes, ceux qui pensaient apprendre ici quelque secret infaillible pour la pénétration des hommes seront sans doute déçus. Ce n'est que dans le domaine du merveilleux, dans l'occultisme et la magie, qu'il existe de ces règles qui sont d'autant plus absolues qu'elles ne se réclament d'aucune preuve réelle, et reposent tout entières sur des articles de foi. Notre science positive est beaucoup moins orgueilleuse. Nous savons que dans la multiplicité des phénomènes de la vie, rien n'est absolu, puisque c'est le caractère même de la vie d'être relative et que tous les phénomènes soient subordonnés les uns aux autres. Notre diagnostic humain, pas plus que le diagnostic médical, n'a la prétention d'être infaillible. Le mieux donc que

nous puissions faire, c'est de signaler ses défauts, pour aider à les éviter.

Une première cause d'erreur, dont il faut se défier, provient des modifications incessantes du caractère. Il ne faut pas se représenter le caractère, c'est-à-dire l'organisation sensitive et motrice d'un individu, comme un mécanisme immuable et réglé, dont tous les rouages accomplissent indéfiniment le même travail. Les fonctions nerveuses, et plus généralement, les fonctions vivantes n'ont rien de si fixe, ni de si simple. Les phénomènes de la vie sont naturellement complexes et changeants. Ce serait une grosse erreur d'assimiler un être animé à une machine matérielle. Alors que celle-ci reste toujours semblable à elle-même, l'être animé évolue, se modifie, se transforme sans cesse en vertu de ce travail intérieur qui constitue l'essence même de la vie.

Il ne faut donc pas considérer un caractère comme un assemblage définitif et invariable de sentiments, d'émotions et de tendances motrices, mais plutôt comme un organisme vivant, soumis à une évolution continuelle. Le caractère change avec l'âge, avec le milieu, avec les circonstances, qui font qu'un homme peut n'être plus aujourd'hui ce qu'il était hier. Le sentiment qui faisait le centre même de la personnalité mentale peut disparaître, faire place à un autre sentiment : et ainsi toute la conduite de l'individu

s'en trouve bouleversée. Dans le conflit qui se livre sans cesse entre les diverses tendances qui tiraillent la volonté, la suprématie peut passer d'une tendance à l'autre : et ainsi encore l'orientation de l'activité extérieure s'en trouve renversée. A chaque heure du jour même, le caractère subit les variations et les oscillations fonctionnelles de l'organisme : et l'on peut dire que l'homme fatigué n'est plus le même que l'homme reposé, que l'homme à jeun n'est plus le même que l'homme repu, que l'homme gonflé de désirs n'est plus le même que l'homme aux sens satisfaits. Ce sont ces variations incessantes qui rendent relatif le diagnostic physiognomonique. Celui-ci, si précis qu'il soit, ne peut donc en réalité qu'exprimer une moyenne, comme le caractère ne représente qu'un édifice fragile en équilibre instable.

Toutefois, une seconde difficulté consiste en l'interprétation des signes physiognomoniques. Il ne suffit pas d'avoir recueilli tous les indices apparents : il faut encore les apprécier à leur juste valeur, les localiser chacun au plan qui lui convient. S'il suffisait de bien observer les traits anatomiques d'une physionomie, l'anatomiste, le sculpteur et le peintre seraient les meilleurs des psychologues. Or, cela n'est point. C'est qu'il faut en plus de l'œil observateur, le sens psychologique qui interprète les signes visibles. Grâce à lui, le psychologue comprend la vie inté-

rieure du sujet d'après ses expressions apparentes, se représente les mouvements qui s'y effectuent, ressent par sympathie les émotions et les sentiments qui s'y entrechoquent, en vertu de ce dédoublement du « moi » qui est la condition fondamentale du sens psychologique. C'est au mérite du sens psychologique que Lavater voulait rendre justice, lorsqu'il déclarait que, malgré toutes les observations accumulées, la divination du caractère procédait non du travail et de l'étude, mais d'une prédisposition innée que l'effort ne saurait jamais donner lorsqu'il fait défaut.

Je crains moins les causes d'erreur signalées par M. Paulhan dans son livre *les Mensonges du Caractère*[1].

« L'homme a souvent intérêt à ce que son caractère véritable n'apparaisse pas. Il simule alors, volontairement et consciemment, ou par instinct, et sans bien s'en rendre compte, des qualités, des défauts qui lui sont étrangers ou qu'il ne possède qu'à un faible degré. Et comme il a parfois intérêt aussi à ne pas très bien voir ce que sont réellement les autres, comme la société ne peut guère subsister qu'à la faveur d'une immense quantité d'erreurs, de duperies, d'illusions et de mensonges, les méprises viennent se joindre aux simulations pour former un ensemble de discordances utiles, intéressant et vaste.

« Certaines simulations sont couramment recon-

1. Paris, Félix Alcan, 1905.

nues. Ce sont surtout les plus volontaires et, pour cette raison, les plus accidentelles, celles qui forment le moins un système permanent. On sait depuis longtemps que les poltrons affectent parfois des allures provocantes pour cacher leur peu de bravoure en détournant les autres de chercher l'occasion de le constater. Ceci est à demi-volontaire, à demi-instinctif, plus ou moins voulu selon les cas, et peut se manifester avec suite ou bien ne se produire qu'en certaines circonstances. Si nous tâchons d'établir sommairement la série des phénomènes de même ordre, nous descendons d'un côté vers l'hypocrisie passagère et accidentelle, de l'autre nous remontons vers la simulation constante et involontaire. Là, nous rencontrons par exemple le mensonge de l'avare qui, exceptionnellement, pour plaire à quelqu'un ou pour l'éblouir, se vantera d'un trait de générosité imaginaire. Ici nous trouverons la dissimulation de l'homme à la sensibilité très vive qui en retiendra constamment l'expression. Il se donnera d'une manière permanente, sans le vouloir expressément et sans même le savoir, des apparences d'indifférence et de froideur, et peut-être se croira-t-il lui-même indifférent et froid. On imagine facilement la série des intermédiaires qui s'échelonnent entre ces extrêmes[1]. »

1. PAULHAN. *Loc. cit.*, p. 3.

En définitive, M. Paulhan admet deux grandes formes de mensonges des caractères : la fausse impassibilité, la fausse sensibilité.

En se fiant strictement aux stigmates des tempéraments et aux réactions mimiques spontanées, je crois qu'on peut éviter assez aisément la duperie des expressions contraintes. Là, en effet, pas de simulation possible. Car le fait même de dépister une simulation nous apprend une vérité : c'est que l'individu est un simulateur. Il n'y a donc pas en réalité de mensonges du caractère : il y existe seulement des caractères de trompeurs.

Enfin, nous devons reconnaître que la physiognomonie n'est pas sans lacunes. Quelques-uns des éléments les plus intéressants à connaître sur la personnalité se révèlent peu. Tel par exemple le sens moral. Je ne m'étonne point qu'on se trompe si souvent lorsqu'il s'agit de distinguer des faces de criminels de celles d'honnêtes gens. C'est qu'entre le crime et l'honnêteté, ce n'est le plus souvent qu'une affaire de circonstances. Je suis loin de croire pour ma part au criminel-né. Il est tant de gens restés honorables, bien que pourvus des pires instincts, parce que leurs conditions de vie ou bien leur habileté les y engageaient, il est tant de délinquants d'occasion poussés au délit par les vicissitudes de l'existence, que j'ai abandonné depuis longtemps cette

distinction absolue et artificielle entre le crime et la vertu. Au bout de sa vie seulement, on pourra dire si un homme fut honorable, comme on pourra juger s'il fut heureux.

Tel, encore par exemple, l'égoïsme. Où commence-t-il ? Où finit-il ? Tel philanthrope, qui donne des sommes importantes pour des œuvres de bienfaisance, est incapable de rendre service à un ami personnel. Tel financier, charitable et généreux, ruine des centaines de familles pour réussir un coup de bourse. Une femme, impassible et dure pour son mari, sacrifie tout pour ses enfants. Le fanatique abandonne sans scrupule sa famille, mais se dévoue à une cause humanitaire. L'égoïsme, on le voit, est un sentiment tout relatif et oscillant. C'est seulement à l'usage qu'on peut apprécier la sécheresse de cœur ou les qualités de dévouement de ceux qui nous entourent.

Il faut donc nous résigner à ne tirer de la physiognomonie que les renseignements qu'elle peut fournir. Mais ces révélations, si relatives et si imparfaites qu'elles soient, nous seront encore précieuses. Connaître l'humeur fondamentale et le mode de sensibilité d'un individu, n'est-ce pas posséder déjà l'orientation générale de son caractère ? Connaître la forme de sa volonté, n'est-ce pas prévoir à l'avance dans quelle mesure on doit compter sur l'interven-

tion qu'il nous promet ? Connaître ses dominantes, n'est-ce pas posséder sur lui une action efficace, en sachant par quel sentiment il faut le prendre ? Dépister enfin les signes de la dégénérescence et des névroses qui causent tant de méfaits dans notre société actuelle, n'est-ce pas recueillir cet avertissement salutaire que je comparais aux poteaux indicateurs des routes annonçant la descente rapide et le tournant dangereux.

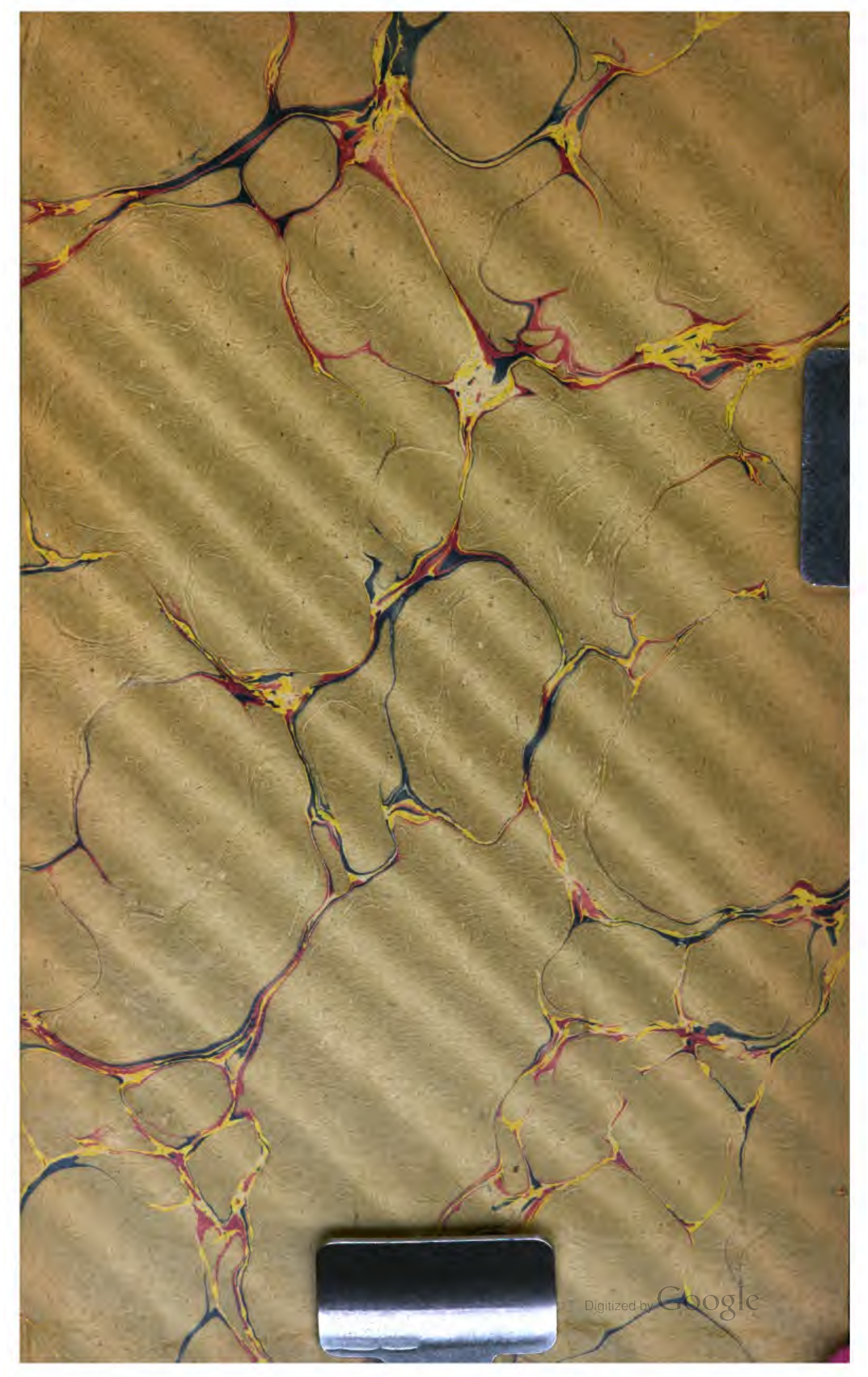
D'autre part, pour tant de professions, il est si essentiel de pouvoir au premier regard pénétrer son prochain, que le médecin, le magistrat, le policier, le journaliste devraient s'initier à la physiognomonie comme à une branche indispensable de leur carrière. L'artiste également, peintre ou sculpteur, tirera le plus grand profit de cette étude, qui saura lui éviter nombre de ces fautes d'expressions trop fréquentes dans les portraits et les statues.

C'est pourquoi j'estime que ce traité du diagnostic humain, si imparfait qu'il paraisse aux yeux de mes lecteurs, pourra malgré tout leur rendre quelques services dans la vie.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.






89094624889
b89094624889a